

DELLY

Un marquis de Carabas



BeQ

Delly

Un marquis de Carabas

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20^e siècle*

Volume 262 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Un marquis de Carabas

I

Le thé dansant que donnait aujourd'hui M^{me} Leduc, la femme du plus jeune médecin de Treilhac, réunissait à peu près toute la meilleure société de la petite ville. L'hôtesse allait de l'un à l'autre, vive, aimable, un peu maniérée, bonne personne, d'ailleurs, comme le disait une vieille dame au profil de chèvre à M^{me} Damplesmes, avec qui elle s'entretenait en regardant les évolutions des danseurs.

L'autre – une blonde entre deux âges, au visage fané – approuva du bout des lèvres. Puis elle ajouta avec une moue de dédain :

– Mais elle est bien peu intelligente, soit dit entre nous.

– Oh ! pas moins que beaucoup d'autres ! Seigneur ! que ces danses sont inélégantes ! Quand je pense à celles de mon temps ! Tout cela est bien loin, hélas !

M^{me} Damplesmes dit sentencieusement :

– Il faut être de son époque, madame. Voyez ma fille. Elle est très sérieuse, en dépit de ses allures plus libres que celles ayant cours autrefois.

La vieille dame jeta un coup d’œil vers une petite blonde qui causait depuis un long moment dans une embrasure de fenêtre avec un jeune homme à mine de fat, vêtu avec une élégance trop appuyée.

– Elle paraît trouver Jean-Paul Morin à son goût, votre Janine, ma chère amie.

M^{me} Damplesmes soupira légèrement.

– Il serait tout à fait le mari de nos rêves ! Mais on le dit très intéressé.

– C’est de famille. Le père Morin a épousé le sac, en prenant par-dessus le marché la plus laide femme du monde.

M^{me} Leduc, qui s’approchait des causeuses, demanda en souriant :

– De qui parlez-vous ? Quelle est la plus laide femme du monde ?

– Vous ne l’avez pas connue, chère madame. C’était la mère de Jean-Paul Morin – lequel fait rêver Janine, paraît-il.

M^{me} Leduc se mit à rire.

– Les jeunes filles ne rêvent plus aujourd’hui. C’était bon autrefois, ma bonne madame Clémentier !

– Dommage... grand dommage ! Elles n’en valaient pas moins, allez ! Rêver, je l’ai fait aussi quelquefois, à vingt ans : cela ne m’a pas empêchée d’aider mon mari à la direction de notre fabrique, quand la maladie l’a obligé à se ménager, ni d’élever mes cinq enfants, qui se sont bien et honnêtement débrouillés dans la vie.

– Oh ! vous êtes une femme si intelligente ! dit M^{me} Damplesmes sur un ton de flatterie. Mais il n’empêche que cette éducation de votre époque, et même de la mienne, avait bien des inconvénients.

– Où n’en trouve-t-on pas, dans ce pauvre monde ? Toutefois, je reconnais que nous avons encore quelques jeunes filles charmantes –

comme votre petite cousine Hélène, par exemple.

La vieille dame glissait vers son interlocutrice un coup d'œil malicieux. M^{me} Damplesmes eut un rire pincé, en ripostant ironiquement :

– Hélène ? Mais c'est une jeune fille du temps jadis, élevée dans les jupes d'une mère ridiculement vieille France qui en a fait une petite nigaude, s'effarouchant de tout, ignorant la vie... et avec cela sensible, très sottement.

– Cela n'est pas un défaut, à mon avis. Quant à son genre d'éducation... évidemment, la pauvre M^{me} Surbères a eu tort de ne pas mieux l'armer pour l'existence. Mais sans doute ne pensait-elle pas être enlevée si tôt de ce monde.

M^{me} Damplesmes dit dédaigneusement :

– Je ne l'ai pas connue, mais je me la figure aussi insignifiante, aussi nulle que sa fille.

M^{me} Clémentier hocha la tête.

– Insignifiante ? Eh ! je ne trouve pas que la petite Hélène le soit tant que ça ! Bien jolie, en tout cas, fine, distinguée. Espérons qu'il se trouvera un homme intelligent pour la choisir

entre cent autres.

– Sans dot ? Comptez-y, chère amie !

– Bah ! qui sait ? dit M^{me} Leduc. Mais en attendant de généreux prétendants, pourquoi ne l’amenez-vous pas quelquefois à nos petites réunions ? Elle se distrairait, en s’habituant un peu au monde et à la vie, que vous lui reprochez d’ignorer.

– Vous oubliez qu’elle est en grand deuil.

M^{me} Clémentier déclara :

– Voilà dix-huit mois que sa mère est morte.

– Mais elle ne veut pas encore le quitter. En outre, comme elle est destinée à gagner sa vie, il est beaucoup plus raisonnable qu’elle ne s’accoutume pas aux distractions mondaines.

M^{me} Leduc demanda :

– Et que fera-t-elle, cette pauvre petite ?

– Elle est bonne musicienne et pourra donner des leçons de piano, de solfège.

– Où cela ? Pas ici ?... Nous avons déjà M^{me} Bruard, M^{lle} Gersier, M^{lle} Clair... et cette

dernière meurt de faim, dit-on.

– Le cas est embarrassant, je le sais bien ; pourtant, elle n'est pas capable de faire autre chose. Croyez-vous que sa mère, n'ayant pas de fortune, n'aurait pas dû la diriger vers une carrière un peu rémunératrice ? Au lieu de cela, elle l'a élevée comme une rentière... et maintenant, c'est moi qui en ai toute la charge.

Sur ces mots, M^{me} Damplesmes soupira, en levant au plafond des yeux de martyre résignée.

– Mais elle a une pension, cette petite, dit M^{me} Clémentier.

– Oui, mais si peu de chose ! Et je lui prends naturellement le moins possible là-dessus. Il faut savoir faire quelques sacrifices pour sa famille...

Elle s'interrompt. Un couple entrait, venant de la pièce voisine où l'on servait le goûter. Elle, une grande belle fille légèrement rousse, aux yeux hardis, portant avec une désinvolture provocante une toilette du genre le plus nouveau ; lui, un gros garçon d'une trentaine d'années, vulgaire, poseur et visiblement plein de

suffisance. La jeune fille riait, parlait haut, montrant de belles dents entre les lèvres savamment carminées. Tous deux traversèrent le salon pour regagner le jardin qui s'étendait jusqu'à la rivière.

M^{me} Clémentier joignit sur ses genoux ses vieilles mains ridées en murmurant :

– Cette Camille Trémont !... Peut-on se compromettre ainsi avec ce gros Chervet !

Un rictus moqueur plissa la bouche molle de M^{me} Damplesmes.

– Eh ! elle cherche le mariage riche !... Théodore Chervet paraît ensorcelé, au dire de ses amis. Avec ses goûts de dépense et sa maigre dot, la belle Camille ne ferait pas si mal en épousant l'un des gros propriétaires du pays.

– Et le fils d'un usurier, d'un être taré, méprisé de tous durant sa vie. Lui-même n'est que sottise, prétention, vulgarité physique et morale. Je veux espérer que M^{lle} Trémont n'a pas l'âme assez basse pour accepter un pareil mari !

– Elle y arrivera, croyez-moi. Attirés par sa

beauté, les épouseurs s'éloignent en apprenant que cette élégante personne a pour dot trente mille francs – sans espérances, puisque la rente assez ronde dont jouit sa mère n'existera plus à la mort de celle-ci. Camille, fille pratique, se lassera vite d'attendre le mari de ses rêves et se contentera du gros Chervet.

– Grand bien lui fasse ! Un triste ménage de plus sur la terre... Allons, je vous laisse maintenant. Pour contenter M^{me} Leduc, ma bonne voisine, j'ai fait cette petite apparition ; mais je retourne à mon tricot.

M^{me} Leduc accompagna la vieille dame jusqu'au vestibule, tout en essayant aimablement de la retenir. Mais M^{me} Clémentier dit en riant :

– Non, non, ma figure du temps jadis n'a que faire parmi toute cette jeunesse un peu... évaporée. Vous viendrez demain pour que je vous montre mon nouveau point de crochet. Hier, j'ai donné une leçon à Hélène Surbères qui fait, comme vous, tout ce qu'elle veut de ses jolis doigts. Ah ! la charmante créature, physiquement et moralement !

– On prétend qu'elle ne doit pas être fort heureuse chez ses cousines Damplesmes ?

– J'ai tout lieu de le penser. Mais elle ne se plaint jamais, car c'est une fière et délicate nature. Janine en est très jalouse, je m'en suis aperçue, et M^{me} Damplesmes ne lui pardonne pas d'être infiniment mieux que sa fille.

– Voyons, est-il exact que ces dames n'aient qu'une fortune très médiocre ?

– Parfaitement exact, Autrefois, ces Damplesmes, grands propriétaires, tenaient le haut du pavé à Treilhac et aux alentours. Mais André Damplesmes, dissipateur et insouciant, laissa périlcliter si bien ses affaires qu'il dut vendre peu à peu ses terres, les plus belles de la contrée, pour venir vivre enfin des débris de sa fortune dans sa maison de Treilhac.

– J'avais entendu dire que sa femme, très dépensière, avait largement contribué à cette ruine ?

– Oui, oui, c'est vrai. Elle a sa grande part de responsabilité là-dedans – comme aussi dans

l'exil de son beau-fils.

– Elle ne s'entendait pas du tout avec lui ?

– Certes non ! Lorenzo, nature ardente, un peu violente même, difficile à diriger, mais intelligent et loyal, détestait sa belle-mère qui a toujours aimé louvoyer, ruser, et dont il devinait l'influence néfaste sur la trop faible volonté de son père. Il y eut, paraît-il, de nombreux conflits entre eux – si bien qu'à dix-huit ans il s'engagea et partit pour le Maroc. Au moment de la mort de son père, il se trouvait à l'hôpital, ayant été blessé gravement dans la défense d'un poste. Un échange de lettres eut lieu entre le notaire et lui pour le règlement des affaires. Mais on ne le revit jamais par ici. M^{lle} Ambert, à laquelle il témoignait beaucoup d'affection, a reçu il y a quatre ans un mot de lui l'informant de son départ pour l'Afrique du Sud, où il allait chercher fortune. Depuis lors, plus de nouvelles. Est-il encore vivant ? Nul ne le sait. M^{me} Damplesmes continue d'habiter la maison qui appartient à son beau-fils. Des valeurs qui lui ont été attribuées à la mort de son mari, je crois qu'il ne doit plus

rien rester. Elle vit sur le maigre revenu de ses enfants mineurs. Cependant, on fait bonne chère chez elle et ces dames se payent des toilettes neuves à chaque saison.

– On prétend qu’elle a beaucoup de dettes.

– Je m’en doute !... Mais à force d’expédients, on finit par faire la culbute.

– Si le jeune homme n’est pas mort, il peut, d’un jour à l’autre, venir réclamer son bien.

– Naturellement !... Ah ! elles lui feraient beau visage ! Ce serait à voir, vraiment !

Et la vieille dame rit silencieusement.

– ... M^{me} Damplesmes ne pouvait pas le souffrir... Maintenant encore, quand elle en parle, elle ne l’appelle que « l’aventurier ». Toujours, elle a déclaré bien haut qu’il n’était qu’un cerveau brûlé, incapable d’arriver à quelque chose.

– Était-ce votre avis ?

– Pas du tout. Évidemment, il avait un caractère difficile, une volonté peu maniable ; il travaillait par caprice, se fiant beaucoup à son

intelligence, à sa mémoire remarquable, et se plaisant surtout aux exercices du corps. Personne, dans le pays, ne montait à cheval comme lui. Mais je le soupçonnais de cacher beaucoup de cœur sous ses airs frondeurs, et une grande énergie morale. Bien dirigé, ce garçon-là serait peut-être devenu un homme supérieur. Vraiment, j'aurais aimé le revoir, ce beau Lorenzo. Car c'était un superbe garçon, qui avait les yeux de sa mère, une Italienne, orpheline pauvre et de grande famille qu'André Damplesmes avait épousée par amour. Et, tenez, cette origine aristocratique de Lorenzo entrainait pour beaucoup dans l'animosité de sa belle-mère à son égard. Cette pauvre M^{me} Damplesmes collectionne toutes les mesquineries !... Mais, chut ! n'offensons pas davantage la charité !... D'ailleurs, j'aperçois M^{me} Loriot qui vous cherche. Sans doute a-t-elle en réserve quelque petite critique sur votre réunion. Mais ne vous laissez pas mettre en laisse, chère madame !

II

Ce même jour, une heure plus tard, descendait d'un wagon de troisième classe, à la gare de Treilhac, un jeune homme dont la stature souple et vigoureuse, bien proportionnée, amena cette réflexion, faite avec le plus pur accent de Saintonge, sur les lèvres d'un cultivateur des environs qui regardait l'étranger au passage :

– Bonnes gens, ce n'est pas un mal bâti, celui-là !

Le voyageur, qui tenait à la main une valise usée, de teinte indéfinissable, se dirigea vers la sortie. Son allure ferme, décidée, le pli autoritaire de sa bouche, une certaine froideur hautaine sur le maigre visage bronzé, dans les profonds yeux noirs, dénotaient une nature volontaire et semblaient indiquer l'homme sûr de lui, habitué à diriger, à commander.

Sans paraître remarquer les quelques regards

curieux qui le dévisageaient, il gagna le lieu de réception des bagages et donna son bulletin, en désignant une très vieille malle d'aspect minable.

– Pourra-t-on me la porter à la maison Damplesmes ?

L'employé appela :

– Clémart ! On a besoin de vous, ici.

Un vieil homme s'avança, jeta un coup d'œil sur le voyageur et balbutia, les yeux écarquillés par la surprise :

– Eh ! bon sang, est-ce que j'ai la berlue ? On dirait M. Lorenzo !

Aux lèvres du jeune homme vint un sourire qui adoucit tout à coup sa physionomie.

– Oui, vous ne vous trompez pas, Clémart, je suis bien M. Lorenzo Damplesmes. On me croyait mort, n'est-ce pas ?

– Dame, on se le demandait, monsieur Lorenzo ! Depuis le temps, songez donc ! Et dans ces pays-là... Ça fait plaisir de vous revoir. Je vous ai bien reconnu tout de suite, à vos yeux. Autrement, c'est que vous avez changé, depuis

des années qu'on ne vous voyait plus... et bruni, donc !

– C'est le soleil d'Afrique, Clémart. Pouvez-vous m'emporter cette malle ?

– Bien sûr, monsieur Lorenzo. L'omnibus va partir tout de suite. Voulez-vous aussi me donner votre valise ?

– Non, merci, je la garde... Ma belle-mère habite toujours la maison, n'est-ce pas ?

– Toujours, monsieur, avec M^{lle} Janine, M. Félix et une cousine orpheline, M^{lle} Surbères.

– Surbères ?

Lorenzo cherchait dans sa mémoire.

– ... Ah ! oui, je m'en souviens. M^{me} Surbères était une cousine de mon père qui habitait la Bretagne. Bon, merci, Clémart. À tout à l'heure. Si vous arrivez avant moi, attendez un moment pour que je vous règle la course.

Il s'éloigna d'un pas sans hâte. Autour de lui, en ces lieux familiers où s'étaient écoulées son enfance et son adolescence, il découvrait peu de changements. Quelques maisons de plus, petites

villas prétentieuses, à droite de l'allée de platanes menant de la gare vers la ville. Une cheminée de fabrique un peu plus loin, avec son entourage de bâtiments couverts de tuiles neuves. Mais, à gauche, la lente, paresseuse rivière glissait toujours sur son lit garni de longues herbes ondulantes. Le vieux pont de pierre l'enjambait encore, pittoresque et vénérable sous sa toison de lierre. Plus loin, dans la rue de la Font-Perdue, Lorenzo retrouvait à peu près toutes les mêmes boutiques, quelques-unes inchangées, d'autres modernisées. Au passage, on regardait, avec l'habituelle curiosité provinciale, cet inconnu qui avait grand air, en dépit de ses vêtements usés et fanés, du vieux feutre gris couvrant en partie ses cheveux bruns légèrement frisés. Le jeune homme reconnaissait quelques visages d'autrefois. À un vieux chaudronnier debout au seuil de sa porte, il dit gaiement :

– Bonjour, père Pinsonneau.

Et, souriant de l'ébahissement du bon homme, il continua sa route après lui avoir adressé un amical signe de tête.

Une tourelle du XIII^e siècle, à l'angle d'une maison, un linteau sculpté au-dessus d'une porte, rappelaient l'ancienneté de la petite ville. Vers l'extrémité de la rue se dressait, à droite, une demeure d'assez belle apparence, bâtie en pierre et brique. Comme Lorenzo y atteignait, la porte s'ouvrit et un petit homme maigre, grisonnant, à la figure bilieuse, commença à descendre les trois marches conduisant au trottoir. Lorenzo s'arrêta devant lui en disant avec une nuance d'ironie dans la voix :

– Bonjour, mon cousin.

M. Adrien Barbelier, ex-avocat au barreau de Bordeaux, s'immobilisa en attachant sur le jeune homme des yeux quelque peu ahuris.

Lorenzo eut un rire légèrement railleur.

– Eh bien ! vous ne me reconnaissez pas ?

– Vraiment... oui... on dirait Lorenzo !

– Lui-même, mon cousin.

M. Barbelier, reprenant ses esprits, se mit à le considérer des pieds à la tête.

– Oui, oui... Mais que te prend-il d'arriver

ainsi sans crier gare, alors que depuis des années personne n'a reçu de tes nouvelles ?

– Oh ! des nouvelles de moi, cela n'aurait pas intéressé grand monde, par ici. Quant à prévenir, non ; j'aime les arrivées impromptu.

M. Barbelier riposta, d'un ton aigre-doux :

– Moi, je déteste cela... et je crois que ta belle-mère sera de mon avis.

L'expression sarcastique s'accentua sur la physionomie de Lorenzo.

– Je n'en doute guère ! Évidemment, je vais la gêner en revendiquant mon bien. Convenez cependant que j'ai été bon prince en lui en laissant bénévolement la jouissance jusqu'ici ?

– Tu n'as fait au contraire que ton devoir, car, étant la femme de ton père, elle a droit aussi...

Lorenzo fronça les sourcils et sa physionomie prit une expression dure qui s'associait à l'accent un peu âpre de sa voix tandis qu'il ripostait :

– Des droits ?... Elle n'en a aucun sur cette demeure qui m'appartient de par la volonté de mon père. Ses enfants et elle ont reçu ce qui

restait d'argent et, moi, j'ai eu la maison pour ma part.

– Eh ! je ne dis pas le contraire. Mais je parlais d'un droit moral.

– Un droit moral ? Lequel donc ? Elle a aidé mon père à précipiter sa ruine ; elle est arrivée à me séparer de lui après m'avoir montré en toute occasion son antipathie. Non, je ne lui dois rien, absolument rien. Quant à mon frère et à ma sœur, c'est différent. Au cas où ils auraient besoin de mon aide, je ne la leur refuserais pas, car, là, c'est mon devoir.

Tandis que parlait ainsi Lorenzo, M. Barbelier continuait de l'examiner. Son regard s'attachait sur la vieille valise, sur les chaussures qui, visiblement, avaient fait un long usage. Sa bouche mince se plissa en un rictus de dédain, tandis qu'il demandait narquoisement :

– Quelle sorte d'aide ? Pas une aide pécuniaire, si j'en crois les apparences ? Tu ne rapportes pas la fortune d'Afrique, hein, Lorenzo ?

– Vous m’avez assez prédit que je n’arriverais jamais à rien, mon cousin ! Et vous voilà ravi d’avoir deviné si juste ?

– Ravi, non pas... Mais je te connaissais trop bien pour ne pas prévoir une non-réussite. Les faits sont venus me donner raison, puisque te voilà de retour... guère plus riche qu’en partant, j’imagine ?

Lorenzo saisit au passage le coup d’œil méprisant qui s’attachait à ses vieux vêtements. Il eut un rire moqueur en répliquant :

– Vous trouvez que je n’ai pas l’apparence d’un homme ayant fait fortune ?... Bah ! je m’en console, cher cousin ! L’argent est une chimère et je prétends le traiter comme tel.

– Ta, ta, ta ! Tu crânes, mon bel ami, mais je ne suis pas dupe de tant de résignation. L’argent, tu l’aimes, tout comme les autres ; malheureusement pour toi, il a dédaigné de venir en ton escarcelle... Et que vas-tu faire maintenant ? Ici, tu ne peux trouver à gagner ta vie.

– Je chercherai sans doute une situation à Bordeaux.

– À Bordeaux... oui. Mais pourquoi pas à Paris ?

Une lueur narquoise brilla dans les yeux de Lorenzo.

– Évidemment, Paris est plus loin de Treilhac... Mais j'ai le temps de réfléchir, car je veux faire un petit séjour ici, dans mon vieux logis.

La maigre figure de M. Barbelier s'allongea.

– Ah ! Qu'est-ce que tu vas y faire ? Avec quoi vivras-tu ?

– Je possède quelques petites économies, suffisantes pour payer ma nourriture. Comme distraction, j'aurai la pêche. Oh ! je ne m'ennuierai pas !

La lueur de gaieté railleuse se faisait plus vive dans les yeux noirs.

– ... Montiez-vous en ville, mon cousin ? Nous pourrions, en ce cas, faire route ensemble jusqu'à la place ?

M. Barbelier dit précipitamment :

– Non, je vais à la gare, où j’ai affaire...
Bonsoir, mon garçon.

Il tendit deux doigts à Lorenzo, d’un geste protecteur.

– Bonsoir, mon cousin. Mes hommages à mes cousines. Clémentine et Andrée doivent être des jeunes filles, maintenant ?

– Clémentine est mariée à un médecin de Périgueux. Très joli mariage. Un garçon fort capable... Bonsoir, bonsoir !

Il s’en alla, en frappant le sol de sa canne à pomme d’or.

Lorenzo continua son chemin. Ses dents mordaient légèrement les lèvres très rouges ; un vif amusement luisait dans le noir velouté de ses yeux, tandis qu’il songeait : « Eh ! cet excellent Barbelier n’est guère désireux de se montrer à travers Treilhac en compagnie d’un cousin aussi minable ! Il ne m’a même pas offert de venir voir sa femme et ses filles. Délicieux parent ! Bordeaux est beaucoup trop près d’ici, à son avis,

car je pourrais m'aviser de lui demander « les recommandations... ou même un prêt, qui sait ? »

Lorenzo s'engagea dans la rue aux Bœufs, qui montait assez fortement. Un jour, en la descendant à toute vitesse avec des camarades, il était tombé et s'était ouvert le front. Sa belle-mère, en guise de réconfort, l'avait appelé chenapan. Jamais il n'avait trouvé chez elle un peu de bonté, ni même de justice. Et il savait que son père, trop faible, avait souffert par elle.

En haut de la rue apparaissait une silhouette féminine vêtue de noir. En dépit des années écoulées, le jeune homme la reconnut aussitôt. C'était M^{me} Lorient, vaguement parente des Damplesmes, imposante dame qui avait tenu Lorenzo sur les fonts du baptême. Le lien spirituel ne l'avait d'ailleurs pas rendue plus indulgente pour lui, à l'époque de ses démêlés avec sa belle-mère. Lorenzo se souvenait même d'une certaine scène qui s'était passée chez elle et au cours de laquelle il avait reçu de blessants reproches. Peu après, il était parti pour le régiment sans la revoir.

De loin, elle regardait le jeune homme qui continuait d'avancer tranquillement. Il ne la trouvait pas changée. Elle gardait la même allure assurée, la même façon de redresser la tête, de pointer son long nez avec un air de dire : « C'est moi, M^{me} Lorient, présidente de dames de charité, présidente du vestiaire des pauvres, du comité pour la diffusion des bonnes lectures... et candidate à toutes les présidences éventuelles. »

Quand Lorenzo fut à sa hauteur, il alla carrément à elle et ôta son vieux feutre en disant avec une courtoisie teintée d'ironie :

– Permettez-moi de vous saluer, madame. Reconnaissez-vous l'enfant prodigue, qui revient au bercail ?

M^{me} Lorient prétendait ne jamais s'étonner de rien. Cette fois, pourtant, elle eut grand-peine à réprimer un haut-le-corps. Ses yeux aigus dévisagèrent le jeune homme. Puis elle dit, en affectant un grand calme :

– Ah ! c'est vous, Lorenzo ? On finissait par croire à votre mort, ici. Vous n'avez prévenu personne de votre retour ?

– Personne. C’est une surprise que je fais à tous.

– Une grande surprise, en effet... Qu’êtes-vous devenu, pendant tout ce temps-là ?

Elle parlait du bout des lèvres, en toisant le jeune homme avec une pitié dédaigneuse.

– Mais j’ai travaillé pour gagner ma vie.

– Et vous revenez aussi peu nanti qu’au départ, naturellement ? Votre cousin Barbelier l’avait assez dit. Et les Monceau donc !... Ceux-là vous connaissent et savaient que vous n’êtes pas de ceux qui deviennent millionnaires, ou même simplement arrivent à faire de sérieuses économies.

– Admirable perspicacité de ma famille et de mes concitoyens ! Oui, j’ai peut-être eu tort de ne pas les écouter. Mais la jeunesse est aventureuse, que voulez-vous ! Quoi qu’il en soit, je ne regrette pas les années passées là-bas.

– Cela, c’est votre affaire. Mais si vous revenez sans argent... hum ! mon ami, il ne faut pas compter en trouver chez votre belle-mère.

– Je ne demanderai rien à M^{me} Damplesmes, rassurez-vous – rien que ce qui m’est dû, c’est-à-dire l’abri du toit qui m’appartient. Pour le reste, je saurai me suffire par mon travail.

– Allons, tant mieux... Bonne chance !
Bonsoir !

Elle lui adressa un petit signe protecteur et continua sa route.

Lorenzo dit entre ses dents :

– Voilà un filleul qui ne fait pas honneur. À laisser de côté ! Et de deux ! Maintenant, à ma chère belle-mère !

La rue débouchait sur la place de l’Église, irrégulière, formant des placettes en retrait autour desquelles s’élevaient des maisons anciennes, en pierre de taille patinée, et des murs gris où fleurissait la ravenelle. L’église, du XII^e siècle, dressait dans la lumière du soir sa tour basse, trapue, roussie et dégradée par les intempéries. À cette heure tardive de l’après-midi, les corneilles commençaient de se poursuivre autour d’elle avec des cris stridents. La façade restait dans

l'ombre et il faisait nuit déjà sous le porche, bas et profond, devant lequel passa Lorenzo.

La maison Damplesmes avait vue sur le chevet de Saint-Étienne. Elle était l'une des plus anciennes et des plus considérables de Treilhac. Sa façade un peu massive, à entablements et à pilastres, avait grand air et l'on comprenait que M^{me} Damplesmes, dont la vanité n'était pas le moindre défaut, tînt énormément à ce logis, bien qu'il fût la propriété du beau-fils détesté.

Lorenzo s'arrêta un moment pour jeter un long coup d'œil sur la vieille maison grise où des générations de Damplesmes avaient vécu. Pendant quelques secondes, son regard refléta une émotion violente. Car ici était morte sa mère, la belle Gelsomina, si douce et si tendre. Bien qu'il n'eût alors que dix ans, son chagrin avait été si grand que, pendant quelque temps, on craignit pour sa santé. Il se souvenait aussi du désespoir de son père, des jours sombres qui avaient suivi la disparition de cet être charmant, lumière de la maison. Il n'oubliait pas non plus sa colère, sa révolte, le jour où M. Damplesmes – dix-huit

mois après la mort de Gelsomina – lui avait annoncé avec beaucoup de circonlocutions qu’il se remariait.

Non, il n’oubliait rien – ni les sournoises persécutions de sa belle-mère, ni les souffrances endurées dans le secret de son cœur fermé, replié sur lui-même depuis qu’il n’avait plus pour s’épancher la chère tendresse maternelle.

Et celle qui avait pris la place de sa mère, qui détournait de lui l’affection paternelle, il l’avait haïe, il la haïssait encore aujourd’hui.

Lorenzo s’approcha de la porte massive et souleva le heurtoir de fer forgé qui retomba avec un bruit sourd. Quelques secondes s’écoulèrent. Puis l’un des battants s’entrouvrit, laissant apparaître un délicat visage de jeune fille. Des yeux d’un bleu sombre s’attachèrent sur l’arrivant, tandis qu’une voix au timbre musical demandait :

– Vous désirez, monsieur ?

– Je voudrais voir M^{me} Damplesmes, mademoiselle.

– Elle est sortie ; mais je pense qu'elle ne va pas tarder à revenir.

– Eh bien ! je l'attendrai. Je suis son beau-fils, Lorenzo Damplesmes.

Une vive surprise apparut sur la physionomie de la jeune fille.

Il sourit, tout en couvrant d'un regard de complaisance le charmant visage amaigri qui se colorait légèrement.

– Un revenant, n'est-ce pas ? Vous devez être ma cousine, Hélène Surbères, que je vis toute petite fille au cours d'un voyage en Bretagne avec mon père. J'avais alors seize ans et vous n'étiez qu'un bébé, un très joli bébé que je promenais dans le parc de votre vieux manoir et qui m'avait pris en grande affection.

– Oui, je suis Hélène Surbères.

Elle ouvrait la porte toute grande. Lorenzo entra dans le large vestibule dallé de noir et blanc, aux murs couverts d'un papier fané. Hélène, émue et rougissante, dit timidement en mettant sa main dans celle qu'il lui tendait :

– Vous ne donniez pas de vos nouvelles ; personne ne savait ce que vous étiez devenu.

– Et l'on me reléguait déjà dans le royaume des ombres, n'est-ce pas ? Mais non, je suis bien vivant, comme vous voyez... Ainsi, M^{me} Damplesmes n'est pas là ?

– Non, elle se trouve, ainsi que Janine, à une matinée que donne M^{me} Leduc.

– Qui cela, M^{me} Leduc ? Je ne me souviens pas de ce nom-là ?

– Le docteur Leduc est un des médecins de Treilhac.

– Un nouveau, alors ?... Il est vrai que, depuis cinq ans, il doit y avoir pas mal de changements dans ce vieux Treilhac. Eh bien ! ma cousine, je vais attendre M^{me} Damplesmes en votre compagnie, si vous le voulez bien ?

Tandis qu'Hélène refermait la porte, Lorenzo posa à terre sa valise et entra délibérément dans une grande pièce très claire, qui donnait sur le jardin. Il la retrouvait telle qu'autrefois : au mur, le même papier rayé dont la teinte rouge était

passée au rosâtre ; près d'une des fenêtres, le vieux bureau d'acajou massif, couvert de paperasse ; un peu plus loin, la bibliothèque garnie d'une collection d'auteurs classiques richement reliée ; puis une grande table recouverte d'un tapis de velours vieil or sur laquelle le petit Lorenzo avait fait avec sa mère de passionnantes parties de loto et de jeu de l'oie. Au centre de la cheminée, la pendule Empire dressait toujours ses colonnes de marbre gris entre deux amphores jadis garnies de fleurs par les doigts délicats de Gelsomina.

Lorenzo s'arrêta au milieu de la pièce. Ses paupières s'abaissèrent un peu, comme pour dérober l'émotion de son regard. Hélène entra derrière lui. Il se détourna en disant :

– Je craignais qu'on n'eût changé quelque chose, ici. Mais non, c'est bien mon vieux bureau d'autrefois.

Il jeta encore un long regard autour de lui. Par les fenêtres, l'air chaud entraît, avec la clarté du soleil couchant. Le jardin, un parterre à la mode de jadis, exhalait dans la lumière déclinante de

doux arômes. Lorenzo s'approcha d'une des portes vitrées et regarda au-dehors.

– Allons, elle n'a pas bouleversé non plus le jardin ! L'argent lui manquant, elle a dû respecter forcément ma propriété. Sans quoi, j'aurais eu trop de regret de ma négligence à maintenir mes droits sur cette demeure.

Il se détournait de nouveau en regardant Hélène. La jeune fille se tenait près de lui, timide et visiblement émue. Il remarqua le gracieux ovale du visage, la délicatesse de ce teint auquel la rougeur montait si vite, la finesse des cils, bruns comme les cheveux, qui palpaient sur les yeux d'une lumineuse douceur.

– Êtes-vous ici depuis longtemps, Hélène ?

– Presque dix-huit mois... depuis la mort de ma mère.

Les lèvres d'Hélène tremblèrent à ces derniers mots.

Lorenzo, prenant la main fine et tiède, emmena sa cousine vers un vieux divan recouvert de peluche grenat fort râpée.

– Venez me raconter votre histoire. Je ne la connais pas du tout, j’ignorais même la mort de ma cousine Gabrielle.

Entre ses doigts souples et nerveux, il garda ceux d’Hélène tandis qu’elle parlait de sa vie heureuse et paisible près de sa mère, dans le vieux manoir de Brévily, puis des jours douloureux qui avaient suivi la mort presque subite de Gabrielle Surbères. Des larmes remplissaient les beaux yeux et la main tremblait sur celle de Lorenzo.

– ... Après ma chère maman, c’était fini ; je n’avais plus d’affection sur cette terre. Nous vivions très retirées, à Brévily, car maman, depuis son veuvage, n’entretenait aucune relation. De son côté, elle ne se connaissait plus de parents ; du côté paternel, je n’avais plus que les Damplesmes. J’écrivis à M^{me} Damplesmes pour lui demander conseil sur ce que je devais faire. Elle m’offrit de venir habiter chez elle. Sur ces entrefaites, mon tuteur, un vieux châtelain du voisinage, m’apprit que la petite fortune qui me venait de mon père – cent cinquante mille francs

environ – avait été fort réduite par des placements désavantageux. Nous avons vécu d’une assez forte rente que recevait ma mère, d’après le testament d’un oncle. Maintenant, il ne me restait plus qu’un revenu de trois mille francs environ, plus Brévily, qui n’a guère de valeur, étant en mauvais état. Le notaire trouve à le louer cette année pour mille francs, mais cette somme servira tout juste à payer les réparations nécessaires.

– Et alors, ma pauvre Hélène, comment fûtes-vous accueillie ici, avec ce maigre avoir ?

Le sang monta de nouveau au teint satiné, Hélène dit avec embarras :

– Mais... assez bien. J’ai de quoi payer ma pension, je ne suis pas à la charge de M^{me} Damplesmes...

– Et elle vous fait travailler par-dessus le marché ? Ces jolies mains portent la trace des besognes auxquelles vous vous livrez... Dites que je ne me trompe pas, Hélène ?

Sans répondre, elle essaya de retirer sa main.

Mais Lorenzo la retint fortement, en plongeant ses yeux dominateurs dans ceux de la jeune fille.

– Répondez-moi, Hélène ! Vous êtes, ici, traitée en parente pauvre, que l'on dédaigne et que l'on exploite !

Elle répliqua, en essayant de sourire :

– Oh ! n'exagérez pas !... Je vous assure que je travaille volontiers, car j'en avais l'habitude à Brévily, et je m'estimerais heureuse, dans mon malheur, si seulement on me donnait un peu d'affection.

Lorenzo eut un rire bref.

– Voilà ce qu'il ne faut pas demander à M^{me} Damplesmes ! Et sa fille, comment est-elle pour vous ?

– Mais... pas mal.

Lorenzo rit de nouveau.

– Pauvre Hélène, je vous embarrasse terriblement avec mes questions !... Allons, je jugerai par moi-même.

Hélène, qui prêtait l'oreille, dit vivement :

– Les voici, je crois.

Lorenzo se leva et alla ouvrir la porte du bureau. Dans le vestibule un peu sombre, il se dressa devant sa belle-mère et sa sœur. M^{me} Damplesmes eut un brusque mouvement, une exclamation :

– Oh ! Lorenzo !

– Mais oui, madame, Lorenzo, de retour au pays natal.

Une poussée de sang monta au visage fané. M^{me} Damplesmes balbutia :

– Quelle idée... quelle idée de ne pas prévenir !

– Oh !... quand on arrive chez soi, c'est chose très inutile.

– Et... et d'où venez-vous comme cela ?

Elle essayait de se ressaisir, commençait d'examiner le jeune homme avec une sorte d'hostilité sournoise, comme le faisait près d'elle sa fille Janine.

– D'Afrique, par un chemin un peu long, il est

vrai. Mais on arrive toujours au but.

– Que faisiez-vous là-bas ?

– Mais je travaillais, naturellement.

– Et vous avez fait fortune ?

En adressant cette question, M^{me} Damplesmes soulevait sa lèvre, dédaigneusement. Les vieux vêtements, la vieille valise, l’avaient déjà renseignée à ce sujet.

Lorenzo dit avec un ironique sourire :

– Vous me croyez bien incapable d’y parvenir, n’est-ce pas ?

– Je l’avoue ! Le contraire m’étonnerait.

– Que voulez-vous, la chance ne sourit pas à tous !... Eh bien ! Janine ; vous ne paraissez pas excessivement charmée de revoir votre frère ?

Janine Damplesmes ressemblait à sa mère. Elle était petite et blonde, comme elle, avait le même visage mièvre et cette fraîcheur de teint que possédait autrefois M^{me} Damplesmes. En pinçant ses lèvres dont le fard accentuait le dessin défectueux, elle tendit la main à Lorenzo, puis dit

froidement :

– Vous nous surprenez à un tel point !

– À un tel point, oui... Nous étions à cent lieues de penser...

M^{me} Damplesmes, à son tour, tendait au jeune homme ses doigts minces toujours garnis de bagues, comme autrefois.

– ... Et vous comptez rester... quelque temps ?

– Mais oui. Je n'ai rien fixé encore. Cela dépendra de différentes circonstances.

– Ah !... Eh bien ! je vais vous faire préparer une chambre.

– Celle de mon père, je vous prie.

– Celle de votre père ? C'est impossible, j'en ai fait la chambre d'amis.

– Vous voudrez bien mettre les amis ailleurs. Je me réserve cette pièce, ainsi que celle-ci.

Il désignait le bureau près de la porte duquel Hélène se tenait debout, les yeux attachés alternativement sur le froid et hautain visage de Lorenzo et sur celui de M^{me} Damplesmes,

frémissant de colère contenue.

– Le bureau ?... Mais c'est là que nous venons faire notre correspondance, que Félix travaille...

– Je le regrette. Mais il ne manque pas, dans cette maison, d'autres pièces que vous pouvez employer à cet usage. Après avoir si longtemps vécu à l'étranger, j'ai besoin d'avoir un chez-moi... et vous devriez le comprendre ! sans que j'aie à insister.

Dans les yeux clairs de M^{me} Damplesmes, il voyait cette lueur mauvaise qu'il connaissait bien. Mais, aujourd'hui, elle se trouvait en face d'un homme fort de ses droits, qui les revendiquait avec une froide décision, et elle se sentait impuissante. Nerveusement, elle répliqua :

– Eh bien ! alors, faites comme vous voudrez. La chambre est prête... Avez-vous d'autres bagages que ça ?

Un geste méprisant vers la valise appuyait éloquentement l'interrogation.

– Oui, une malle que Clémart va apporter.

– Bien. Il vous la montera... Nous dînons à

sept heures... Hélène, savez-vous si Félix est rentré ?

Lorenzo, tout en reprenant sa valise :

– Que fait-il, Félix ? Comment est-il ici, à cette époque de l'année ?

En toisant son beau-fils avec un air de dire :

« De quoi vous mêlez-vous ? »,
M^{me} Damplesmes daigna cependant répondre :

– Comme il a été un peu souffrant, je le garde jusqu'en octobre.

– Est-il travailleur ? Que veut-il faire ?

– Il ne le sait encore. Rien ne presse, car il vient seulement d'avoir quatorze ans... Hélène, allez donc dire à Marie-Louise de mettre un œuf de plus dans l'omelette et d'augmenter la quantité de potage.

La jeune fille s'éloigna, tandis que Lorenzo se dirigeait vers l'escalier. Machinalement, la mère et la fille entrèrent dans le bureau. M^{me} Damplesmes se laissa tomber sur le divan, en murmurant avec abattement :

– Eh bien ! il ne manquait plus que cela !

– Oui, pour une tuile, c'est une tuile !

Janine, debout devant sa mère, tordait entre ses doigts les longs gants clairs qu'elle venait de retirer. Elle frappa du pied en poursuivant avec colère :

– Il est capable de nous mettre à la porte ! Avez-vous vu cet air ? Certes, on ne peut nier qu'il soit un beau garçon, mais sans aucun doute terriblement difficile à manier – et qui ne doit pas vous porter dans son cœur, maman ! Il n'y avait qu'à voir la façon dont il vous regardait.

M^{me} Damplesmes se souleva sur le divan, en disant sourdement :

– Moi aussi, je le déteste !... Jamais nous n'avons pu nous entendre. Il n'était qu'un insupportable orgueilleux qui mettait la zizanie entre ton père et moi. Puis encore, savons-nous ce qu'il est devenu, pendant ces années où il n'a pas donné signe de vie ? Peut-être quelque aventurier inavouable ?

– Peut-être, en dépit de sa mine réellement très

distinguée. Bien habillé, il aurait tout à fait grand air.

M^{me} Damplesmes esquissa une moue de dédain.

– Il doit être dans la plus grande gêne pour se vêtir de cette manière. Car, autrement, il était plutôt élégant, très soigné dans sa tenue. Mais je suppose bien qu’il ne compte pas se faire nourrir pour rien ?

– Il est à craindre que ce ne soit précisément son intention.

– Eh bien ! je lui dirai carrément de chercher pension ailleurs ! Ce serait du joli, avec un budget comme le nôtre !

Janine dit soucieusement :

– Il faudrait cependant donner un acompte à M^{lle} Gervais, sans quoi elle ne voudrait pas s’occuper de nos toilettes d’hiver.

– Un acompte ? Avec quoi ? Je suis complètement à sec... Et voilà le moment que choisit ce maudit Lorenzo pour me tomber sur le dos ! Maintenant, je vais vivre chaque jour dans

la crainte qu'il ne nous signifie d'avoir à quitter cette maison. Car payer un loyer nous serait impossible, Janine... impossible !

III

Dès le lendemain, la nouvelle du retour de Lorenzo se répandit à travers Treilhac. On sut aussi qu'il revenait pauvre, n'ayant pas réussi à l'étranger. Quand il sortit, dans l'après-midi, des regards curieux s'attachèrent à lui. Sans en paraître gêné, il gagna la demeure des Monceau, sise en la rue de la République.

M. Monceau, camarade de collègue d'André Damplesmes, était resté par la suite en relations intimes avec lui. Plus tard, leurs fils, devenus aussi condisciples, se trouvaient sans cesse l'un chez l'autre au cours des vacances. Après le départ de Lorenzo, les deux jeunes gens avaient échangé d'abord quelques lettres. Puis Émile, de nature susceptible, s'étant froissé pour une vétille, la correspondance avait cessé.

La veille, Lorenzo avait appris par sa belle-mère que son ami d'enfance venait d'épouser la

fille de M^e Loineau, le principal notaire de Treilhac, et devait sous peu succéder à son beau-père désireux de se retirer dans sa propriété, aux environs de Cognac.

La maison Monceau était une bonne vieille maison bourgeoise de province, précédée d'une cour garnie de quelques caisses de lauriers-roses. Ce fut la même servante qu'autrefois, une grande femme maigre portant sur ses cheveux gris un mouchoir rayé, qui vint lui ouvrir. Elle l'accueillit par un sourire de sa bouche édentée et par ces mots :

– Ah ! monsieur Lorenzo, ça fait bien plaisir de vous revoir, tout de même !

– Bonjour, Thérèse. M. Monceau est-il là ?

– Mais oui, monsieur. Entrez donc.

Il n'avait pas changé non plus, le gros Monceau, jovial et bon enfant. Ses mains grasses et molles se tendirent vers Lorenzo, tandis qu'un rire joyeux distendait les lèvres épaisses.

– Eh bien ! revenant, vous voici ?... Que vous prend-il de nous tomber dessus à l'improviste ?

Peste ! le climat d'Afrique ne vous a pas démoli ! Compliments, mon cher !... Asseyez-vous donc... Voyons, racontez-moi... Il paraît que vous ne rapportez pas des blocs d'or dans vos poches ?

Il se penchait vers le visiteur avec une mine interrogative et curieuse, passablement narquoise aussi.

Lorenzo riposta, sur un ton de tranquille raillerie :

– Vous étiez aussi, je crois, au nombre des prophètes persuadés que je n'étais bon à rien ?

– Allons, n'exagérons pas, mon ami... n'exagérons pas. Mais votre caractère... difficile, votre peu de goût pour le travail nous le donnaient à prévoir. Cependant, une existence un peu aventureuse pouvait vous convenir... Que faisiez-vous là-bas ? Voyons, dites-moi cela.

Une certaine bienveillance se discernait dans l'accent, sous le ton protecteur.

– Cela n'a guère d'intérêt... puisque je n'ai pas réussi. Mieux vaut parler d'autre chose. Émile est marié, paraît-il ?

– Mais oui, à la petite Loineau. Vous vous rappelez, Alice Loineau ?

– Vaguement. Ce n’était qu’une petite fille quand j’ai quitté Treilhac.

– En effet. Une bonne enfant, excellente ménagère. Émile aura l’étude du beau-père, qui n’est pas mauvaise... Tiens, mais, au fait, il doit être encore ici, Émile ! Sa femme et lui sont venus prendre le thé. Il y a aussi Camille Trémont. Vous savez bien, Trémont, le directeur de la fabrique d’Esquignac ? Il est mort, en laissant sa femme et sa fille dans une situation un peu gênée. La belle Camille aura une dot d’autant plus réduite que je soupçonne le capital déjà entamé, car on ne se prive d’aucune élégance, on est de toutes les réunions à Treilhac et aux alentours. Camille est une flirteuse enragée. Mais, jusqu’ici, les épouseurs se sont défilés. Et elle a vingt-sept ans ! Alida prétend qu’elle commence à se dessécher d’inquiétude... Eh ! eh !...

Le gros homme rit longuement en donnant sur son bureau un petit coup du plat de la main.

Lorenzo demanda :

– M^{lle} Alida va bien ?

– Très bien. Vieille fille, elle, et irréductible.

– M^{me} Monceau ?

– Des rhumatismes, beaucoup de rhumatismes.

À part ça, elle se maintient... Venez donc, vous renouvellerez connaissance... et vous verrez la beauté de Treilhac... une beauté un peu... truquée. Mais c'est la mode, hein ? Il n'y a donc qu'à admirer !

En riant, M. Monceau se leva et précéda son hôte vers le jardin. Ces dames travaillaient dans un petit kiosque rustique, en écoutant Émile Monceau qui leur racontait un potin du pays. De loin, la voix sonore de M. Monceau annonça :

– Voilà l'Africain !

Tous les regards se dirigèrent vers les arrivants. M^{me} Monceau, qui était myope, mit son lorgnon ; Alida, sa fille, murmura avec impatience :

– Papa avait bien besoin de nous l'amener !

Émile, un petit blond aux gestes poseurs, esquissa une moue d'ennui avant de se lever ; sa femme et Camille Trémont chuchotèrent quelques mots en regardant venir Lorenzo.

M. Monceau dit gaiement :

– Émile, je t'amène ton ancien camarade ! Si le succès ne lui est pas venu, nous pouvons, du moins, constater qu'il n'a pas trop pâti.

Émile, avançant de quelques pas, tendit mollement la main à Lorenzo. En même temps, il examinait des pieds à la tête son ami d'autrefois.

– Comment vas-tu, Damplesmes ? Tu nous fais une fameuse surprise. Du diable si on savait ce que tu étais devenu !

Le ton, la mine, n'avaient rien de cordial. L'un et l'autre signifiaient assez clairement : « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? »

Lorenzo riposta, sans paraître le moins du monde démonté par cet accueil :

– Eh ! mon cher, on revient de l'Afrique australe, comme tu vois ! Mesdames, je suis très heureux de vous présenter mes hommages.

Il s'inclinait avec une parfaite aisance d'homme du monde. M^{me} Monceau murmura une vague parole de bienvenue, en lui tendant le bout des doigts. Cette petite grosse dame, toute bouffie de vanité, avait toujours témoigné à Lorenzo peu de sympathie et faisait autrefois chorus avec M^{me} Damplesmes pour le déclarer capable de tous les méfaits. Aujourd'hui, le jeune homme lut clairement dans son regard la morgue dédaigneuse de la femme pétrie d'orgueil, à l'égard du pauvre hère qu'il était. La même expression se discernait sur la physionomie d'Alida, une brune grasse et indolente qui posait pour l'intellectuelle.

M^{me} Émile Monceau, jeune femme souriante, pas jolie, mais qui semblait aimable et d'intelligence moyenne, considérait Lorenzo avec un intérêt dénué de malveillance. Camille Trémont le toisa avec son aplomb ordinaire, tandis qu'un pli de dédain se formait au coin de ses lèvres violemment rougies.

Lorenzo remarqua d'un coup d'œil qu'elle avait des traits réguliers, d'assez beaux yeux,

mais que son très savant maquillage ne laissait rien subsister de vivant sur sa physionomie.

Sur une table, se voyaient les reliefs du goûter. M^{me} Monceau dit à sa fille :

– Appelle donc Thérèse, qu'elle vienne enlever tout cela.

Lorenzo pensa : « Les charmantes gens, qui ne daignent pas offrir quelque chose à ce minable Africain ! »

Sur l'invitation de M. Monceau qui seul témoignait quelque cordialité au jeune homme, celui-ci avait pris place sur une chaise entre Émile et Alida. M. Monceau, s'asseyant près de Camille, lui demanda des nouvelles de sa mère.

– Elle va mieux, merci. Au fond, ce qu'elle a eu n'était rien du tout. Elle s'écoute beaucoup, maman.

M^{me} Monceau fit observer :

– Elle est vraiment de santé délicate et a dû se surmener pendant votre récent séjour à Bordeaux, pour le mariage de votre cousine.

Camille dit négligemment :

– Peut-être. Mais il fallait profiter des distractions de là-bas. Nous en avons si peu, à Treilhac !

Ses belles mains blanches, un peu fortes, aux ongles laqués de rouge, jouaient avec un ouvrage de broderie. Une robe de légère étoffe couleur d'orange moulait son corps souple. Le visage disparaissait à demi sous une grande capeline de paille noire garnie d'une énorme fleur aux tons dégradés de mandarine. Lorenzo pensa : « Une belle fille, mais rien moins que sympathique, et qui me paraît d'un genre plutôt risqué, d'après sa physionomie et sa tenue. »

Émile demanda sur un ton condescendant :

– Eh bien ! Damplesmes, raconte-nous tes aventures en Afrique. Qu'as-tu fait, là-bas ?

– Comme je le disais tout à l'heure à M. Monceau, cela n'a rien d'intéressant. J'ai travaillé, voilà tout... Et toi, te voilà installé à Treilhac ? Mais tu n'es pas encore notaire en titre ?

– Dans trois ou quatre mois seulement... J'ai

quelques loisirs, pour le moment, et je promène ma femme dans ma voiture.

Ce « ma voiture » fut prononcé avec un ton d'importance qui amena un imperceptible sourire aux lèvres de Lorenzo.

– C'est demain que l'on vend aux Autries ? demanda M. Monceau.

– Oui. Petit profit. Nous n'avons pas tous les jours des affaires comme celles d'Archancy... Tu te souviens du château d'Archancy, Damplesmes ?

– Certes !... Tout enfant, j'admirais déjà ce superbe spécimen de l'architecture du XVII^e siècle et ses jardins à la française. Appartient-il toujours au comte de Creully ?

– Non pas. Le comte est mort l'année dernière et ses neveux, incapables de suffire aux frais d'entretien d'une telle demeure, ont mis en vente tout le domaine. Aucun acquéreur ne s'était présenté jusqu'au mois dernier, où un Anglais vint le visiter et en conclut l'achat au prix de quinze cent mille francs.

– Peste ! C'est une jolie somme ! Qu'est-ce que cet Anglais ? Que fait-il ?

– Il s'appelle Lewis Treveston et habite Londres. Je n'en sais pas plus long. En tout cas, il a payé rubis sur l'ongle.

Camille déclara :

– Il est très bien. Je l'ai aperçu un jour, sortant de votre étude. Quand doit-il s'installer à Archancy ?

– Je l'ignore. Maintenant que le domaine est vendu, il n'a plus affaire à nous et nous ne l'avons pas revu.

M. Monceau fit observer :

– Il faudrait cependant tâcher de l'avoir comme client. Pour se donner le luxe d'une telle demeure, il doit posséder une grosse fortune et l'étude pourrait en recueillir du profit.

– Oui, je ferai mon possible, naturellement. Quand il sera installé à Archancy, j'irai le voir sous un prétexte que je saurai bien trouver.

Lorenzo demanda :

– Est-il jeune, cet Anglais ?

– Trente à trente-cinq ans... Il paraît distingué, intelligent.

– Marié ?

– Je ne sais. Il est froid, peu causant, ne parlant que de l'affaire à traiter.

– En tout cas, c'est un homme de goût pour avoir jeté son dévolu sur ce magnifique Archancy, dont l'intérieur répond à l'apparence extérieure. Vivre une partie de l'année dans cette demeure, y donner des fêtes dignes d'un pareil cadre, quel rêve ce serait !

Camille s'animait légèrement en parlant ainsi. L'envie étincelait dans son regard. Lorenzo la considérait avec un amusement ironique. Le père Monceau dit avec son gros rire :

– Oui, voilà ce qu'il vous faudrait, n'est-ce pas, mademoiselle ? Eh bien ! si l'Anglais n'est pas marié, tâchez de le conquérir.

Elle rit, en répliquant :

– Il serait nécessaire qu'il fût ici pour cela.

– Oh ! bien, il reviendra. Ce n'est pas pour rien qu'il a acheté Archancy.

– Évidemment... Oui, il reviendra...

Ces mots étaient prononcés machinalement par Camille. Un regard hardi, un superbe regard velouté venait de saisir le sien. Pendant quelques secondes, elle se troubla. Puis elle détourna la tête, en affectant un air dédaigneux. Mais, un instant après, quand Lorenzo prit congé, le même regard vint renouveler cette impression jusqu'alors inconnue d'elle.

Le visiteur disparu, M^{me} Monceau s'exclama, sur un ton de méprisante compassion :

– Le pauvre garçon doit se trouver dans la pauvreté complète ! Ce costume râpé, ce chapeau qui commence à verdir, ces chaussures... S'il était de la même taille que toi, Émile, tu pourrais lui passer tes vieux vêtements. Ceux-ci vaudraient encore mieux que ce qu'il a sur le dos.

Émile répliqua, en jetant un regard complaisant sur son complet d'une prétentieuse banalité :

– Ma foi, oui ! Vrai, il a du courage de venir faire des visites comme ça !

– Oh ! tu sais, Lorenzo a toujours été un original. Ces choses-là ne le gênent probablement pas.

M. Monceau fit observer en riant :

– Et puis, il se juge peut-être assez richement doué par la nature pour être bien reçu partout, en dépit de sa mise pauvre. De fait, il est remarquable, ce garçon, et ses yeux ont déjà dû faire bien des victimes. Attention à vous, mesdemoiselles !

Alida pinça dédaigneusement ses lèvres minces.

– Vous me croyez donc bien sotté, papa ?

Camille, elle, éclata d'un rire quelque peu forcé.

– Ah ! par exemple, si M. Damplesmes veut faire des conquêtes, je vous affirme qu'il devra adopter une tenue moins fanée !

Celui dont on parlait ainsi remontait allègrement vers son logis. Une gaieté sarcastique

dansait dans son regard, entrouvrait ses lèvres en un sourire énigmatique. Au coin de la rue des Trois-Vergers, il s'arrêta tout à coup en apercevant un jeune garçon de quatorze à quinze ans qui, à sa vue, rebroussait chemin.

D'une voix brève, il appela :

– Félix !

Félix Damplesmes hésita un moment avant d'obéir. Trop grand pour son âge, mince, avec des cheveux d'un blond pâle, des yeux gris de lin peu expressifs, il était vêtu selon les derniers préceptes de la mode et posait visiblement pour le jeune homme très chic. Tout en répondant à l'appel de son frère, il jetait quelques coups d'œil ennuyés vers les fenêtres des maisons bordant la rue, comme s'il craignait d'être aperçu.

Lorenzo lui posa la main sur l'épaule.

– Pourquoi t'apprêtais-tu à retourner sur tes pas quand tu m'as vu ?

– Je... j'avais une course à faire que j'oubliais.

– Quelle course ?

– Chez... le jardinier. Maman m'avait dit...

– Tu mens. Et je vais te le dire, moi, le motif qui te faisait agir : tu avais honte de reconnaître ton frère dans la rue, parce qu’il est mal vêtu.

Félix devint très rouge, détourna son regard des yeux froidement irrités, mais il ne nia pas.

Lorenzo le repoussa d’un geste méprisant.

– Va, va, je me souviendrai ! Compte sur moi, jeune sot, pour te faire comprendre de façon à ne jamais l’oublier qu’il ne suffit pas, pour être quelque chose, de poser comme un oison et de singer d’imbéciles gravures de mode. Et maintenant, rentre avec moi. Ta prétendue course sera pour un autre jour.

Félix, furieux, essaya de regimber.

– Non, je dois la faire ! Maman serait mécontente...

– C’est bon, je m’en expliquerai avec elle. En route !

Quelle que fût sa colère, l’enfant gâté n’osa résister davantage à ce frère aîné dont le regard volontaire, les façons de maître lui imposaient singulièrement. Cependant M^{me} Damplesmes ne

s'était pas fait faute, toujours, d'accoler au nom de son beau-fils, devant ses enfants, les plus désobligeantes épithètes. Mais Félix, dès la veille, quand il s'était trouvé en présence de Lorenzo, avait eu la désagréable intuition de cette volonté froide, inflexible, de cette clairvoyance dédaigneuse qui, déjà, s'occupait de démonter le petit fantoche très chic pour constater s'il possédait quelque cervelle et un peu de cœur.

Rageur et humilié, il marchait près de son frère. Puis, peu à peu, il se laissa distancer.

Mais Lorenzo, se détournant, ordonna durement :

– Viens à côté de moi afin qu'on voie bien que tu es mon frère.

Ils croisèrent M^{me} Lorient, qui répondit par une sèche inclination de tête au salut de son filleul, puis M^{me} Leduc, élégante toujours, dont le regard s'attacha au passage sur l'Africain avec intérêt et curiosité. Après elle, ce furent les deux fils Crion, camarades de Félix, eux aussi petits jeunes gens dernier genre. Ils jetèrent un coup d'œil impertinent sur Lorenzo et, sans le saluer, dirent à

Félix :

– Bonjour, mon vieux.

Les deux frères se trouvaient sur la place de l'Église, toute chaude de l'ardent soleil qui l'avait brûlée depuis le matin. Lorenzo dit avec une mordante ironie :

– Tu as des amis bien élevés. Si l'occasion s'en présente quelque jour, je leur ferai compliment de leur politesse.

Félix répliqua entre ses dents :

– Ils ne vous connaissent pas. Généralement, on les trouve toujours très polis.

– À l'égard des gens riches et bien posés, sans doute ? Mais pour moi qu'ils jugent pauvre, inutile de se gêner. Qui sont ces deux jeunes imbéciles ?... Parle plus distinctement, je ne te comprends pas... et tâche de faire une autre tête, car je te préviens que je ne suis pas patient et que j'ai pris là-bas, avec les Cafres, l'habitude de frapper ferme.

Félix eut un haut-le-corps et, rouge de colère, s'écarta brusquement de son frère.

– Vous n’avez pas le droit de me toucher !

– C’est ce que nous verrons... Ah ! voilà Hélène !

Dans l’ombre du porche roman apparaissait la fine silhouette de la jeune fille. Lorenzo, venant de voir une Camille Trémont, fut d’autant plus frappé de cette distinction innée chez Hélène, de la simplicité décente qui existait en sa toilette de deuil, du charme délicat émanant de cette beauté si pure, si discrète. Il alla au-devant d’elle, accueilli par le joli sourire qu’il avait déjà remarqué la veille et qui éclairait le profond regard un peu mélancolique.

– Vous venez de faire vos dévotions, petite cousine ?

– Mais oui. J’ai beaucoup à prier... pour être courageuse.

Une ombre couvrit le doux éclat des yeux, un tremblement léger agita les lèvres.

Lorenzo demanda, tout en faisant quelques pas dans la direction du logis :

– Je crois qu’on vous rend très malheureuse,

Hélène.

Elle rougit en répondant avec embarras :

– Mes cousines n’ont pas la même nature, elles ne me comprennent pas.

– Et elles vous détestent, elles vous jalourent, à cause de votre beauté.

Il rit, en la voyant rougir plus fort.

– Mais oui, Hélène. C’est un crime que bien des femmes ne pardonnent pas. Puis vous êtes pauvre. À l’égard des malheureux parias de cette sorte, on se croit tout permis. J’en sais quelque chose ! Tenez, tout à l’heure, j’ai dû obliger mon frère à marcher près de moi ; il avait honte de mes vieux vêtements, cet aimable enfant. Et chez les Monceau, j’ai été reçu comme un fâcheux. Aussi à ma prochaine visite, je suis bien certain d’entendre la servante me répondre : « Il n’y a personne, monsieur Lorenzo. »

Sa gaieté railleuse parut surprendre Hélène.

– Je vous admire de prendre les choses ainsi.

– Oh ! je n’y ai pas grand mérite !... Je m’amuse tellement de voir manœuvrer tous ces

sots vaniteux ! Mais, pour en revenir à votre sujet, il me paraît que vos charmantes parentes vous traitent beaucoup moins bien qu'une domestique ? Allons, je vous embarrasse terriblement, petite cousine. Mais vous devez être trop charitable. Il faudra, un de ces jours, me raconter tous vos ennuis...

Ils atteignaient à ce moment la maison dont la porte était ouverte, car Félix, profitant du court arrêt de son frère, s'était prestement esquivé. Tandis qu'Hélène gagnait sa chambre, Lorenzo alla trouver dans le jardin M^{me} Damplesmes qui travaillait en compagnie de Janine à l'ombre d'un tilleul.

– Vous aviez donné une commission à Félix, madame ?

– Moi ? Mais non. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– J'étais persuadé qu'il mentait, mais je tenais à vous le faire dire. Il a pris ce prétexte pour essayer de ne pas rentrer en ma compagnie. Vous voudrez bien lui faire comprendre que, du moment où il vit sous mon toit, je ne tolérerai pas

qu'il rougisse de moi au-dehors.

M^{me} Damplesmes riposta, avec une gêne mêlée de quelque aigreur :

– Mais, mon ami, vous avez tort de prendre au tragique une sottise d'enfant... D'ailleurs... permettez-moi de vous donner un conseil... Puisque, m'avez-vous dit, vous possédez quelques petites économies, il serait utile de vous acheter un costume convenable. Celui-ci est... est... vraiment bon à mettre de côté.

Elle bredouillait, rougissait, sous le regard sardonique de son beau-fils.

– Mes petites économies ont une destinée plus utile, madame. Mes vêtements sont vieux, démodés, je le reconnais ; mais ils sont propres et cela me suffit. Je n'ai pas l'intention de cacher ma pauvreté, comme si elle était une honte. Tant pis pour ceux qui se sentiront humiliés à cause de moi !

Il tourna les talons et quitta le jardin, suivi par le regard furieux de M^{me} Damplesmes.

– Oh ! il est bien toujours le même, ce

Lorenzo ! Intraitable, n'écoulant rien, posant pour celui qui se moque de l'opinion d'autrui ! Avec cela, autoritaire... Ah ! je crois que nous aurons de drôles de moments à passer, ma pauvre enfant !

– Oui, on peut juger dès le premier jour que ce monsieur n'est rien moins que facile ! dit aigrement Janine. S'il le prend sur ce ton-là, il est à craindre que la vie commune nous devienne bientôt impossible.

M^{me} Damplesmes gémit :

– Que ferons-nous alors ? Que ferons-nous ? Sans loyer, nous n'arrivons déjà pas. Vois-tu, ma fille, nous sommes obligés de ne pas trop le contrarier, de supporter son mauvais caractère... Je dirai à Félix de ménager sa susceptibilité... Ah ! l'affreux garçon que ce Lorenzo !

M^{me} Damplesmes eut dès ce jour occasion de mettre en pratique son esprit de conciliation... intéressé. N'ayant pour le service qu'une très jeune bonne, ces dames, au cours des repas, avaient coutume de déranger souvent Hélène. Et Félix ne se gênait pas pour agir de même. Or, ce

soir-là, comme on commençait d'attaquer le potage, Janine fit observer avec mauvaise humeur :

– Marie-Louise a oublié le sel. Vraiment, elle nous fait une cuisine odieuse !... Vous devriez bien y veiller davantage, Hélène, vous qui n'avez que cela à faire... Non, pas de salière ? Il manque toujours quelque chose à ce couvert. Je ne sais où vous avez la tête, ma chère !

Hélène faisait un mouvement pour se lever.

Un geste de Lorenzo l'arrêta :

– Ne vous dérangez pas. C'est l'affaire de Félix.

Comme le jeune garçon ne bougeait pas, Lorenzo ordonna impérativement :

– Va chercher la salière.

M^{me} Damplesmes dit avec vivacité :

– Il ne sait pas où elle se trouve.

– Eh bien ! qu'il l'apprenne... Tu m'as entendu, Félix ?

Félix chercha le regard de sa mère pour voir

s'il pouvait résister. M^{me} Damplesmes dit en dissimulant sa colère :

– Elle est dans le bas du buffet.

Et Félix, sentant sur lui les yeux autoritaires de son frère, se leva pour obéir, de fort mauvaise grâce, d'ailleurs.

IV

Les jours suivants, Lorenzo fit encore quelques visites.

Il alla chez ses cousins Barbelier, où il ne fut pas reçu. Ces dames étaient sorties, Monsieur également – bien qu'avant de sonner le visiteur eût entendu la voix de ce dernier.

Chez M^e Loineau, où habitait le ménage Émile Monceau, la porte lui fut ouverte par la jeune femme, qui le reçut aimablement, mais parut embarrassée quand il demanda s'il pouvait voir son mari.

– Émile est très occupé avec un client. Il regrettera beaucoup...

Lorenzo pensa : « Bon. Ici, également, il y a la consigne. On ne reçoit pas ce fâcheux de Damplesmes... Eh ! eh ! parents et amis, tout ce monde-là me gêne, véritablement ! »

Il se rendit chez M^{me} Clémentier, la vieille dame au profil de chèvre qui avait été bonne pour lui, autrefois. Là, il se vit accueilli avec sympathie, mais dut se défendre contre la curiosité de l'excellente personne qui souhaitait fort savoir ce qu'il avait fait pendant ces années passées à l'étranger. Les réponses évasives du jeune homme parurent l'intriguer, l'inquiéter même, car elle confia à M^{me} Leduc qui vint la voir peu après :

– Je crains qu'il n'ait à son actif quelques grosses sottises. Sous ce rapport-là, sa belle-mère n'a peut-être pas tort de le suspecter. Quel dommage si cela était ! Un garçon qui a tout pour lui, physiquement, et qui paraît fort intelligent... Espérons tout au moins qu'il va se mettre sérieusement au travail et adopter une existence régulière.

Lorenzo s'en fut ensuite chez M^{lle} Madeleine Ambert, qu'il savait rentrée depuis la veille d'Angoulême, où habitait son frère. M^{lle} Ambert avait été l'amie d'enfance d'André Damplesmes, et, plus tard, pour Gelsomina, un peu désorientée

par sa transplantation – car elle n’avait jamais quitté Florence avant son mariage – elle s’était montrée une véritable sœur aînée. Lorenzo se souvenait comme elle témoignait de bonté, d’affection vraiment maternelle, à l’orphelin qu’il était devenu si vite. Mais elle avait quitté Treilhac alors qu’il atteignait ses douze ans pour suivre au Canada son frère qui s’expatriait. Pendant quelques années, il correspondit avec elle. Puis il quitta la France pour mener sa vie d’aventures et n’écrivit plus que quelques cartes ; mais il n’oubliait pas l’amie des jours pénibles et, dès le lendemain de son arrivée, il s’était enquis d’elle.

Sa belle-mère lui apprit que M^{lle} Ambert habitait maintenant à Treilhac sa maison de la rue Basse. Son frère ayant épousé la veuve d’un industriel d’Angoulême, la vieille demoiselle vivait seule avec une servante et s’occupait beaucoup de bonnes œuvres.

À certaines réflexions aigres-douces, de M^{me} Damplesmes, Lorenzo comprit aussitôt qu’il n’y avait pas, aujourd’hui plus qu’autrefois, de

sympathie entre ces deux femmes, si différentes par les goûts, par la nature.

Quand Lorenzo se présenta chez M^{lle} Madeleine, il la trouva faisant des comptes dans son vieux salon ouvrant sur un jardin ombreux, au bas duquel coulait la rivière. Elle était trésorière de l'œuvre du Vestiaire des pauvres ; mais, tout au contraire de M^{me} Lorient, elle apportait, dans l'exercice de la charité, la plus complète modestie, en ne visant qu'à la gloire de Dieu et au bien du prochain. Elle raillait d'ailleurs volontiers, à sa manière fine et sans méchanceté, les prétentions de la présidente, comme de tous ceux qui se font de la charité un piédestal, et ne cachait pas à ses intimes la peine, le découragement parfois, que lui inspiraient les mesquines vanités, les susceptibilités sottes, les vues intéressées, dont elle se trouvait le témoin attristé.

Petite, menue, d'allure vive comme autrefois, elle parut à Lorenzo très vieillie, avec ses cheveux blancs et son visage creusé de rides. Mais elle avait toujours le même regard si doux,

si franc, aisément malicieux, qui s'émut jusqu'aux larmes à la vue de Lorenzo.

– Mon cher enfant, je pensais à vous si souvent ! Permettez à une vieille amie de vous embrasser.

D'un mouvement spontané, Lorenzo mit un genou en terre et offrit son front au baiser de M^{lle} Ambert. Lui aussi était profondément ému. La vieille demoiselle prit entre ses mains la belle tête virile et la considéra longuement.

– Vous ressemblez à votre mère... Vous avez ses yeux, ses beaux yeux. Pauvre chère Gelsomina !

– Vous me parlerez d'elle, mademoiselle ?

– Oui, mon enfant, tant que vous le voudrez. Asseyez-vous là... Et dites-moi d'abord ce que vous êtes devenu pendant tout ce temps.

Mais Lorenzo ne se montra pas plus expansif à son égard qu'il ne l'avait été pour M^{me} Clémentier. Très discrètement, M^{lle} Madeleine n'insista pas. Elle évoqua le souvenir d'André Damplesmes, de sa première

femme, de l'enfance de Lorenzo. Puis, sur une question du jeune homme, elle parla de M^{me} Damplesmes, de Janine, de Félix, stupidement gâtés par leur mère.

– Je m'en suis aperçu, dit Lorenzo. Et encore, devant moi, on se surveille. Janine est une minauière, une égoïste vaniteuse, Félix un poseur ridicule, tous deux infatués de leur personne et, je le crains, dépourvus de cœur. Mais l'éducation donnée par M^{me} Damplesmes ne pouvait produire d'autres fruits.

– C'est, en effet, une bien pauvre cervelle. Je ne sais quel sera l'avenir de ses enfants, car on la dit endettée partout.

– Eh bien ! ils travailleront, voilà tout. Au cours de ma dernière discussion avec mon pauvre père, elle me cria : « Tu n'es qu'un bon à rien ! Mais nous ne nourrirons pas ta paresse, tu peux y compter ! » Cette parole, peut-être quelqu'un la répétera-t-il un jour à ses enfants – et beaucoup plus justement. Elle connaîtra alors ce qu'il en coûte d'être sous la dépendance d'autrui, de supporter les humiliations qu'on se plaît à infliger

aux autres – comme cette pauvre petite Hélène Surbères, coupable d’être sans fortune et – circonstance très aggravante – beaucoup trop jolie. Avec la plus complète absence de scrupules, elle la fait travailler comme une servante, tout en lui prenant presque toutes ses petites rentes, et la remercie par des duretés. Je l’ai fait avouer hier à ma cousine, non sans peine, car elle est étonnamment discrète et charitable.

M^{lle} Ambert mit sa main sur celle du jeune homme en considérant avec un doux regard de reproche la physionomie tout à coup durcie, les yeux devenus très sombres, presque mauvais.

– Lorenzo, comme vous détestez cette femme !

– Oh ! je ne le cache pas ! Et je trouverai délicieux de me venger.

– Vous venger ! Mon pauvre enfant, ce n’est pas chrétien, cela !

Il dit sourdement :

– Si vous saviez ce que j’ai souffert par elle ! Si vous aviez entendu ses attaques sournoises

contre ma pauvre chère maman, ses paroles blessantes, pour elle et pour moi ! Peu à peu, je voyais mon père moins affectueux, interprétant en mal tous mes actes, sous l'instigation de cette femme. Oui, elle a réellement empoisonné mon adolescence ! À mon avis, cela ne s'oublie pas... ou, du moins, il y faudrait une vertu héroïque dont je suis fort dépourvu, je le reconnais sincèrement.

– Mais non, il suffit de n'être pas trop orgueilleux, mon cher ami... Allez, allez, je vous sermonnerai, quand vous viendrez me voir ! Puis votre jeune cousine vous donnera l'exemple de la charité. Elle paraît charmante, cette enfant, et si pieuse !... Je l'aperçois à l'église, mais je n'ai jamais eu l'occasion de lui parler. Car on ne la voit nulle part, à aucune réunion.

– M^{me} Damplesmes fait d'elle une seconde servante. D'ailleurs, on craindrait trop qu'elle n'éclipsât complètement Janine. Ah ! qu'il existe de vilains êtres sur la terre, mademoiselle !

– Mais quelles belles âmes aussi, mon ami ! Vous souvenez-vous de Georges Héry ?

– Je crois bien ! Un de mes condisciples, un excellent garçon. Nous avons beaucoup de sympathie l'un pour l'autre. Qu'est-il devenu ?

– Ingénieur sorti de Centrale, il avait une assez jolie situation dans l'industrie quand, il y a deux ans, au cours d'un voyage de vacances dans les Pyrénées, il fut victime d'un accident à la suite duquel il demeura infirme, presque réduit à l'immobilité. Désormais, il se trouvait incapable de gagner sa vie. Pas de fortune, trois enfants tout jeunes, telle était la situation. Les pauvres gens vinrent s'installer près d'ici, dans une maisonnette qu'on leur loue pour peu de chose tellement elle est délabrée. La jeune femme, très courageuse, fait toute la besogne, soigne son mari avec le plus parfait dévouement, cultive le petit jardin pour lui faire produire quelques légumes et, de plus, élève admirablement ses enfants. C'est la pauvreté complète, là-dedans, mon ami. Toutes les privations, ils les connaissent – sans parler des blessures d'amour-propre. Cependant, Georges est admirablement résigné. Il me dit toujours : « J'ai la pleine confiance que Dieu nous enverra le secours dont nous avons besoin. »

– Pauvre Héry ! J’aimerais à le revoir...
Croyez-vous qu’il me recevrait avec plaisir,
mademoiselle ?

– Oh ! bien certainement ! Il a gardé de vous
le meilleur souvenir. Vous le défendiez
courageusement, paraît-il, contre des camarades
plus forts, vous partagiez avec lui vos oranges,
votre chocolat...

Lorenzo se mit à rire.

– Oui, j’avais à son égard des instincts de
protection. Comme il était frêle et timide, les
autres en abusaient. Je voudrais pouvoir lui venir
aussi efficacement en aide, maintenant.

Un discret coup d’œil sur les vêtements râpés
indiqua au jeune homme la pensée de M^{lle}
Madeleine : « Mon pauvre garçon, ce n’est pas
vous qui le tirerez d’affaire ! » Il retint le sourire
qui lui venait aux lèvres et s’informa :

– Où habite-t-il, mademoiselle ? Je tâcherai de
l’aller voir demain.

M^{lle} Ambert lui donna les indications
nécessaires. Après quoi, Lorenzo prit congé en

promettant de revenir bientôt.

Rentré chez lui, il demeura près d'une heure dans sa chambre, occupé à écrire une lettre, un journal plutôt, vu le nombre de feuillets qu'il y employa. Puis il enferma ceux-ci dans un tiroir de son secrétaire et descendit au jardin.

Sous les tilleuls formant un grand coin d'ombre, Hélène travaillait à des raccommodages. Lorenzo vint s'asseoir près d'elle, en répondant par un sourire à son timide regard d'accueil.

– Toujours au travail, ma pauvre Hélène ! Et quel travail, pour de si jolis doigts ! Il est pitoyable de les voir occupés à ravauder ces gros torchons... Oui, oui, rougissez, vous ne m'empêcherez pas de dire la vérité !

Il la considérait d'un air mi-ému, mi-railleur. Elle baissait un peu ses paupières aux cils légers, confuse et cependant inconsciemment heureuse de se sentir admirée par ces yeux dont elle subissait déjà la séduction dominatrice et qui, pour elle, s'adoucissaient étrangement. Lorenzo, se rapprochant, lui prit la main.

– Parlez-moi encore de votre mère, de votre existence à Brévily. Ici, vous n'en dites jamais un mot à personne, n'est-ce pas ?

– Oh ! jamais !

– Mais, à moi, vous voudrez bien ?

Les yeux bleus, confiants et tout éclairés d'une pure lumière, répondirent en même temps que les lèvres d'Hélène :

– Oui, à vous, je parlerai de mes chers souvenirs, parce que je sens votre sympathie qui m'est douce, croyez-le. J'étais si heureuse près de ma pauvre maman ! D'autres, peut-être, auraient trouvé cette existence triste et monotone. Mais, moi, pourvu qu'on m'aime un peu, je ne suis pas difficile en fait de distractions et je sais me priver de beaucoup de choses sans pour cela me croire malheureuse. Maman m'avait élevée ainsi. Elle me disait : « Vois-tu, Lénik, – c'est mon nom en breton et elle m'appelait souvent ainsi, – vois-tu, il n'y a qu'une chose nécessaire : c'est de toujours remplir ton devoir, en quelque circonstance que Dieu te place. Riche ou pauvre, tu ne seras heureuse qu'à ce prix. » Je fais de

mon mieux pour suivre ses conseils. Mais vous voyez comme j'y arrive mal encore, puisque je suis trop souvent triste, si facilement froissée des procédés blessants...

Dans sa main nerveuse et fine, Lorenzo serra fortement les doigts délicats.

– Vous êtes très courageuse, très patiente, Hélène, et je vous admire, moi qui ai dans l'âme tant de rancune, tant de haine !

Elle répéta, avec une surprise douloureuse :

– De la rancune ? De la haine ? Oh ! que c'est mal !

– M^{lle} Ambert vient de me le dire aussi. Mais il est impossible que ce soit autrement. M^{me} Damplesmes a fait de moi un être secrètement aigri ; par sa faute, je suis parti d'ici brouillé avec mon père. Celui-ci est mort sans que j'aie reçu son pardon. J'ai compris seulement qu'il me l'avait donné en apprenant que la maison, de par sa volonté formelle, constituait ma part d'héritage. Au dernier moment, il avait échappé à l'influence néfaste. Mais je n'oublie

pas... non, non ! Et je l'aurai, ma vengeance... je l'aurai !

Il parlait avec un calme apparent, mais dans ses yeux sombres passait une lueur ardente et les lèvres, s'entrouvrant, montraient les dents aiguës dont la blancheur s'avivait près de leur pourpre chaude.

L'autre main d'Hélène se posa sur la sienne. La jeune fille dit avec un accent suppliant :

– Oh ! ne pensez pas ainsi ! Quel sentiment pénible, mauvais !... Lorenzo, vous me faites presque peur !

Il sourit, et tout aussitôt sa physionomie s'adoucit, et ses yeux reprirent leur caresse.

– Non, vous ne devez pas avoir peur de moi, Hélène. Je suis un ami pour vous et je saurai vous le montrer.

Entre ses doigts, il réunissait les deux mains de la jeune fille et, se penchant, il les baisa.

– Il faudra me confier tous vos ennuis, Lénik... Vous voulez bien que je vous appelle ainsi ?

Très émue, Hélène répondit :

– Oui, je le veux bien. Depuis que maman n'est plus là, personne ne me donne ce nom qu'elle aimait tant.

– Je vous le donnerai, moi, quand nous serons seuls. Il me plaît beaucoup aussi. Puis nous parlerons souvent de votre bonne mère, de votre vieux manoir dont je me souviens très bien.

Ils causèrent un long moment encore, jusqu'à ce qu'un appel irrité vînt les faire tressaillir. M^{me} Damplesmes apparaissait au bord de l'ombre que formait le feuillage des tilleuls.

– Et les cerises pour la compote, Hélène ?

– Je les ai oubliées, ma cousine !

Vivement, la jeune fille se levait en répondant ainsi. M^{me} Damplesmes, coulant un mauvais regard vers son beau-fils, dit sèchement :

– Voyez ce que c'est de bavarder au lieu de travailler ! Votre raccommodage doit être bien avancé, n'est-ce pas ?

– Mais oui, il est presque fini.

– Il devrait l'être complètement, si vous n'aviez pas perdu votre temps.

Lorenzo, se levant, fit quelques pas vers sa belle-mère en disant avec une froide ironie :

– En vérité, madame, on croirait que le travail et les services d'Hélène vous sont choses dues ! Elle paye cependant une pension suffisante pour avoir droit à sa liberté et ne pas remplir ici un rôle de domestique.

M^{me} Damplesmes, devant cette brusque intervention, demeura un instant interloquée. Toutefois, elle se reprit vite et riposta d'un ton acerbe :

– Il est assez juste qu'en retour de l'hospitalité que je lui donne, elle m'aide un peu dans ma tâche de maîtresse de maison.

– Pardon, je regrette de vous faire remarquer ceci d'abord : cette maison m'appartenant, c'est moi qui donne l'hospitalité à Hélène. Ensuite, avant de demander son aide, vous pourriez avoir recours à celle de votre fille, qui ne s'occupe que de babioles du matin au soir.

Le sang monta au visage de M^{me} Damplesmes. Elle s'écria avec arrogance :

– Je n’ai pas d’observations à recevoir de vous et j’agis comme bon me semble à l’égard de mes enfants et d’Hélène, qui m’a été confiée par son tuteur !

– Très bien ! Mais ne souffrant pas de voir se perpétrer chez moi des injustices, je vous prierai, si vous tenez tant à vos droits, de les aller exercer ailleurs.

Lorenzo tourna les talons sur ces mots et s’en alla vers la maison.

M^{me} Damplesmes laissa retomber ses bras le long de son corps. Cet ultimatum abattait net sa morgue. Hélène, les mains tremblantes, réunissait les pièces de lingerie qu’elle venait de réparer. Comme elle faisait un mouvement pour s’éloigner, M^{me} Damplesmes l’interpella, d’un ton furieux :

– Vous lui avez donc fait des confidences, petite hypocrite ? Et vous voilà déjà au mieux tous deux ? Vous vous laissez prendre à ses belles paroles, comme une petite sotte. Lui s’amuse à vous faire la cour et se moquera ensuite de vous ainsi qu’il a déjà dû le faire pour

bien d'autres. Prenez garde, Hélène, je vous avertis...

Elle se rapprochait de la jeune fille interdite et posait la main sur son bras.

– ... Que vous racontait-il, ainsi penché vers vous, en tenant votre main ?

D'un fier mouvement, Hélène se redressa.

– Nous parlions de ma mère, de Brévily. Vous pouvez être certaine que je ne permettrais pas...

Un rire moqueur l'interrompit.

– Vous êtes d'une naïveté, ma pauvre Hélène ! Votre cousin n'a pas dû tarder à s'en apercevoir et à jurer que cette petite fille sentimentale, inexpérimentée, serait d'une bien facile conquête. Attention, vous dis-je !... Lorenzo est séduisant, adroit, certainement sans scrupules, après la vie d'aventures qu'il a menée. Défiez-vous de lui, n'acceptez pas la protection qu'il semble fort disposé à vous accorder. C'est un conseil que vous donne mon expérience. Et, maintenant, allez cueillir les cerises.

Hélène prit une corbeille sur la petite table, près d'elle, et se dirigea vers le fond du jardin. Elle allait machinalement, les yeux fixés devant elle, sans rien voir. Sa douce joie de tout à l'heure, quand elle était près de Lorenzo, venait de s'effondrer brusquement. Il ne lui restait que de l'angoisse, une tristesse profonde. Certes, elle avait peu de confiance en M^{me} Damplesmes et n'accordait que demi-créance à ses dires. Mais enfin, ce cousin dont la sympathie l'avait enveloppée dès le premier abord, elle ne le connaissait pas. Il se montrait bon pour elle, il paraissait loyal, sérieux, sincèrement intéressé par les malheurs de sa petite cousine bretonne ; celle-ci, depuis qu'il était là, avait l'impression d'être protégée, défendue, et de ne plus se trouver seule dans la vie. Mais voici qu'avec un émoi anxieux elle songeait que ces beaux yeux, caressants et volontaires à la fois, jetaient en elle un trouble jusqu'alors inconnu dont elle s'effrayait aujourd'hui. Elle frissonna. L'effroi saisissait son âme délicate qui s'écartait de l'apparence même du mal. Son cœur se mit à battre plus vite, le sang monta à son visage et elle

pensa avec angoisse : « Ma cousine a peut-être
raison. »

V

Douze jours avaient passé depuis l'arrivée de Lorenzo et le jeune homme ne parlait pas de quitter Treilhac. Il avait dit à M^{lle} Ambert, à M^{me} Clémentier : « J'ai une situation en vue, mais je ne pourrai l'occuper que dans quelque temps. » Il n'avait d'ailleurs pas spécifié laquelle. En attendant, il faisait de longues promenades à travers la campagne et le reste du temps se tenait dans le bureau, occupé à lire, à écrire des lettres. Celles-ci ne passaient jamais par la poste de Treilhac. Une fois par semaine, Lorenzo se rendait à Saintes, les jetait à la boîte et allait recevoir poste restante un volumineux courrier. Cela, d'ailleurs, était ignoré de tous à Treilhac. Le jeune homme ne soufflait mot d'aucune relation au-dehors, pas plus qu'il ne parlait jamais du temps passé par lui à l'étranger.

M^{me} Damplesmes confiait volontiers ses

inquiétudes à M. Barbelier, dont elle avait vite remarqué la malveillance à l'égard de son beau-fils.

– Il a dû faire de vilaines affaires. C'est louche, très louche, ce silence... Et, bien qu'il prétende me payer chaque semaine le prix de ses repas, je crains fort de ne pas voir de longtemps son argent ! Cet être-là est capable de se faire nourrir pour rien, sachant qu'il me tient par la maison !

M. Barbelier hochait la tête.

– Je l'ai toujours dit, ce garçon ne pouvait devenir qu'un fainéant. Mais pourvu, en effet, qu'il ne soit pas pire que tout cela ! Oui, méfiez-vous, Charlotte... méfiez-vous des tours qu'il peut vous jouer ! Très dangereux, ce Lorenzo ! Il ferait un aventurier de haut style. Peut-être a-t-il cette ambition. Ah ! ma pauvre cousine, je vous plains vraiment de ne pouvoir mettre à la porte cet individu !

– Hélas ! Et je dois le ménager... vous ne pouvez savoir à quel point !... Ah ! mon bon Adrien, j'en voudrai toujours à mon mari d'avoir

donné la maison à ce fils dénaturé, à cet odieux Lorenzo !

De fait, M^{me} Damplesmes vivait maintenant dans l'inquiétude. Depuis l'ultimatum de son beau-fils elle faisait moins travailler Hélène et, en présence de Lorenzo, s'efforçait de lui parler d'une manière aimable. Pour lui, elle montrait un empressement mielleux, dans l'espoir de l'amadouer. Mais elle se heurtait à une froideur hostile, dédaigneuse, qui ne désarmait pas. La rage au cœur, elle devait s'incliner devant les volontés de Lorenzo, qui agissait en maître dans cette demeure. Il lui fallait s'essayer à contenter les exigences qu'il semblait multiplier à plaisir. Comme elle le disait un jour avec colère M^{me} Monceau : « Il n'y avait pas plus difficile que ce misérable. » Mais devant lui, elle grimaçait des sourires et guettait anxieusement un pli sur son front, une lueur de contrariété dans son regard, un froncement de ses sourcils.

Janine, frémissante de fureur rentrée, devait également subir avec une apparente bonne grâce les observations ironiques dont était prodigue son

frère aîné, sur sa toilette, ses allures, ses occupations. Moins rompue à l'hypocrisie que sa mère, elle ne pouvait toujours contenir les sursauts de son amour-propre blessé. Toutefois, elle y réussit mieux à partir du jour où il riposta, avec son calme railleur :

– Rien ne vous oblige à rester ici pour m'écouter. Mais tant que vous y serez, je ne me gênerai pas pour vous dire ma façon de penser.

Félix n'était plus qu'un petit garçon très sage, sous le sévère et impérieux regard de son frère. Il se dédommageait ensuite en faisant chorus avec sa mère et sa sœur contre « l'aventurier », ce mal vêtu dont on avait honte.

Lorenzo continuait imperturbablement sa petite série de visites. Chez M^{me} Lorient, on lui répondit que « Madame n'y était pas », bien que ce fût le jour de ladite dame. Le soir, au dîner, M^{me} Damplesmes, pour le mortifier sans en avoir l'air, eut soin de mentionner qu'elle et Janine y avaient pris le thé. Un second essai à la porte des Barbelier aboutit au même résultat que la première fois. Andrée Barbelier, qu'il rencontra

un jour dans la rue, lui tourna lorsque le dos. Une autre fois, Émile Monceau, occupé à causer avec le député de l'endroit, feignit de ne pas le reconnaître. Il recevait ainsi de petites avanies qu'il semblait supporter avec la plus philosophique aisance et qu'il contait avec humour à M^{lle} Ambert, toujours affectueusement accueillante, ou au ménage Héry qui avait, dès le premier moment, conquis toute sa sympathie.

– Vous avez raison, Georges est admirable, déclara-t-il à M^{lle} Madeleine. Et quelle charmante créature que sa femme, si courageuse, si pleine de foi !

– Elle doit beaucoup, moralement, à l'exemple et aux conseils de son mari. Quand il l'épousa, elle était une jeune fille très mondaine, de piété assez superficielle. Mais il sut deviner le fonds très riche que l'éducation avait laissé en friche. Dès les premiers temps de leur mariage, il s'occupa de le mettre en valeur. Maintenant, ils ne forment qu'un cœur et qu'une âme.

– Oui, je m'en suis vite aperçu. Et quels enfants délicieux ! Le petit Joseph m'a déjà en

grande affection et ses sœurs me font des risettes continuelles. Mais quelle gêne on devine dans ce logis ! Pourtant, ils sont résignés, presque gais même, cet infirme et cette jeune femme chargée d'un si lourd fardeau. Le contact de telles âmes repose vraiment des vilénies, des laideurs morales, côtoyées par ailleurs. Je crois que ma cousine Hélène est de la même race. Sa nature fine, vibrante, pétrie de délicatesse et très aimante, possède aussi l'énergie, la foi courageuse que j'admire en Héry et sa femme. Mais la pauvre enfant souffre beaucoup près de ma belle-mère et de Janine.

– Vous devriez lui dire de venir me voir. Je ne pense pas que M^{me} Damplesmes l'en empêche ?

Lorenzo sourit avec quelque sarcasme.

– Non, elle ne l'en empêchera pas, du moment où je le voudrai. Car je l'ai domptée, mon aimable belle-mère. Avec ces gens-là, quand on peut faire marcher l'intérêt, on obtient tout... Donc, je vous enverrai Hélène, mademoiselle. Près de vous, elle trouvera son atmosphère naturelle et laissera parler son cœur, comme elle

l'a fait avec moi quand elle a compris que ma sympathie lui était tout acquise.

En rentrant au logis après sa visite à M^{lle} Madeleine, Lorenzo rencontra Hélène qui descendait, habillée pour sortir. Il demanda.

– Vous allez à l'église ?

– Oui, mon cousin.

– Ne m'appellez pas ainsi, dites Lorenzo, j'aime mieux cela... Et venez un instant dans le bureau, j'ai à vous parler.

Elle le suivit, anxieuse et gênée. Depuis que M^{me} Damplesmes l'avait mise en garde contre lui, elle l'évitait le plus possible et avait réussi à ne pas se retrouver seule avec lui. Mais elle pressentait bien qu'il s'étonnerait de cette nouvelle attitude et lui en demanderait le motif un jour ou l'autre. Alors, que lui répondrait-elle ? Certainement, il ne se contenterait pas d'une explication vague, ce Lorenzo autoritaire, perspicace, dont elle sentait si souvent sur elle le regard observateur.

Quand elle fut devant lui dans le bureau, il

posa sur son épaule une main ferme.

– Qu’avez-vous donc, Hélène ? Que vous a-t-on dit contre moi ?

Comme elle rougissait plus fort, en gardant le silence et en baissant un peu ses cils tremblants, il reprit avec un sourire d’ironie :

– Allons, je vous dispense de me répondre, car je devine fort bien en quel joli personnage j’ai été transformé par les soins de ma charitable belle-mère. La bonne âme n’a rien trouvé de mieux pour exciter votre défiance à mon égard. Malheureusement, elle a affaire à un homme un peu trop clairvoyant. D’ailleurs, elle me payera cette perfidie avec le reste. Mais vous, Lénik, je veux que vous ayez confiance en moi. Je veux que vous croyiez à mon très affectueux respect pour vous.

Il lui prenait la main et couvrait la jeune fille d’un profond regard dont la loyauté la frappa.

– ... Ma petite Lénik, je sais que je vous demande une grande preuve de confiance, car il est bien vrai que vous ne me connaissez pas

encore. Mais je vous montrerai bientôt que vous n'avez pas eu tort de me l'accorder... Dites, Lénik, que vous me croyez, que vous n'avez plus peur de moi ?

Elle répondit, en lui laissant voir cette fois jusqu'au fond de ses beaux yeux émus :

– Oh ! non, je n'ai plus peur... et je vous crois, oui, Lorenzo !

– Merci, petite cousine... Vous prononcez délicieusement mon nom, avec cette jolie voix si musicale. Il faudra me le dire souvent... Car vous ne me fuirez plus, maintenant ? Vous viendrez travailler au jardin et nous causerons sans souci de M^{me} Damplesmes ?

– Oui, c'est convenu.

– Très bien. Puis j'ai une invitation à vous transmettre. M^{lle} Ambert, à qui j'ai parlé de vous, désire que vous l'alliez voir.

– Oh ! très volontiers !... Elle paraît si bonne !

– Excellente... Vos deux natures s'entendront fort bien... Et elle vous dira, je l'espère, un peu moins de mal que M^{me} Damplesmes de ce pauvre

« Africain ».

Il se mit à rire, en ajoutant avec un éclair de raillerie dans le regard :

– Celle-là ne m’a pas mis de côté, comme M^{me} Loriot, qui considère avec le plus parfait dédain ce pauvre hère de filleul, revenu sans avoir réussi et qu’on ne peut taper seulement de vingt francs pour les œuvres placées sous son auguste présidence. Peuh ! cela ne se regarde même pas, un être de cette sorte !

Hélène dit, avec une surprise attristée :

– Comment, elle a fait cela ?

– Mais oui... et je n’en suis pas étonné, connaissant l’orgueil stupide et les vues intéressées de la dame en question. Tenez, n’en parlons plus, car ces êtres-là me sont odieux. Quand vous reviendrez, venez me retrouver dans le jardin ; je vous raconterai l’histoire de mes amis Héry. Cela chassera un peu mes mauvaises pensées de colère.

– Oui, à tout à l’heure, Lorenzo.

Elle ajouta, avec un regard doux et grave sur

le visage un peu penché vers elle :

– Je vais prier pour que vous pardonniez.

– C’est cela, priez pour moi, ma chère Hélène. Je suis resté croyant, mais j’ai oublié bien des préceptes évangéliques. Je vous permets de me les rappeler quelquefois, Lénik.

Elle le remercia d’un regard plein de joie. Il lui baisa les mains, comme l’autre jour, et elle s’en alla pour répandre devant Dieu son allégresse, car elle était maintenant délivrée de cette défiance qui venait de la faire si profondément souffrir. La loyauté, le respect de Lorenzo, elle les avait vus dans ses yeux, elle y croyait de toute son âme. Et elle avait aussi compris qu’elle trouverait en lui l’ami le plus dévoué, en même temps qu’un puissant défenseur.

VI

Un matin, Janine rentra comme le déjeuner était déjà commencé. Elle expliqua, tout en s'asseyant à table :

– Je viens de rencontrer Alida, qui m'a retenue un moment à causer. Il paraît que ce M. Treveston a acheté encore plusieurs fermes et d'importants terrains dans les alentours. Ainsi, le voilà déjà le plus gros propriétaire du pays.

– « Un marquis de Carabas », dit Lorenzo en souriant avec une ironie légère.

M^{me} Damplesmes fit observer :

– Il a certainement l'intention de s'établir ici définitivement. Mais c'est curieux qu'on le voie si peu.

– L'aménagement d'Archancy sera bientôt achevé, dit Janine. Nous avons pu nous en rendre compte en visitant le château la semaine dernière.

Lorenzo se tourna vers sa cousine :

– Le connaissez-vous, Hélène ?

La jeune fille répondit négativement. Car jusqu'ici, personne, chez les Damplesmes, n'avait jugé bon de lui procurer quelque plaisir ou quelque distraction.

– Eh bien ! si M^{lle} Ambert est libre cet après-midi, nous pourrions y aller avec elle. Je crois qu'elle ne le connaît pas non plus.

M^{me} Damplesmes n'osa opposer aucune objection. Elle ne se mettait plus entre son beau-fils et sa jeune parente, ne souhaitant pour le moment qu'une chose : conserver au moins l'abri de ce toit. Car, de tous côtés, les créanciers devenaient pressants. M^{me} Damplesmes commençait de s'affoler. Elle cherchait à emprunter, sans succès. Janine, inquiète et furieuse, lui faisait une vie infernale. Les échos de ces soucis et de ces colères arrivaient aux oreilles de Lorenzo ; mais ils paraissaient ne lui inspirer que la plus complète indifférence et n'empêchaient aucunement qu'il tînt à être bien servi, à avoir chez lui ses aises accoutumées.

– On le croirait habitué à se voir entouré de domestiques ! disait en rageant M^{me} Damplesmes. Ah ! il sait bien que je suis obligée de tout endurer ! Mais c’est un monstre, ce Lorenzo.

Toutefois, elle le ménageait de plus en plus, ce monstre. Pour le satisfaire, elle se voyait obligée d’aider la jeune servante, de salir ses mains à des nettoyages – Lorenzo aimant les intérieurs bien tenus – et à des apprêts de cuisine autrefois confiés à Hélène.

Celle-ci, très bonne, lui avait offert spontanément son concours. Mais elle reçut cette réponse faite d’un ton aigre-doux et accompagnée d’un mauvais regard :

– Non, certes, je ne veux pas vous donner encore l’occasion de jouer la martyre près de votre cousin.

M^{lle} Ambert ayant accepté la promenade projetée, les deux jeunes gens et elle partirent vers deux heures, dans un tacot que Lorenzo avait loué pour la circonstance à un voisin de la vieille demoiselle. Il conduisait fort bien, ayant pratiqué l’automobile dans des contrées aux routes plus ou

moins mauvaises, parfois inexistantes, autour de sa vie d'aventures. Archancy se trouvait à une dizaine de kilomètres. Hélène admira beaucoup l'avenue de superbes hêtres qui menait à la grille d'honneur. Celle-ci, de belles proportions, précédait fort dignement le château, œuvre de Mansart, sur lequel un ardent soleil de juin projetait sa triomphale splendeur. Le gardien, un vieil Anglais qui parlait assez correctement le français, accueillit les visiteurs à l'entrée, avec une correction de serviteur bien stylé. Il répondit affirmativement à la demande de Lorenzo : « Peut-on visiter le château ? », puis introduisit le jeune homme et ses compagnes dans le vestibule, d'une parfaite beauté avec ses colonnes de marbre rose et son plafond peint par Lebrun.

À ce moment, un bruit de moteur se fit entendre. Lorenzo dit avec impatience :

– Je suis sûr que voilà d'autres visiteurs !

L'Anglais se tournait vers lui, avec un regard qui semblait interroger. Le jeune homme leva les épaules, en déclarant :

– Eh ! oui, vous ne pouvez faire autrement que

de les recevoir ! Nous ne prétendons pas au privilège de visiter seuls cette demeure.

Hélène murmura :

– Quel dommage !

Lorenzo la regarda avec un sourire amusé :

– Nous reviendrons une autre fois, Lénik, et alors nous essayerons d'éviter les fâcheux.

Peu après, au seuil du vestibule, apparurent quatre personnes : Camille Trémont, une autre jeune femme fort élégante, un gros homme très rouge qui s'épongeait le front et un jeune homme très dernier cri dont le regard, dès l'entrée, se braqua sur Hélène.

Camille ne put réprimer un léger mouvement de surprise à la vue de Lorenzo. D'une brève inclination de tête, très condescendante elle répondit au salut du jeune homme, à celui d'Hélène, puis elle alla vers M^{lle} Ambert, en disant avec un sourire forcé :

– Vraiment, mademoiselle, je ne pensais pas avoir le plaisir de vous trouver ici !

– M. Damplesmes m'a décidée à cette visite et

déjà je crois que je ne la regretterai pas.

– Oh ! certainement non ! Permettez-moi de vous présenter mes amis : M. Cornimard, de Cognac, et ses enfants, M^{me} Durocher, M. Gustave Cornimard.

À son tour, M^{lle} Ambert présenta ses compagnons. Il y eut un bref échange de saluts. Gustave, grand jeune homme trop maigre, au teint pâle et au nez proéminent, toisa Lorenzo, puis reporta son attention sur Hélène. M^{me} Durocher, une blonde très fardée, glissa à l'oreille de son amie :

– Il serait très chic, ce M. Damplesmes, s'il était mieux habillé. Que fait-il ? Pourquoi cette tenue si... râpée ?

Camille répondit du bout des lèvres :

– Parce qu'il n'a pas le sou et qu'il n'est qu'un raté, incapable de réussir à quelque chose.

– Oh ! avec ces yeux si intelligents ! Est-ce possible ? Vraiment, j'ai rarement vu un homme aussi bien, d'aussi grand air que celui-là !

Camille ricana :

– Es-tu déjà amoureuse de lui, Paulette ? Eh bien ! offre-lui ta main et ta fortune. Il ne refusera pas l’aubaine, va !

– Oh ! un homme pauvre, sans situation... impossible !... Mais c’est vraiment dommage, car il me plaît énormément.

Camille songea : « Tu n’es pas la seule. » Mais elle garda cette réflexion pour elle.

La visite commença. On passa dans les salons, ornés de tapisseries des Gobelins et de Beauvais, de boiseries, de plafonds, œuvres d’artistes des XVII^e et XVIII^e siècles. Le gardien marmottait des explications auxquelles personne ne prêtait attention. Les deux groupes, jusqu’ici, ne fusionnaient pas. Lorenzo, à mi-voix, indiquait à M^{lle} Ambert et à Hélène les parties les plus intéressantes de la décoration, du mobilier très authentique. Il semblait fort connaisseur et, à l’observation que lui en fit M^{lle} Madeleine, il répondit :

– J’ai lu beaucoup et particulièrement ce qui a trait aux questions d’art, qui m’intéressent fort.

L'expressive physionomie d'Hélène décelait un vif intérêt, mêlé d'émerveillement. Lorenzo ne quittait guère des yeux le charmant visage, tout rose dans l'ombre du chapeau noir fané. La contemplation des beautés d'Archancy n'absorbait pas tellement Camille et son amie qu'elles ne s'aperçussent de cette attention, si discrète que la fit le jeune homme. M^{me} Durocher dit tout bas :

– Je crois qu'il a déjà placé son cœur, le beau jeune homme pauvre ! Elle est d'ailleurs extrêmement jolie, cette jeune fille... oui, impossible de dire le contraire. Naturellement, sans le sou, elle aussi ? Car sa toilette le dit assez.

– Un tout petit revenu... autant dire rien. Mais M. Damplesmes ne peut pas songer à se marier, dans sa situation. Il lui fait la cour pour se distraire, voilà tout.

Sur ces mots, Camille se détourna et feignit d'examiner une table en marqueterie. Mais, en dessous, elle glissait un regard sans bienveillance vers le beau couple arrêté devant un panneau des Gobelins, dont Lorenzo expliquait à sa cousine le

sujet mythologique.

On revint au vestibule pour gravir l'imposant escalier de marbre blanc. Au rez-de-chaussée, le nouveau propriétaire avait apporté peu de changements. Mais ceux qui se trouvaient en cours dans les appartements du premier étage présentaient plus d'importance, comme le fit remarquer le gardien aux visiteurs.

Camille s'informa :

– Viendra-t-il bientôt s'installer ici, M. Treveston ?

Laconiquement, l'Anglais répondit :

– Je ne sais pas, madame.

En ouvrant une porte, il annonça :

– Ici, vous trouverez un peu de désordre. Les tapisseries y étaient hier et doivent revenir demain.

Les visiteurs entrèrent dans un petit salon dont les tentures étaient enlevées. Il en était de même pour la chambre à coucher voisine, que l'on apercevait par une porte ouverte à deux battants. Ces pièces, garnies de meubles du plus pur XVIII^e siècle, donnaient par de larges portes

vitrées sur une terrasse d'où l'on découvrait la noble perspective des jardins à la française et du parc qui les continuait.

Camille s'exclama :

– Le délicieux appartement ! Ces meubles sont adorables !

– Adorables ! appuya M^{me} Durocher. Ceci est un appartement de femme, évidemment...

Et se tournant vers l'Anglais, elle demanda :

– Votre maître est-il marié ?

– Non, madame.

Camille eut un éclair dans le regard. Vivement, à son tour, elle interrogea :

– Fiancé, peut-être ?

– Je... je ne sais.

En répondant ainsi, le gardien glissait un coup d'œil perplexe vers la magnifique cheminée de marbre blanc. Lorenzo s'y tenait adossé, les paupières mi-baissées, le regard allant alternativement de Camille à Hélène. Les deux jeunes filles se tenaient à ce moment l'une près

de l'autre, et la très simple robe noire de M^{lle} Surbères, faite par elle l'année précédente, frôlait celle de Camille, en voile de soie vert pâle, œuvre d'une grande couturière bordelaise. Ainsi pouvait-on mieux comparer ces beautés si différentes, l'une faite de charme délicat, de finesse, de fraîcheur physique et morale ; l'autre tout artifice, dépouillée de distinction, de retenue, et ne songeant qu'à être remarquée.

À la réponse du gardien, M^{lle} Trémont eut une moue d'ennui. Puis elle entra dans la pièce voisine, la parcourut d'un regard d'admiration envieuse et s'approcha d'une table placée devant une fenêtre.

– Tiens, des échantillons !... C'est pour choisir les tentures, sans doute ? Alors, M. Treveston ne doit pas tarder à venir...

Derrière elle, les autres entraient. M^{me} Durocher, s'avançant à son tour, prit entre ses mains plusieurs échantillons et y jeta un coup d'œil expert.

– Ces étoffes sont merveilleuses ! Ce jaune d'or pour le petit salon... Ce blanc à rayures roses

pour la chambre. Qu'en dis-tu, Camille ?

– Non, j'aimerais mieux ceci... Voilà un broché mauve délicieux !

Lorenzo s'était approché. Il considérait les deux amies, semblait étudier leur physionomie – celle de Camille surtout qui révélait un désir avide. Les lèvres carminées palpitaient, les mains blanches, en palpant les riches étoffes, semblaient les caresser amoureusement. Lorenzo reporta son attention sur Hélène. Un peu penchée, elle jetait un regard intéressé, admirateur, sur les soieries précieuses. Mais le plus pénétrant observateur n'aurait pu y discerner la moindre expression d'envie.

Lorenzo demanda, d'un ton de plaisanterie :

– Eh bien ! Hélène, si vous imitez ces dames en donnant aussi votre avis ? Voyons, dites-nous ce que vous choisiriez pour la décoration de ces deux pièces ?

Tous les regards se tournaient vers la jeune fille. Celle-ci, un peu rougissante, voulut se dérober :

– Je ne m’y connais pas du tout et je ne saurais...

– Mais si, je suis certain que vous avez beaucoup de goût. Allons, choisissez... comme si c’était pour de vrai.

Camille eut un ricanement sourd, en jetant un coup d’œil méprisant vers la modeste robe d’Hélène. Mais, au passage, son regard se croisa avec celui de Lorenzo, ironique, hardi, dominateur. De nouveau, elle se sentit prise à l’impérieuse séduction de ces yeux dont le souvenir la poursuivait depuis qu’elle avait rencontré Lorenzo chez les Monceau.

Hélène, penchée sur la table, examinait les échantillons. Ses mains gantées de fil noir frôlaient les soieries aux chatoyants reflets. Elle dit enfin :

– Il me semble que, pour le salon, ce jaune pâle glacé d’argent serait bien joli... et ce bleu ancien pour la chambre...

– Bravo, Hélène ! C’est choisi en patricienne, cela. Des tons délicats, un peu éteints,

s'harmonisant avec ces meubles d'autrefois...
Oui, vraiment, ce choix est parfait !

Il prenait à son tour les échantillons pour mieux les examiner. Avec un sourire, il ajouta en regardant Hélène :

– Ces nuances iraient très bien à une brune comme vous.

Camille dit brusquement :

– Eh bien ! si nous continuions la visite ?

Coquette et vaniteuse au suprême degré, affamée d'hommages, elle haïssait toutes les femmes susceptibles d'être pour elle des rivales en élégance ou en beauté. Hélène, si bien pourvue sous ce dernier rapport, devenait aussitôt une ennemie – d'autant plus que Lorenzo semblait lui accorder beaucoup d'intérêt. Or, M^{lle} Trémont, tout en s'efforçant de mépriser cet « aventurier », était en réalité vivement impressionnée par lui et souhaitait fort qu'il lui offrît ses hommages, en dépit de sa tenue râpée qui ne l'empêchait nullement de paraître à cent coudées au-dessus du prétentieux et falot Gustave Cornimard.

Le gardien montra aux visiteurs l'appartement voisin, d'une ornementation plus sévère, et expliqua que c'était « l'appartement de Monsieur ». Derrière une porte, on entendait des grattements, des gémissements.

M^{lle} Ambert demanda :

– Il y a sans doute un chien enfermé là ?

– Oui, madame.

M^{me} Durocher s'écria :

– Pauvre bête, il faut la délivrer !

Avec son sans-gêne habituel, avant que le gardien eût pu faire un mouvement, elle alla à la porte qu'elle ouvrit. Un magnifique lévrier russe bondit dans la pièce et s'élança vers Lorenzo. En se dressant, il voulut poser ses pattes sur les épaules du jeune homme. Mais celui-ci recula en s'écriant avec irritation :

– Appelez donc ce chien ! Emmenez-le !

En balbutiant des excuses, le gardien se précipita. Il prit le chien par son collier et l'emmena vers la pièce voisine, dont il referma soigneusement la porte.

M^{me} Durocher demanda :

– Vous n’aimez donc pas les chiens, monsieur ?

– Cela dépend des jours, madame. Et, vous le voyez, eux m’aiment un peu trop.

– En effet, celui-là n’a pas hésité, entre nous tous, à vous choisir comme objet de sa sympathie. Quelle admirable bête !... Elle appartient à M. Treveston ?

Le gardien répondit, avec une hésitation légère :

– Oui, madame.

Puis, avec un peu de hâte, il sortit de l’appartement pour continuer la visite qui, d’ailleurs, approchait de sa fin.

M^{me} Durocher dit à l’oreille de son amie :

– Eh bien ! il ne doit pas être facile tous les jours, ce beau monsieur ! As-tu remarqué ce ton, cet air, quand il a apostrophé l’Anglais ? Cependant, il n’y avait pas de quoi être si mécontent.

Camille ne parut pas entendre. Son regard suivait Lorenzo, qui se penchait en marchant pour parler à Hélène.

M. Cornimard, en s'épongeant le front – ce qu'il n'avait cessé de faire pendant toute la visite –, déclara, tandis que l'on redescendait l'escalier de marbre :

– Je vais vous attendre dans l'avenue pendant que vous visiterez les jardins. Il fait décidément trop chaud !

Le gardien était resté un peu en arrière avec Lorenzo, qui lui adressait quelques mots à mi-voix. En se rapprochant, il proposa :

– Cela intéresserait-il ces messieurs et ces dames de voir les garages, les écuries ?

Gustave s'écria :

– Mais oui, mais oui ! Surtout s'il y a quelque chose dedans.

– Tout est garni maintenant, monsieur.

Le nouveau propriétaire d'Archancy était décidément un homme de goût, en même temps qu'un homme fort riche. Ses chevaux de selle

auraient contenté les plus difficiles ; ses automobiles réalisaient le dernier mot du confort et de l'élégance discrète. L'une d'elles attira plus particulièrement l'attention de M^{lle} Trémont et de son amie, par de menus détails révélant qu'elle était destinée à une femme.

– Décidément, il doit y avoir une fiancée !
chuchota M^{me} Durocher.

Camille fit observer :

– Cette voiture peut être pour sa mère, ou bien pour une sœur.

Elle se trouvait en ce moment non loin de Lorenzo, dont elle sentait sur elle le regard observateur. En se rapprochant, le jeune homme demanda avec un demi-sourire :

– Eh bien ! mademoiselle, la visite d'Archancy ne vous déçoit pas ?

– Oh ! bien au contraire ! Quelle incomparable demeure !

– Et vous pensez que la femme destinée à en devenir châtelaine sera bien heureuse ?

– Certes... heureuse entre toutes !

– La fortune, le luxe vous paraissent donc les seuls biens nécessaires ?

Ils sortaient en ce moment des garages à la suite des autres et se dirigeaient vers les jardins. Camille riposta délibérément :

– Eh ! oui. Le reste est secondaire, à mon avis.

– De sorte qu’entre la fortune sans amour, et l’amour sans fortune, vous choisiriez ?...

– La première, sans hésiter.

Lorenzo eut un rire d’ironie.

– Allons, voilà un aveu sincère !... Ainsi donc, les pauvres mortels auxquels dame Fortune a refusé ses faveurs sont avertis que vous demeurerez pour eux inaccessible ?... que jamais, fussent-ils d’aventure parvenus à prendre votre cœur, vous ne céderez à ce sentiment désintéressé ?

Elle rit aussi – d’un rire nerveux, gêné, en glissant vers Lorenzo un coup d’œil de coquetterie hésitante.

– Non, jamais, jamais ! Il me faut le luxe, les distractions, la vie large, l’atmosphère mondaine.

L'amour, ce n'est qu'un épisode, dans la vie. Il ne faut pas y attacher d'importance.

Ils passaient entre les parterres harmonieusement ordonnés, que Le Nôtre avait dessinés. Mais Camille ne leur accordait qu'une attention distraite. Son pas se ralentissait. Bientôt, Lorenzo et elle se trouvèrent derrière tous les autres. Ils marchaient en silence. De côté, Camille considérait Lorenzo avec une attention très vive. Le jeune homme regardait droit devant lui – c'est-à-dire dans la direction où se mouvait l'élégante silhouette d'Hélène. M^{lle} Trémont eut un tressaillement d'irritation. En un geste gracieux, sa main se posa sur le bras de son compagnon.

– Cette promenade à travers le château m'a fatiguée. J'ai fort envie de m'asseoir un instant sur ce banc si bien ombragé.

– C'est chose facile. Nous rejoindrons nos compagnons tout à l'heure.

Une lueur de triomphe passa dans le regard de Camille. Lorenzo, le plus complaisamment du monde, se prêtait à sa petite manœuvre. Ils

s'assirent à l'ombre d'un magnolia dont les fleurs exhalèrent très loin leur senteur enivrante. M^{lle} Trémont demanda :

– Qu'avez-vous fait en Afrique ? Racontez-le-moi. Cela m'intéressera beaucoup.

– Oh ! je ne le crois pas. D'ailleurs, je déteste parler de moi.

Elle rit, en lui jetant un regard de coquetterie provocante.

– Vous êtes trop modeste ! Mais de quoi allons-nous parler, alors ?

– Racontez-moi des histoires de Treilhac.

C'était la mettre sur son terrain. Les menus scandales du pays, les potins frivoles, plus ou moins calomnieux, n'avaient pas de secrets pour elle. Animée, très brillante, elle les narra à Lorenzo avec accompagnement de commentaires peu charitables. Il l'écoutait avec un sourire d'ironie, en opposant à ses avances une certaine réserve hautaine qui piquait au jeu la belle Camille, décidément sous le charme de ces yeux noirs, un peu sarcastiques cependant, mais où elle

croyait voir une expression énigmatique qui en augmentait l'attrait.

Au bout d'un moment, Lorenzo fit observer :

– Je crois qu'il est temps de regagner le château.

– Oh ! rien ne presse ! Nous sommes si bien ici !

– Certainement. Mais je ne voudrais pas faire attendre M^{lle} Ambert et ma cousine.

Il se levait en parlant. Camille resta assise en pétrissant entre ses doigts une feuille de magnolia tombée sur ses genoux. Le buste renversé contre le dossier du banc, elle attachait sur Lorenzo un regard de douceur langoureuse. Avec un rire léger qui montra de belles dents brillantes, elle déclara :

– Cette petite Hélène Surbères ne vous en voudra pas, si vous vous retardez un peu. Ce doit être une bonne enfant, très en admiration devant son grand cousin.

Il riposta d'un ton ferme et railleur :

– Hélène n'est pas du tout une enfant, mais

bien la plus charmante jeune fille que je connaisse – une âme ravissante unie à une beauté physique incontestable.

Camille se mordit les lèvres. Elle dit avec un léger ricanement :

– Eh ! mais c'est vous qui semblez l'admirer très fort ! Quels chaleureux éloges !

– Ils sont encore au-dessous de ce que je pense d'Hélène, mademoiselle.

– Alors, vous seriez incapable d'apprécier... un autre genre de beauté ?

Elle le regardait dans les yeux, avec une hardiesse qui le provoquait. Il répliqua, très calme, avec son sourire de léger sarcasme :

– Si j'étais un mondain rompu aux petites roueries habituelles, je vous répondrais par quelque compliment, quelque affirmation destinée à vous satisfaire. Mais vous avez affaire à un pauvre homme arrivant d'Afrique, à un rude et sauvage aventurier, ignorant des duplicités du monde. Je vous répondrai donc qu'en effet il est un certain type de beauté qui m'est devenu

totalemment incompréhensible.

Un instant, Camille parut désarçonnée. Puis elle eut un rire éclatant et forcé.

– Oui, vous êtes vraiment sincère ?... Et pourrait-on savoir le motif de cette... incompréhension ?

Elle quittait le banc à son tour, en adressant cette question d'un air arrogant, presque agressif.

– Vous poussez bien loin la curiosité, mademoiselle !... Que vous importe de connaître l'opinion d'un modeste individu tel que moi ? De savoir, par exemple, qu'il ne prise rien au-dessus du naturel, de la simplicité, de la délicatesse d'âme se traduisant à l'extérieur par la distinction et la réserve de la tenue ? Oui, en vérité, qu'importe cela à M^{lle} Camille Trémont, qui a tant d'admirateurs, qui reçoit tant d'hommages ?

– Certes, vous avez bien raison de penser que de telles opinions me sont totalement indifférentes !

La voix de Camille tremblait de colère. Toisant avec un air de foudroyant dédain celui

qui venait de lui infliger cette leçon, M^{lle} Trémont ajouta en essayant un rire moqueur :

– Oui, on voit en effet que vous arrivez d’un pays sauvage, monsieur Damplesmes. Il vous reste beaucoup à faire pour devenir un homme du monde.

Là-dessus, tournant le dos, elle reprit la direction du château.

Une lueur de vif amusement brillait dans le regard de Lorenzo, tandis que le jeune homme s’en allait à son tour, suivant de loin la belle Camille qui marchait à petits pas rageurs, perchée sur ses hauts talons. Il murmura ironiquement :

– Que de paroles on se désolera de ne pouvoir rattraper, dans quelque temps !

Comme M. Trémont atteignait la cour d’honneur, elle rencontra le groupe des autres visiteurs toujours accompagnés du gardien. M^{lle} Ambert demanda :

– Où est donc M. Damplesmes ?

Camille répondit avec désinvolture :

– Je n’en sais rien, mademoiselle. Peut-être

s'est-il égaré dans les jardins.

Mais Lorenzo apparaissait à ce moment. Il demanda avec gaieté, en s'adressant à M^{lle} Madeleine et à Hélène :

– Eh bien ! vous n'êtes pas trop fatiguées ?

– Passablement, pour mon compte. Mais Hélène est tellement ravie d'admiration qu'elle ne pense pas à sentir la lassitude.

Lorenzo enveloppa d'un regard souriant et très doux le charmant visage rosé par la chaleur. Les yeux bleus s'éclairaient aujourd'hui d'une plus chaude lumière, d'un plus vivant éclat.

– Cette demeure vous plaît, Hélène ? Vous aimeriez y vivre ?

Elle rit gaiement.

– Oh ! non !... C'est trop beau, trop fastueux ! Je considère cela comme une magnifique satisfaction d'art, mais sans aucun désir de posséder ces splendeurs. Il faudrait beaucoup moins pour me contenter.

Il dit à mi-voix, en la considérant avec une tendre complaisance :

– C’est que vous êtes une petite personne très sage, Lénik.

Les Cornimard se groupaient un peu plus loin, près de leur voiture. M^{me} Durocher, une glace à la main, inspectait son maquillage. Camille ouvrait son sac pour l’imiter. M. Cornimard, rafraîchi par l’ombre de l’avenue, examinait la façade du château, en marmottant :

– Superbe ! Superbe !

M^{me} Durocher s’écria :

– Dis donc, papa, tu as perdu en ne venant pas voir les écuries ! Il y a là des chevaux de toute beauté. Et les automobiles ! La tienne ferait petite figure à côté.

– Ah ! ah ! vraiment ? Oui, j’aurais vu ça avec plaisir...

Se tournant vers le gardien, le gros homme ajouta :

– Il doit être bon cavalier, votre maître ?

L’Anglais, arrêté près de la voiture, considérait les étrangers avec un air de dire : « Est-ce qu’ils ne vont pas bientôt s’en aller,

ceux-là ? » Il répondit laconiquement :

– Oui, monsieur.

– Et il chasse aussi, très probablement ? On dit qu’il y a des tirés magnifiques, dans ce domaine.

– Allons, papa, monte vite ! dit Gustave qui venait de s’asseoir au volant. Il faut que nous soyons à cinq heures chez M^{me} Trémont, qui nous attend pour le goûter.

Il y eut un échange de saluts entre les deux groupes. Camille alla serrer la main de M^{lle} Ambert, eut pour Hélène une arrogante inclination de tête et feignit de ne pas voir Lorenzo à qui, par contre, M^{me} Durocher adressait un aimable sourire. Puis ces dames et M. Cornimard s’installèrent dans l’automobile qui démarra et s’éloigna, passant près de la vieille voiture dans laquelle allaient s’en retourner Lorenzo et ses compagnes. Gustave Cornimard ricana avec mépris :

– Le tacot est en harmonie avec la tenue de ce M. Damplesmes ! Et ça vous prend des airs de grand seigneur, malgré tout ! C’est à crever de

rire !

Camille, qui se tenait près de lui sur le siège de devant, ne répliqua rien à cette appréciation. La bouche pincée, les sourcils rapprochés, elle ruminait sa colère et cherchait un moyen de venger l'humiliation qui venait de lui être infligée.

VII

Lorenzo avait décidé de s'arrêter au passage chez les Héry, auxquels il voulait faire faire la connaissance d'Hélène. L'infirmes et sa famille habitaient à l'entrée de la ville, une maisonnette décrépite, à demi ruinée, qu'entourait un petit clos. Celui-ci était cultivé par M^{me} Héry ; mais, depuis que Lorenzo avait renoué les relations avec son ami d'enfance, il venait presque chaque jour bêcher, sarcler, arroser, en vue de soulager la courageuse jeune femme qui, après quelques protestations, avait dû céder à cette amicale volonté.

– En vérité, il ferait beau voir qu'avec ma force physique, et me trouvant sans occupation pour le moment, je vous laisse faire ce travail auquel vous n'êtes pas accoutumée ! disait Lorenzo. Je n'ai que cette aide-là à vous offrir, mais je le fais de bon cœur, en toute simplicité.

Acceptez-le de même... et n'en parlons plus.

Mais les Héry étaient des âmes reconnaissantes. Hélène, tandis que M^{me} Héry lui faisait visiter le petit jardin bien entretenu, entendit un éloge ému de son cousin, si bon, si délicatement obligeant, « le véritable ami, en un mot ».

– Georges se sent plus de courage depuis qu'il le voit, qu'il sait pouvoir compter sur lui, ajouta la jeune femme. Et les enfants l'aiment tant !

Hélène appuya chaleureusement :

– Oh ! oui, il est bon... très bon ! Je l'ai éprouvé par moi-même.

Dans une des deux pièces qui composaient le logis, M. Héry faisait des copies de dessins pour un industriel de la région. Il avait interrompu son travail pour recevoir ses hôtes et s'efforçait de montrer quelque entrain. Mais un lourd souci couvrait d'ombre son regard, creusait plus encore son pâle visage.

Hélène était accueillie ici avec une amicale bonté. Par Lorenzo, les Héry savaient qu'elle

n'était pas heureuse, et ces pauvres gens si éprouvés eux-mêmes lui offraient ce qu'ils possédaient : leur sympathie.

Tandis que les petites filles s'amusaient au seuil de la porte, surveillées par leur mère, Joseph, l'aîné, un joli bambin de six ans, avait été enlevé entre les bras de Lorenzo. De là, il considérait Hélène avec attention. Puis, levant les yeux sur le jeune homme, il déclara gravement :

– Elle est gentille, la demoiselle, et je l'aime beaucoup.

– Autant que moi, Jojo ?

– Pas encore. Vous, je vous connais depuis plus longtemps.

Rieur et tendre, le petit être s'appuyait contre Lorenzo. Celui-ci, en caressant les joues trop pâles, demanda :

– As-tu bien pris aujourd'hui ta leçon de lecture, petit Jojo ?

– Oui, très bien ! Maman m'a donné un bon point. Ça fait dix-huit que j'ai, monsieur !

– Parfait ! Quand tu arriveras à vingt, je te

donnerai quelque chose en récompense...
Voyons, dis-moi ce que tu voudrais ?

L'enfant hésita, soupira sans répondre.

– Allons, dis ? Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Joseph chuchota :

– C'est trop cher.

– Quoi donc ?

– Un grand cheval, comme celui qui est dans le magasin de la rue Neuve.

– Un cheval ? En carton ?

– Pas en carton, un avec de la peau dessus. Il coûte trente francs ! C'est trop cher !

Et Joseph soupira de nouveau.

Lorenzo secoua la tête.

– En effet... du moins pour ma bourse en ce moment. Nous verrons à te contenter d'une autre manière, mon mignon. Et quand je serai riche, je te promets de t'en donner un, mais un vrai, celui-là, en chair et en os.

Joseph ouvrit de grands yeux stupéfaits.

– Un vrai cheval ? Pour moi tout seul ?

– Oui, pour toi tout seul. Un très joli petit cheval, pas plus grand qu'un gros chien.

– Oh ! monsieur, quand est-ce que vous serez riche, dites ?

Lorenzo se mit à rire, en faisant sauter l'enfant sur son genou.

– Ce n'est pas encore aujourd'hui, comme tu le vois, mon petit. Il faut te contenter pour l'instant de cette monture-là.

Georges demanda :

– Tu n'as encore rien de fixé pour cette situation que tu avais en vue ?

Lorenzo répondit négativement, sans s'étendre sur ce point. Pas plus avec son ami qu'avec d'autres, il ne se montrait communicatif dès qu'il était question soit de son passé, entre le moment de son départ et celui où il avait reparu à Treilhac, soit de son avenir, de ses projets. Georges s'en étonnait et parfois un soupçon traversait son esprit. Y avait-il dans ce passé quelque tache ? Ou bien cet homme vigoureux,

intelligent, d'apparence énergique, d'esprit cultivé, ne serait-il en réalité qu'un paresseux, peu pressé de s'adonner au travail, de trouver la situation qui lui procurerait les moyens de vivre ?

Mais, en présence de Lorenzo, les doutes de Georges s'effaçaient. Il ne restait que sa confiance, sa reconnaissance émue pour l'ami qui s'efforçait de lui rendre service, d'alléger son fardeau et celui de sa femme.

Interrogées par leurs hôtes, M^{lle} Ambert et Hélène racontèrent leur visite à Archancy. M^{lle} Madeleine ajouta :

– Malheureusement, notre plaisir a été un peu gâté par la présence de M^{lle} Trémont et de ses amis, arrivés presque en même temps que nous. Vraiment, cette Camille prend un genre de plus en plus mauvais !... Elle espère sans doute mieux attirer ainsi le riche prétendant, objet de ses rêves. Mais se trouvera-t-il un sot pour tomber dans ce panneau-là ?

Lorenzo dit ironiquement :

– Il y a toujours des sots de par le monde,

mademoiselle, et c'est sur ceux-là que comptent les femmes telles que M^{lle} Trémont.

M^{me} Héry fit observer :

– C'est une assez belle personne. Si elle avait d'autres allures...

– Oui, et un peu de cœur. Cela lui fait totalement défaut. Il est regrettable que ma sœur en ait fait son amie intime, ce qui ne se voit que trop à ses manières.

Peu après, les visiteurs prirent congé. Georges accompagna ses hôtes jusqu'à la barrière du clos. Il marchait à l'aide d'une canne, en boitant beaucoup. Joseph s'était pendu à la main de Lorenzo. De côté, il regardait son père. Tout à coup, il dit à mi-voix :

– Monsieur, s'il vous plaît, voulez-vous vous baisser un peu ? C'est pour vous dire quelque chose... et il ne faut pas que papa entende...

Lorenzo se pencha et le prit dans ses bras,

– Quoi donc, Jojo ?

Approchant sa petite bouche de l'oreille complaisamment tendue, l'enfant chuchota :

– Quand vous serez riche, au lieu de me donner le cheval, vous le donnerez à papa, s’il vous plaît, avec une petite voiture, parce que ça lui fait mal de marcher comme ça.

Lorenzo rit, avec un peu d’émotion, en serrant contre lui le petit garçon.

– Entendu, Jojo ! Une voiture et un cheval pour ton papa. Je mets cela dans ma mémoire, enfin de l’en sortir quand il faudra.

Joseph secoua la tête, en déclarant d’un air désabusé :

– Mais je ne crois pas du tout que vous deviendrez riche. C’est très difficile, dit maman. Et nous aussi, nous sommes très pauvres.

Tout bas, en confidence, il ajouta :

– Nous n’avons eu qu’un tout petit morceau, de pain, hier, avec les légumes. Maman n’avait pas de quoi payer le boulanger.

Cette fois, la lueur d’émotion se fit plus vive, dans les yeux noirs. Sans mot dire, Lorenzo mit un baiser sur la joue amaigrie avant de reposer l’enfant à terre. Et sa poignée de main à Georges

Héry se fit plus longue, plus cordiale encore que de coutume.

*

Ce soir-là, quand Lorenzo, parlant de sa visite au château, mentionna la présence de M^{lle} Trémont et des Cornimard, M^{me} Damplesmes et Janine ne purent dissimuler complètement leur vive contrariété. Quoi ! un si pauvre personnage, portant le même nom qu'elles, s'était rencontré avec l'élégante Camille et ses riches amis ! Véritablement, ce Lorenzo était une perpétuelle source d'ennuis de toutes sortes !

Quelques jours auparavant, tandis qu'elles se rendaient à un goûter chez M^{me} Trémont, ne les avait-il pas accostées dans la rue et ne s'était-il pas mis à marcher près d'elles en disant avec désinvolture qu'il s'en allait dans la même direction ! Janine se mordait les lèvres de colère. M^{me} Damplesmes jetait autour d'elle des coups d'œil anxieux, dans la crainte de voir apparaître

quelqu'une de ses connaissances. Lorenzo, très à l'aise, selon sa coutume, les avait accompagnées jusqu'à la porte de la maison Trémont. À cet instant y arrivait un groupe élégant dont la vue faisait monter une rougeur d'humiliation aux joues de la mère et de la fille. Deux personnes avaient répondu au salut de Lorenzo, tandis que les autres le toisaient avec un air de dire : « Qu'est-ce que celui-là ? »

Une autre fois, un dimanche, ce Lorenzo n'avait-il pas eu l'impudence de se mettre en avant à l'église, de façon que tout le monde pût bien voir son complet usagé ?... Et en sortant, il était passé près du groupe caquetant de ces dames Damplesmes, Loriot, Barbelier et compagnie, sans vergogne, saluant avec aisance, et même, eût-on dit, avec quelque hauteur.

De la hauteur ! Lui, cet individu, ce raté ! En vérité, c'était à rire !

Toutes ces pensées de sa belle-mère et de Janine, le jeune homme les devinait aisément. Il paraissait, du reste, n'y attacher aucune importance et même semblait aller au-devant des

menus affronts et froissements que lui réservaient sa parenté et quelques-uns de ses anciens amis.

Ainsi, Émile Monceau continuait de l'éviter. Voulant demander à M^e Loineau un renseignement au sujet du testament de son père, Lorenzo se rendit un après-midi à l'étude. Le premier clerc, joli garçon poseur ennuyé d'être dérangé dans une lecture intéressante, lui répondit sèchement que M^e Loineau n'était pas là, qu'il n'y avait que son gendre et successeur, M. Monceau.

– Eh bien ! annoncez-moi à lui, dit Lorenzo.

Froissé par le ton impératif, le clerc, avec une visible mauvaise grâce, alla au cabinet notarial et revint en disant :

– M. Monceau vous attend.

Émile, correct et ennuyé, accueillit Lorenzo sans cordialité. Il déclara ne pouvoir lui fournir le renseignement demandé ; mais il en parlerait à son beau-père qui enverrait la réponse. Puis, voyant que son ancien camarade, confortablement assis dans un fauteuil de cuir,

semblait disposé à continuer la conversation, il se souleva sur son siège en disant :

– Pardon, j’ai un rendez-vous à quatre heures avec un client et je suis obligé de partir dans quelques minutes.

– Ah ! très bien, mon cher ! Surtout si c’est un riche client, il ne faut pas le faire attendre pour le seul plaisir de causer avec un ami d’autrefois.

– Oui, il n’est pas mauvais... Au revoir.

Mollement, Émile serrait la main de Lorenzo. Puis, avec condescendance, il ajouta :

– Tu m’excuseras de ne t’avoir pas encore rendu la visite que tu nous as faite. Mais je suis fort occupé...

– Oh ! cela n’a pas d’importance. Ne te gêne pas, va, c’est inutile !

L’air de désinvolture, le ton quelque peu narquois de Lorenzo produisirent sur son ex-ami une impression désagréable – celle de sentir qu’on se moquait de lui.

La vanité d’Émile bouillonnait à cette pensée. Vraiment, il oserait, ce Damplesmes ? C’est que,

en vérité, il ne paraissait pas avoir le moins du monde conscience de son infériorité ! Il tombait sur le dos des gens avec la plus parfaite aisance, comme un être qui se croit des droits à être bien reçu partout, et quand on essayait de le tenir à l'écart, il prenait de ces airs d'ironie tranquille parfaitement irritants. Mais ce n'était pas lui, Émile Monceau, qui s'abstiendrait pour cela de le remettre à sa place, dès que l'occasion s'en présenterait !

Là-dessus, il s'en alla au cercle – car le rendez-vous prétexté pour écourter la visite de son camarade d'autrefois n'avait jamais existé.

M. Monceau père, lui, était venu un jour voir Lorenzo. Assez brave homme, il se trouvait personnellement disposé à témoigner de la cordialité au fils de son ancien ami. Mais il subissait quelque peu l'influence de sa femme et de sa fille dont la vanité ne supportait pas qu'il nouât des relations avec cet « Africain » revenu à peine moins pauvre que Job – car sa belle-mère assurait qu'il n'avait en fait de linge et de vêtement que le strict nécessaire. Afin de bien lui

faire entendre qu'il n'eût pas à renouveler sa visite, ces dames, lorsqu'elles le rencontraient, répondaient à peine à son salut. Quant à M^{me} et M^{lle} Barbelier, ses cousines, elles s'obstinaient à ne pas le reconnaître et M. Barbelier, sans s'arrêter, marmottait dédaigneusement au passage :

– Ah ! bonjour !... Bonjour, mon garçon.

Lorenzo, alors, riait silencieusement, avec une lueur d'amusement sarcastique dans le regard.

VIII

Un matin, au déjeuner, Janine annonça :

– Il paraît que le propriétaire d’Archancy est arrivé.

M^{me} Damplesmes, qui avait la physionomie tirée d’une personne fatiguée par l’insomnie, secoua sa visible préoccupation pour répliquer avec intérêt :

– Ah ! vraiment ? Seul ?

– Je l’ignore... Il a encore, paraît-il, acheté d’autres propriétés dans le pays... La Moulinerie, entre autres, où il projette d’établir un haras.

– Peste, il va devenir le maître de toute la contrée, cet Anglais ! M^{lle} Trémont fera bien de se mettre aussitôt à la conquête d’un tel nabab !

C’était Lorenzo qui parlait ainsi, d’un ton moqueur.

Janine se mit à rire.

– Oh ! elle n’y manquera pas ! C’est qu’elle ne doute de rien, Camille, bien qu’elle n’ait eu jusqu’ici qu’insuccès dans ses tentatives pour décrocher un riche parti. Mais je crois qu’il lui faudra en définitive se rabattre sur le gros Chervet. Seul, il lui offre la fortune qu’elle souhaite. Certes, le parti n’est pas très flatteur, mais dans la situation de Camille, quelques sacrifices sont nécessaires.

– Celui d’épouser un Chervet me paraît un peu excessif ! Ce garçon, vulgaire et prétentieux, de moralité douteuse, de famille tarée, ne peut inspirer à une femme la moindre estime.

Janine leva les épaules.

– Oh ! l’estime, Camille s’en soucie peu, j’imagine, pourvu qu’elle ait l’argent.

– Très joli ! Cela complète la bonne opinion que j’avais déjà de cette jeune personne.

Janine riposta avec aigreur :

– Vous la connaissez trop peu pour la juger.

– Ce peu me suffit, car elle a eu la complaisance de me dévoiler sa vanité, ses vues

ambitieuses, son amour effréné du luxe, son manque total de valeur morale. Oui, je vous assure que je la connais vraiment assez pour porter un jugement sur elle.

– Je crois que vous vous faites beaucoup d’illusions sur vos facultés d’observation. Camille plaît énormément et son genre, qui choque des gens arriérés, est trouvé charmant par les autres.

– Grand bien leur fasse ! Mais il n’empêche que les épouseurs n’ont pas été de cet avis-là, puisqu’il lui faut se contenter de Chervet.

– Si elle avait de la fortune...

– Eh bien ! oui, on la prendrait pour sa fortune... Félix, passe ce plat à Hélène. Je t’ai déjà dit que tu ne devais pas te servir avant elle.

Félix hésita quelques secondes avant d’obéir. Il s’y résignait toujours de mauvaise grâce, n’osant toutefois résister au regard volontaire, devinant en ce frère aîné une force qui ne céderait pas. M^{me} Damplesmes, dans la crainte de s’aliéner définitivement Lorenzo, ne soutenait pas

ouvertement son fils. Mais ensuite, elle se répandait devant le jeune garçon en récriminations haineuses contre les manières de maître que se permettait « l'odieux aventurier ». Ainsi, dans l'âme de Félix germait un ressentiment, une révolte qu'il dissimulait sournoisement devant son frère.

Un après-midi, Lorenzo se rendit chez M^{lle} Ambert où déjà se trouvait Hélène avec son ouvrage. Les deux femmes étaient assises dans le jardin, sous un marronnier. Hélène sourit en apercevant son cousin et dans ses beaux yeux passa un éclair de joie. Lorenzo baisa la main de M^{lle} Madeleine, avec cette courtoisie élégante innée chez lui et conservée à travers sa rude vie d'aventures. Puis il prit place près d'elle, en souriant à Hélène.

– Toujours occupée, laborieuse petite cousine. Qu'est-ce que cela ?

– Une robe pour la petite Michelette Héry. Pauvre mignonne, les siennes sont usées, raccommodées jusqu'à la limite du possible. M^{lle} Madeleine m'a donné l'étoffe et je lui en fais

une... Il paraît que M^{me} Héry est fort souffrante ?

– Je l’avais déjà trouvée bien fatiguée l’autre jour. Cette malheureuse femme se tue à la tâche.

– Certes ! dit M^{lle} Ambert. Hier soir, je l’ai vue se traînant à grand-peine et essayant encore de dissimuler son épuisement aux yeux de son mari. Presque de force, je l’ai mise au lit en lui déclarant que j’enverrais quelqu’un pour faire son ouvrage ce matin. J’y retournerai tout à l’heure et je porterai en même temps quelques provisions. Mais il faut agir discrètement, car s’ils acceptent leur triste situation avec une humilité toute chrétienne, ils en souffrent néanmoins beaucoup.

Hélène dit spontanément :

– Si je pouvais aider M^{me} Héry, en m’occupant des enfants, par exemple, je ne demanderais pas mieux.

– Je lui offrirai de votre part, ma chère enfant.

Lorenzo déclara :

– J’irai voir ces pauvres amis demain matin. Vous pourriez m’accompagner, Hélène.

La physionomie de M^{lle} Ambert se rembrunit.

– Le mieux serait qu’elle vînt avec moi tout à l’heure.

Lorenzo jeta vers sa vieille amie un coup d’œil légèrement narquois.

– Pensez-vous, chère mademoiselle, qu’il y aurait grand coassement dans le clan des grenouilles de Treilhac, toujours à l’affût dans leur marais, si ma cousine s’en allait jusque-là en ma compagnie ?

– Oh ! mon enfant, dans nos petites villes... vous savez...

M^{lle} Madeleine semblait embarrassée. Lorenzo le remarqua aussitôt et, quelque peu intrigué, se promit de l’interroger sur ce point.

Changeant le sujet de l’entretien, il raconta gaiement qu’il venait de croiser M^{me} Lorient, dont le nez majestueux seul s’était légèrement incliné du bout pour répondre à son salut. M^{lle} Ambert dit en riant :

– Elle sortait d’ici. Un moment plus tôt, vous l’y auriez trouvée.

– Grand merci ! Je me passe fort bien de la

voir, cette chère marraine, si accueillante pour son filleul pauvre. Est-elle venue vous offrir de fonder une nouvelle œuvre, pour avoir le plaisir d'ajouter une nouvelle présidence à celles dont elle est déjà titulaire ?

Hélène eut un rire léger, très frais, qui résonna délicieusement aux oreilles de Lorenzo peu accoutumées de l'entendre.

M^{lle} Madeleine lui fit écho, tout en répliquant :

– Eh bien ! vous tombez juste ! Figurez-vous que quelques-unes de ces dames ont songé à se réunir en comité pour s'occuper des linges et ornements d'église. Ceux-ci, depuis la mort de M^{lle} de Trésigny, étaient confiés aux soins d'une brave femme possédant plus de bonne volonté que d'adresse. Autrefois, nous nous serions contentées d'apporter chacune le concours de notre aiguille, sans imaginer qu'il fût nécessaire de constituer présidente, trésorière, secrétaire, etc. Mais M^{me} Loriot a changé tout cela. Elle m'a déclaré, d'un ton qui rejetait bien loin, dans un complet écrasement, ces temps passés : « Nous voulons faire les choses sérieusement. » Comme

si nous ne travaillions pas sérieusement et pieusement, ma bonne mère et moi, quand nous nous occupions de la lingerie de notre église, sans même penser alors que nous eussions pu nous gratifier de titres pompeux !

Elle secoua les épaules. Un peu d'impatience passait dans la douce vivacité de ses yeux. Lorenzo rit de nouveau ironiquement.

– Vous êtes d'une autre race que M^{me} Lorient, mademoiselle. Celle-ci est née présidente, c'est sa fonction, et peu importe pourquoi elle s'exerce. Aussi quelle aubaine si elle pouvait fonder cette nouvelle œuvre !

– Je lui ai dit franchement mon idée à ce sujet, ce qui l'a fort vexée. Elle est partie avec un air de déesse outragée... N'est-ce pas, Hélène ?

– Absolument, mademoiselle. Oh ! elle n'avait pas l'air aimable du tout, cette importante dame !

Lorenzo dit railleusement :

– Mais elle sait l'être beaucoup, du moins à sa manière, dès qu'elle y trouve le moindre avantage. Alors, elle n'est que sucre, miel, toute

la gamme des confiseries.

– Vraiment, je ne me la figure pas ainsi !

– Vous verrez cela, ma petite Hélène... et vous vous amuserez bien ce jour-là.

Il attachait sur la jeune fille un regard souriant, où passait une chaude caresse. M^{lle} Ambert en fut frappée. Puis, reportant son attention sur Hélène, elle remarqua la douceur ardente des beaux yeux bleus qui sans cesse, ingénument, se reportaient sur Lorenzo. Dissimulant sa contrariété, elle continua de parler, mais sans l'enjouement précédent, et ne retint pas Hélène quand celle-ci, une demi-heure plus tard, prit congé d'elle. Comme Lorenzo se disposait aussi à partir, elle lui dit :

– Donnez-moi encore un instant, mon enfant ; j'ai à vous parler.

Dans le jardin où commençaient de s'étendre les ombres du couchant, le jeune homme demeura donc seul avec sa vieille amie. M^{lle} Ambert avait posé son tricot sur une table et, les mains croisées, elle considérait Lorenzo qui pétrissait

entre ses doigts une fleur de seringa tombée d'un arbuste voisin. Le beau profil était éclairé par les derniers reflets du jour. M^{lle} Madeleine remarqua une fois de plus quelle expression de volonté, d'énergie virile se dégageait de cette physionomie – de ce front haut et bien bombé, dégagé par les souples cheveux noirs, de la bouche fermement dessinée, des yeux qui regardaient toujours droit, hardiment, avec quelque hauteur. La vieille demoiselle songea : « Comme il est singulier qu'un homme tel que lui n'ait pas réussi ! »

Le chat s'approcha, à pas mesurés, et vint faire le gros dos en se frottant contre Lorenzo. Le jeune homme se pencha, le prit et l'installa sur ses genoux. Il se mit à le caresser d'une main distraite. Puis il demanda, en regardant M^{lle} Ambert avec un air de malice un peu sarcastique :

– Eh bien ! chère mademoiselle, dites-moi donc ce qu'on raconte sur Hélène et sur moi, dans ce bon vieux Treilhac.

– Vous avez deviné pourquoi je désirais vous

dire quelques mots ? Oui, les bonnes langues de notre petite ville parlent beaucoup de votre cousine et de vous, depuis quelques jours.

– Les bonnes langues ? C’est-à-dire, en premier lieu, M^{me} Loriot, les dames Barbelier ?

– Oui... et d’autres.

– M^{lle} Trémont, naturellement ?

– Elle paraît en effet acharnée contre vous deux, m’a-t-on dit.

Lorenzo eut un sourire d’ironique mépris.

– Je m’en doute ! Hélène est trop charmante et moi je lui ai donné une trop bonne petite leçon pour qu’elle ne cherche pas à nous déchirer. Mais cela n’a pas d’importance, mademoiselle.

– Comment, pas d’importance ? Passe pour vous, mais la réputation d’Hélène souffrirait de ces calomnieux bavardages.

– Je ferai taire promptement toutes ces vipères, ne craignez rien. D’abord par l’annonce de nos fiançailles...

M^{lle} Madeleine sursauta.

– Vos fiançailles ? Qu’est-ce à dire ?

– Oh ! elles ne sont pas chose faite encore, mais je compte parler ces jours-ci à Hélène et j’ai grand espoir d’une réponse favorable.

M^{lle} Ambert leva les bras au ciel.

– Mais vous êtes fou ! Sans situation, épouser une femme à peu près aussi pauvre que vous !

– La situation, je l’aurai bientôt – et très suffisante pour faire vivre ma femme, je vous l’affirme.

– Ah ! en ce cas !... Oui, ainsi, j’approuverais... Il me semble que vous pourrez la rendre heureuse.

Il riposta gaiement :

– Eh ! c’est bien mon intention ! Je l’ai aimée dès le premier jour où je l’ai vue, cette délicieuse Hélène... et dans la candeur de ses beaux yeux, je lis que ce sentiment est réciproque. Mais elle ne sait pas encore lui donner le nom qui convient. Je le lui apprendrai bientôt.

Une flamme passait dans le regard ardent et volontaire. M^{lle} Madeleine dit avec un peu

d'effroi :

– Mon enfant, n'oubliez pas que votre cousine est une âme très pure, très candide. Ménagez cette délicatesse, quand vous lui parlerez.

Lorenzo se pencha et prit la main de sa vieille amie, en souriant avec une raillerie légère.

– Ne craignez rien, Lénik n'entendra pas une parole qui ne puisse être prononcée devant vous. Ayez confiance en moi, chère mademoiselle, et croyez que je me reprocherais toute ma vie un manquement quelconque au respect fervent que je dois à une âme telle que celle-là.

– Oui, je veux le croire, mon ami. Vous êtes une noble, une loyale nature ; j'espère sincèrement qu'avec vous cette charmante Hélène sera heureuse... et qu'elle fera disparaître par sa douce influence cet esprit de vengeance dont je vous vois parfois trop animé.

Il secoua la tête en souriant toujours.

– Oh ! cela !... Voyez-vous, mademoiselle, il est bon de punir un peu ces gens-là, qui tournent si aisément le dos à ceux dont ils ne peuvent

espérer tirer quelque profit, à ces lâches qui se détournent du vaincu, du malchanceux et demain seraient platement à ses pieds, au cas où la fortune le comblerait de ses faveurs. Car, n'est-ce pas, vous croyez comme moi qu'ils sont capables de cela ?

– Oh ! certainement !... M^{me} Damplesmes, les Barbelier, les Monceau... et M^{me} Lorient, et d'autres... oui, je les vois très bien vous faisant la cour, mon cher Lorenzo, si vous deveniez riche du jour au lendemain.

Elle riait, en regardant le jeune homme avec affection.

Lorenzo se pencha et baisa la fine main ridée.

– Vous, chère bonne amie, vous n'auriez pas à changer en une telle conjecture. Croyez que je vous suis infiniment reconnaissant d'avoir donné cette consolation à l'exilé qui revenait au pays natal et n'y trouvait sans vous qu'indifférence, mépris, suspicion.

– Oh ! mon enfant, je ne suis pas la seule ! M^{me} Clémentier, par exemple...

– Oui, oui... mais pas à votre manière. Elle m'en veut de ce que je ne contente pas sa curiosité.

– Mais... c'est que vous êtes un peu trop discret sur vous-même, mon cher Lorenzo... Même avec votre vieille amie.

Elle le regardait avec un souriant reproche. Il riposta gaiement, en se levant :

– Eh bien ! je vous promets d'être entièrement confiant... dans quelques jours, quand je serai bien fixé sur la situation que je dois obtenir. Maintenant, je vous quitte, mademoiselle. Annoncez à ces bons Héry ma visite pour demain. Vraiment, il serait temps que leurs épreuves prissent fin !

– Hélas ! je ne vois pas que ce moment soit proche !

Lorenzo dit d'un ton mi-sérieux, mi-railleur :

– Comment, mademoiselle, est-ce vous, si chrétienne, qui semblez douter de la Providence ? Eh bien ! moi, j'ai la ferme croyance qu'ils seront bientôt récompensés de leur courage, de leur

héroïque patience, de leur foi si grande... de même que seront punis les hypocrites, les âmes basses et vaniteuses dont nous parlions tout à l'heure.

Quand le jeune homme se fut éloigné, M^{lle} Ambert demeura un long moment pensive. La lumière du jour finissant s'attardait au sommet des vieux arbres et sur le toit du logis, sur les digitales du mur croulant qui enclosait le jardin. Elle songeait : « L'étrange garçon ! Il est bon, loyal, généreux... Mais on sent qu'il aime la vengeance. Sa nature est passionnée, volontaire... peut-être un peu autocrate. Hélène sera-t-elle heureuse près de lui, ce beau Lorenzo, très séduisant, qui attirera toujours l'attention des femmes ? Puis aussi, pourquoi cette sorte d'énigme dont il semble couvrir ses années d'exil ? »

IX

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, M^{me} Damplesmes eut la stupéfaction de voir apparaître son beau-fils tenant par la main un joli petit garçon aux cheveux bouclés. Lorenzo expliqua :

– M^{me} Héry est bien plus souffrante, ce matin, et j'amène Joseph pour vous le confier, Hélène. M^{lle} Ambert a pris les deux petites, car ce pauvre Georges a bien assez de soigner sa femme, avec l'aide de la garde-malade que doit lui envoyer M^{lle} Madeleine.

– Mais qu'a-t-elle ? s'informa la jeune fille, en attirant à elle Joseph pour l'embrasser tendrement.

– Le médecin, que j'ai été chercher ce matin, parle d'un profond épuisement produit par le surmenage physique et les soucis quotidiens. Je crois qu'il est dans le vrai. Cette malheureuse a

besoin de repos, de bonne nourriture... et surtout de savoir l'existence des siens assurée, alors que chaque jour il lui fallait se poser l'angoissante question : « Comment vivrons-nous ? »

M^{me} Damplesmes dit avec une pitié dédaigneuse :

– Oui, leur sort est triste, mais il aurait pu se trouver amélioré s'ils avaient mis de côté un orgueil déplacé. Quelques-unes de ces dames ont eu la bonne pensée de les secourir et M^{me} Lorient s'est rendue chez eux à cette intention. Mais elle a été reçue avec tant de froideur qu'elle est revenue très froissée, en déclarant que ces vaniteux ne méritaient pas qu'on se souciât d'eux.

– Ah ! vraiment ? C'est un abîme de charité, cette excellente M^{me} Lorient ! Après avoir écrasé de ses airs humiliants ces pauvres gens rendus plus sensibles par leur malheur, après leur avoir prodigué ses propos froissants de femme sans tact et sans cœur, elle les accable au surplus de ses jugements implacables, les voue à l'abandon, à l'oubli ! L'aimable et généreuse femme !

M^{me} Damplesmes jeta un coup d'œil irrité vers son beau-fils.

– M^{me} Loriot a parfaitement raison. Quand on a affaire à des gens pourvus d'une sottise fierté...

Lorenzo l'interrompit, d'un ton bref et dur :

– Veuillez, je vous prie, ne pas discuter là-dessus, car je ne souffrirai pas d'entendre quoi que ce soit contre les amis qui m'ont accueilli avec tant de sympathie alors qu'ils savaient n'avoir à attendre de moi aucun profit.

M^{me} Damplesmes rougit de colère et retint à grand-peine une réponse furieuse. Lui parler ainsi !... et sur ce ton !... et avec cet air de maître ! C'était intolérable !

Pourtant, il fallait se taire. Mais quels ressentiments s'amassaient en son âme contre ce Lorenzo maudit !

Pendant tout le repas, Janine, Félix et elle feignirent d'ignorer la présence de Joseph. Celui-ci, placé entre Hélène et Lorenzo, se tenait fort bien à table, sans dire un mot. De temps à autre, il attachait son regard intimidé sur les visages

inconnus. Puis il le levait, confiant et tendre, vers les deux jeunes gens qui s'occupaient de lui avec sollicitude. Parfois, Lorenzo passait une main caressante sur la petite tête brune, ou donnait une tape amicale sur la joue pâlie.

– Il va falloir les remplir, ces pauvres petites joues-là ! dit-il à un moment. Allons, mange bien, Jojo... Passe-moi le plat, Félix, que je lui donne encore un peu de rôti.

M^{me} Damplesmes, cette fois, ne put tout à fait contenir son exaspération :

– Je vous ferai observer, Lorenzo, que nous avons là ce qu'il fallait pour le déjeuner de demain et qu'après de telles brèches il sera nécessaire de faire un nouveau plat. Or, je ne suis pas en situation de nourrir tous les miséreux qu'il vous plairait de m'amener...

Elle s'interrompit, sous le méprisant et sarcastique regard qui se tournait vers elle.

– Soyez sans crainte, ces tranches de rôti vous seront payées, comme tout ce que pourra consommer cet enfant tant qu'il demeurera sous

mon toit. Mais ne vous étonnez pas, madame, si, à votre tour, vous vous trouvez dans l'embarras, de rencontrer chez autrui la même dureté, le même dédain que vous témoignez en ce moment à des malheureux dignes de toute compassion et de tout respect.

M^{me} Damplesmes crut discerner dans les paroles de son beau-fils un accent de menace, qui l'inquiéta d'autant plus que ses embarras pécuniaires devenaient plus pressants. Les créanciers commençaient de perdre patience, les prêteurs bénévoles ne voulaient plus rien entendre. Que Lorenzo la fit partir de la maison, ce serait pire encore. La pauvreté guettait donc ses enfants et elle – cette pauvreté qu'elle méprisait tant chez son beau-fils, chez les Héry. Et cette pensée jetait dans l'angoisse son âme sèche, vaniteuse, sans courage.

Aussi fit-elle bientôt taire Janine qui, après le déjeuner, seule avec sa mère et son jeune frère, exhalait en termes véhéments sa colère contre les « insolences » de Lorenzo.

– Tu sais bien que nous devons tout supporter

de sa part, ma pauvre enfant ! J'ai eu grand tort de me laisser aller tout à l'heure à cette protestation...

– Par exemple ! Il faudrait donc que nous nous chargions de nourrir ce petit Héry, parce qu'il plaît à ce monsieur de faire le généreux ? S'il tient à l'amener ici, eh bien ! qu'il paye, c'est trop naturel !

– En effet... mais ce Lorenzo est tellement susceptible ! Son air et ses manières sont absolument intolérables ! Et pourtant, il faut subir ses fantaisies... Ah ! j'avais bien besoin d'avoir encore cet être-là pour augmenter mes ennuis !

Félix, qui avait sur le cœur une récente observation railleuse de Lorenzo sur ses allures de petit snob, grommela rageusement :

– Moi, je ne veux plus qu'il me parle comme il le fait toujours ! Je ne veux plus lui obéir !

– Mais il le faut bien, mon petit Félix ! Ne va pas l'exciter encore... au contraire, essaye de quelques prévenances...

En levant irrévérencieusement les épaules, le

jeune garçon riposta :

– Ah ! bien, des prévenances !... il peut les attendre ! Ce n'est toujours pas moi qui lui en donnerai !

*

Dans la matinée du lendemain, M^{lle} Ambert et Hélène, avec le petit Joseph, se rendirent chez les Héry. Elles trouvèrent la jeune femme un peu mieux, mais très faible encore. Toutes deux s'occupèrent de faire le ménage, en dépit des protestations de M^{me} Héry. Georges leur parla avec émotion de la discrète bonté, du dévouement sans phrases que Lorenzo témoignait à ses amis. Le jeune homme l'avait forcé d'accepter un billet de cent francs en disant qu'un célibataire comme lui avait besoin de peu de chose et qu'il souhaitait de pouvoir leur venir en aide plus efficacement.

– Le don du pauvre à plus pauvre que soi, ajouta M. Héry. Ah ! ce cher Lorenzo est bien un véritable ami et nous ne saurons jamais assez lui

témoigner notre reconnaissance.

– Oh ! oui, il est bon !... si bon ! dit Hélène avec ferveur.

M^{lle} Ambert lui jeta un coup d'œil mi-ému, mi-malicieux, en songeant : « Oui, je crois que cette petite Hélène l'admire fort, notre beau Lorenzo, et qu'il n'a pas à craindre de refus. »

Les deux femmes, en quittant les Héry, emmenèrent Joseph qui devait encore passer un jour ou deux avec Hélène. Comme elles sortaient de la maison, une voiture luxueuse passa. Chauffeur et valet de pied portaient une sobre livrée grenat foncé. À l'intérieur était assis un homme jeune et blond, de mine distinguée. Hélène dit en souriant :

– C'est peut-être l'Anglais, le nouveau propriétaire d'Archancy ?

– Probablement, car personne dans nos environs n'a une voiture et une livrée telles que celles-là.

Dans la rue Basse, Hélène laissa M^{lle} Ambert à la porte de son logis, avec Joseph qu'elle gardait

jusqu'au dîner, et continua sa route vers la maison Damplesmes. En arrivant sur la place, elle se rencontra avec Lorenzo, qui rentrait aussi. Tous deux, en s'entretenant de la malade qu'Hélène venait de voir, gagnèrent la porte du logis. Lorenzo l'ouvrit avec la clef qu'il se réservait pour son usage personnel, mais comme il se reculait pour laisser passer sa cousine, Félix parut sur le seuil, l'air pressé, important, fier comme un paon dans son pantalon de flanelle blanche et sa chemise de soie bleue, dont M^{me} Damplesmes, en dépit du triste état de ses finances, n'avait su lui refuser l'achat. Il bouscula Hélène, sans s'excuser. Mais une main vigoureuse lui saisit le bras et l'immobilisa.

– Qu'est-ce que ces façons ? Comment te permets-tu cette grossièreté à l'égard de ta cousine ?

Arrogamment, Félix riposta :

– Oh ! Hélène, ça ne compte pas !

– Vraiment ! Eh bien ! je vais te montrer, moi, que ça compte.

Il entraîna dans le vestibule le jeune garçon qui essayait de résister et dit à Hélène :

– Fermez la porte, je vous prie... Là, maintenant, tu vas demander pardon à ta cousine.

Félix dit avec fureur :

– Ça, jamais ! Et vous, laissez-moi !

– Jamais ? Nous allons voir. J'en ai fait obéir de plus difficiles que toi... Je te préviens que c'est sérieux et que tu vas recevoir une correction dont tu te souviendras. Veux-tu m'obéir, avant que je commence ?

– Non, non ! Lâchez-moi !

Mais Lorenzo, le maintenant d'une main, lui appliqua un soufflet qui marqua de rouge sa joue droite.

Félix jeta un cri de rage en se démenant furieusement. Hélène supplia :

– Laissez-le ! Oh ! Lorenzo, je vous en prie !

– Calmez votre sensibilité, Hélène. Cela est excellent pour abattre la morgue des petits jeunes gens très chics... Es-tu prêt à obéir, ou bien en

veux-tu encore ?

Félix essayait en vain d'échapper à cette main dure et vigoureuse. Il bégaya :

– Lâchez-moi ! Vous n'avez pas le droit ! Lâchez-moi !

– Je n'ai pas le droit ? Eh bien ! je le prends, en tout cas. Tiens, en voilà la preuve... Cela te suffit-il ? Non ? Il est facile de te contenter, mon garçon. Quand tu en auras assez, tu te décideras à m'obéir. Car ce n'est pas moi qui céderai, je t'en réponds.

Il est probable que Félix en était persuadé, car il balbutia enfin d'une voix rauque :

– Je vous demande pardon, Hélène.

Lorenzo le lâcha alors, en disant brièvement :

– C'est bon. Va-t'en.

Félix s'éloigna vers l'escalier, la tête basse et ne songeant plus à sortir. Lorenzo se tourna vers sa cousine qui restait immobile, la figure toute bouleversée.

– Il faut peu de chose pour vous émouvoir,

sensible petite fille !

Elle répliqua d'un ton de reproche, avec une lueur de crainte, d'inquiétude dans ses beaux yeux :

– Comme vous savez être dur ! Comme vous l'humiliez !

– Félix a besoin d'être traité de cette manière. Sa mère l'a ridiculement gâté, l'a laissé devenir un stupide petit poseur qui se croit tout permis. Or, j'ai cela en horreur et je veux en corriger ce garçon, qui n'est peut-être pas mauvais au fond.

– Mieux vaudrait essayer par la douceur, par la persuasion...

– Non, je crois que mon moyen est préférable, avec cette nature-là. M^{me} Damplesmes a élevé ses enfants selon ses principes, c'est-à-dire leur a enseigné à mépriser la faiblesse, la pauvreté, le malheur, à s'incliner devant ceux qui possèdent la force et la richesse. Félix doit donc être humilié, maté, pour reconnaître en moi son maître. Croyez, Hélène, qu'il en retirera plus tard un grand avantage... D'ailleurs, la douceur... Eh ! ce

n'est pas tout à fait mon affaire ! Là-bas, avec mes Cafres, elle n'était pas de mise. À la moindre faiblesse, ces gens-là nous seraient tombés sur le dos. Aussi ai-je pris l'habitude d'avoir la poigne un peu dure et la correction facile.

Hélène murmura avec un regard craintif :

– Oui, vous faites cela si froidement, avec une entière possession de vous-même !

– En effet, je ne suis pas un violent. Si j'ai corrigé Félix, ce n'est pas en un mouvement de colère, mais avec un entier sang-froid. Aussi, Lénik, je ne veux pas vous voir cet air de crainte, qui me révèle que vous avez un peu peur de moi.

Il se penchait et prenait les mains de la jeune fille entre les siennes, devenues douces et caressantes.

– Oui, petite cousine, si je sais être sévère, peut-être un peu dur parfois pour ceux qui le méritent, j'ai cependant un cœur très affectueux et je compte bien le prouver à ceux qui m'ont témoigné de la sympathie, de la bienveillance. Je serais donc désolé que vous eussiez peur de moi,

Hélène – très désolé, je vous l'affirme.

Les yeux noirs, ardents et doux à la fois, considéraient avec une amoureuse inquiétude la jeune fille qui se troublait sous ce regard.

Elle balbutia :

– Mais, Lorenzo, je sais comme vous êtes bon... pour moi... pour les Héry.

Il dit à mi-voix, d'un accent à la fois tendre et impératif :

– Venez, j'ai à vous parler.

Elle le suivit au fond du jardin, près d'une petite bâtisse servant à ranger les outils de jardinier. Le mur disparaissait presque, en ce moment, sous une floraison de roses blanches et rouges. Lorenzo et Hélène prirent place sur un vieux banc, près de la porte à demi défoncée. Devant eux s'étendait une plate-bande négligée, où se mêlaient en un pittoresque désordre des groseilliers et des cassis échevelés, des fraisiers, des petits rosiers de Bengale et des mauvaises herbes à foison. M^{me} Damplesmes faisait des économies sur le jardinage et laissait toute cette

partie de l'enclos à l'abandon.

Lorenzo avait repris les mains de sa cousine Celle-ci, rougissante, saisie d'un émoi jusqu'alors inconnu, baissait un peu les paupières sous le chaud regard qui l'enveloppait. Elle les releva tout à coup, en tressaillant, car des lèvres ardentes venaient de se poser sur ses doigts tremblants.

– Hélène très chère, aurez-vous assez de confiance en moi pour accepter de devenir ma femme ?

Elle le regarda un moment sans parler, dominée par la surprise et l'émotion. Enfin, elle murmura :

– Oh ! Lorenzo !... vraiment, vous songeriez ?

– Si j'y songe ! Mais dès les premiers jours où je vous ai connue, j'ai compris que vous étiez pour moi la femme idéale, et je vous ai aimée, Hélène... si profondément aimée !

La rougeur se fit plus brûlante sur le charmant visage et de nouveau les cils voilèrent les yeux troublés.

– ... Chère petite cousine, dites-moi vite que

vous consentez. Dites-moi que ce terrible Lorenzo ne vous effraie pas, et que vous aurez confiance en lui. Si vous saviez, Hélène, comme je souhaite vous rendre heureuse ! Si vous vous doutiez de l'influence que vous pourrez avoir sur moi !

Le soleil de midi arrivait jusqu'à eux, frôlait les cheveux bruns, la très simple robe noire d'Hélène et le vêtement fané de Lorenzo. Des mouches bourdonnaient dans l'air chaud, parfumé de la senteur des roses, du réséda, des petits œillets rouges qui bordaient les plates-bandes plus proches de la maison. Hélène frissonnait de bonheur et d'une sorte d'angoisse, en écoutant la voix chaude, ardente qui la suppliait. Dans les yeux qui lui avaient pris le cœur, dès le premier moment, elle venait de voir la brûlante prière de l'amour. Et cette révélation la laissait tremblante, incertaine, pleine de trouble, mais aussi étrangement heureuse.

– ... Ma Lénik, consentez-vous à faire mon bonheur ?

Elle murmura, avec un sourire timide :

– Ne voulez-vous pas me laisser réfléchir ?

– Non, je veux que vous m'accordiez dès maintenant votre confiance. Est-ce donc trop vous demander ?

Elle répliqua spontanément :

– Non, car j'ai eu des preuves de votre bonté, de votre générosité. Je serai votre femme, Lorenzo... et avec une grande joie, croyez-le.

– Combien je vous remercie de cette confiance, ma chère Hélène !

De nouveau, les lèvres de Lorenzo s'appuyaient sur la main frémissante. Pendant un moment, les deux jeunes gens restèrent silencieux, se regardant avec une émotion profonde. Puis Lorenzo demanda, souriant et légèrement ironique :

– Vous ne vous inquiétez pas de savoir quelle sera la situation pécuniaire de notre futur ménage, Lénik ?

– Oh ! mon ami, nous travaillerons tous deux. Je suis pleine de courage, du moment où j'aurai votre affection.

Elle souriait aussi, en le regardant avec une tendresse ingénue. Dans les yeux noirs, l'émotion se fit plus vive. D'un ton bas, passionné, Lorenzo répliqua :

– Hélène chérie, quelle parfaite compagne vous serez pour l'homme heureux dont vous acceptez de partager la vie ! Oui, nous travaillerons dans la voie que Dieu nous tracera, et vous verrez que notre existence s'arrangera assez facilement.

Après un court silence pendant lequel il mit un baiser sur les soyeux cheveux bruns d'Hélène, Lorenzo ajouta :

– Je vais précisément partir après-demain pour Paris, afin de me décider au sujet d'une situation. En même temps, je choisirai votre bague de fiançailles.

Hélène demanda :

– Resterez-vous longtemps ?

– Non, pas plus de trois jours, probablement... Mais voici midi qui sonne. Allons déjeuner, ma petite Hélène.

Dans le vestibule, les deux jeunes gens se heurtèrent à M^{me} Damplesmes qui descendait, rouge, les yeux animés, la mine furieuse. Tout à l'heure, Félix, en montant, était venu se jeter sur le divan de sa chambre, dans une crise de rage. À ses interrogations anxieuses, il répondait : « Je le déteste ! Il m'a traité comme un chien !... Je ne veux plus le voir ! Je veux m'en aller d'ici ! » Enfin, elle avait réussi à lui arracher le récit de ce qui s'était passé. En apprenant le traitement infligé à son préféré, cet enfant dont elle flattait si bien les défauts, M^{me} Damplesmes avait éprouvé la plus violente colère et, ne se possédant plus, oubliant ce que serait pour elle une rupture avec son beau-fils, elle arrivait, furibonde, cherchant Lorenzo.

À sa vue, elle s'écria, d'une voix que l'irritation étranglait :

– J'ai à vous parler, monsieur !

Froidement, il riposta :

– Je suis à votre disposition, madame.

Il la fit entrer dans le bureau. Tout aussitôt,

elle l’apostropha d’un air dramatique :

– Vous venez, monsieur, d’abuser odieusement de votre force physique sur votre jeune frère ! Le pauvre enfant a eu une crise nerveuse que j’ai calmée à grand-peine. Faites tant que vous le voudrez le chevalier près de cette petite sotte d’Hélène, déjà complètement compromise par vous, mais, moi, je ne tolérerai pas que mon fils soit l’objet de vos brutalités ! Vous n’avez aucun droit à son égard et vous n’avez pas à vous occuper de lui. Mes enfants se sont bien passés de vous pendant des années ; votre insupportable tutelle n’a donc aucun motif de s’exercer sur eux aujourd’hui.

Elle allait, allait, s’excitant en parlant, s’irritant davantage devant le calme hautain de son beau-fils qui se tenait devant elle, les bras croisés, le regard chargé de froide raillerie. Quand elle se tut, il dit avec une tranquillité glaciale :

– Vous avez tout à fait raison, madame. Janine et Félix seront désormais pour moi des étrangers, dont je ne m’occuperai plus en aucune façon.

Mais je dois vous prévenir que je ne supporterai pas chez moi la présence d'un enfant mal élevé. Comme, d'autre part, je suis fiancé à Hélène et compte me marier dans quelques semaines, vous voudrez bien prendre vos dispositions pour trouver un autre logis.

Suffoquant de rage, M^{me} Damplesmes bégaya :

– Ah ! vous nous mettez à la porte de la maison de famille ! Voilà qui va compléter la bonne opinion qu'on a de vous dans le pays... Et vous épousez Hélène ! Vraiment, c'est complet !

Elle essayait de rire, en cherchant ce qui pourrait blesser Lorenzo.

– ... Le beau ménage que cela fera ! Elle peut s'habituer à n'avoir pas trop grand faim, avec un mari qui sera incapable de la nourrir.

Lorenzo riposta, sur un ton de mordante ironie :

– Elle ne mourra pas de misère, ne craignez rien... Et, en fait, nous sommes beaucoup plus riches que vous, puisque nous n'avons pas de dettes.

Clouée par cette réponse, M^{me} Damplesmes demeura sans parole. Lorenzo ajouta, de ce ton froid et impératif qui exaspérait sa belle-mère :

– Un mot encore : si vous ne voulez pas que je relève comme elles le méritent les sottises et les insolences de votre fils, prévenez-le qu’il ne bronche pas devant moi. Il sera même plus prudent pour lui qu’il prenne ses repas dans sa chambre, si vous tenez à ce que je ne touche pas à sa précieuse personne.

M^{me} Damplesmes répliqua, d’une voix que la colère rendait presque inintelligible :

– Nous vous délivrerons tous de notre présence, le plus tôt possible, ne craignez rien !

Quand la porte se fut refermée, Lorenzo fit quelques pas de long en large à travers la pièce. Un sourire sarcastique entrouvrait ses lèvres. Mais ce sourire s’effaça tandis que le jeune homme s’arrêtait devant le portrait de sa mère découvert par lui dans le grenier où il était relégué. Gelsomina, vêtue de blanc, attachait sur son fils le regard caressant, un peu mélancolique, de ses beaux yeux noirs. Lorenzo murmura

ardemment :

– Ah ! mère chérie, voilà la femme que mon pauvre père avait choisie pour vous remplacer ! Mais ma chère Hélène vous continuera dignement, elle. Et vous l'auriez aimée, vous auriez applaudi au choix de votre enfant, l'exilé revenu au pays natal et n'ayant plus soif que d'un foyer, d'une affection profonde et fidèle.

X

À la suite de cette scène, la situation devenait fort difficile pour M^{me} Damplesmes et ses enfants. S'ils pouvaient, au cours de la journée, éviter de rencontrer Lorenzo, les repas les mettaient inévitablement en sa présence. Correct et indifférent, très à l'aise toujours, le jeune homme témoignait à sa belle-mère et à sa sœur une politesse d'homme bien élevé, en les traitant comme des étrangères rencontrées à une table d'hôte. Quant à Félix, il ne paraissait pas. Jamais plus, déclarait-il avec rage, il ne reverrait cet affreux Lorenzo.

Le surlendemain de ses fiançailles, après le déjeuner, le jeune homme, qui devait partir par le train du soir pour Paris, emmena sa fiancée dans le bureau avec le petit Joseph, encore son hôte pour quelques jours. Tandis que l'enfant jouait au seuil de la porte-fenêtre, le jeune homme, assis

près d'Hélène et tenant ses mains entre les siennes, l'interrogea sur la visite qu'elle avait faite la veille à M^{lle} Ambert pour lui annoncer leurs fiançailles.

– Qu'a-t-elle dit, ma vieille amie ? Naturellement, elle n'a pas été surprise ? Car je lui avais déjà fait connaître mon désir de devenir votre heureux époux, chère Hélène.

– Oui, elle me l'a appris. Oh ! elle s'est montrée pour moi bien affectueuse ! Puis elle m'a dit combien elle vous aimait, combien elle espérait que vous sauriez me rendre heureuse.

Lorenzo dit avec un peu d'ironie :

– De cela, mon excellente amie n'est pas tout à fait persuadée. Mais j'aurai vite fait de la rassurer... Oui, oui, dans peu de temps, elle le sera tout à fait.

Pendant un moment, les deux jeunes gens gardèrent le silence. Lorenzo considérait les doigts fuselés d'Hélène, la fine attache de son poignet. Puis il releva les yeux sur le charmant visage pensif et dit en souriant :

– Voyons, ma chérie, si vous me faisiez connaître votre goût pour la bague que je vais vous offrir ?

– Oh ! surtout, donnez-moi quelque chose de bien simple ! Ne faites pas de dépenses inutiles. Cette bague me viendra de vous, cela me suffit.

Elle dit ces mots avec tant de grâce émue et tendre que Lorenzo ne put se tenir de mettre un baiser passionné sur sa main.

– Hélène bien-aimée !... Oui, je sais que votre âme est toute désintéressée. Soyez sans crainte, je m’abstiendrai de dépenses excédant mes ressources. Pourtant, quelques bijoux vous iraient si bien.

Elle rit doucement, en secouant la tête.

– Je m’en passerai facilement, Lorenzo, et je vous assure que je n’y pense pas du tout.

– Parce que vous êtes admirablement raisonnable et dépourvue de vanité. Mais, moi, j’aimerais à voir parée celle que je mets au-dessus de toutes... Écoutez, Lénik, si j’étais millionnaire, je choisirais un diamant, le plus

beau qu'il me soit possible de trouver, pour ce joli doigt-là. Serait-ce aussi votre goût ?

Avec son rire clair et doux, Hélène répondit :

– Oui, tout à fait.

– Et des rubis pour mettre dans vos beaux cheveux bruns, des perles pour votre cou... N'est-il pas dommage, chère Lénik, de ne pouvoir réaliser cela ?

Un peu rougissante sous le regard amoureux, elle répliqua gaiement :

– Très dommage. Mais je ne m'en tourmente guère, croyez-le !... Ainsi, vous me quittez ce soir ?

– Oui, pour trois jours. Je vous écrirai un mot de là-bas... Et vous m'enverrez aussi de vos nouvelles ?

– Oh ! certainement !... Mais vous deviez me donner votre photographie, cher Lorenzo ?

– En effet, ma petite Hélène. C'est chose facile, car j'en ai ici.

Lorenzo, allant au bureau, ouvrit un tiroir

toujours fermé à clef et y prit une photographie qu'il remit à Hélène.

Il était là fort ressemblant, avec son attitude aisée, un peu hautaine, sa belle tête fière, son regard volontaire et caressant à la fois. Mais quelque chose en lui frappait aussitôt Hélène : ce Lorenzo-là portait un vêtement de coupe impeccable, d'une sobre élégance qui existait aussi dans tous les détails de sa tenue.

Elle murmura :

– Oh ! que c'est bien vous ! Comme elle est réussie !

– Quand je reviendrai, nous ferons faire la vôtre, Hélène. Celle que vous m'avez donnée est charmante, mais elle vous représente à quinze ans.

– De quand date celle-ci ?

– De l'année dernière.

Hélène pensa : « Il doit alors avoir encore ce vêtement, qui lui va si admirablement. Pourquoi ne le met-il pas, au lieu de celui-ci, qui n'en peut plus ? »

Lorenzo la regardait, avec un sourire amusé, un peu narquois. Mais il ne lui donna pas d'explications sur cette bizarrerie à laquelle, d'ailleurs, Hélène ne pensait plus un instant après, tout absorbée qu'elle était dans la conversation avec son fiancé, tandis que Joseph continuait à jouer avec de vieux soldats de plomb et un chemin de fer à demi démoli qui avaient amusé Lorenzo enfant.

Quand Hélène se leva pour se retirer, Lorenzo l'amena devant le portrait de Gelsomina.

– Ma fiancée très chère, je voudrais vous donner mon premier baiser sous les yeux de ma chère maman. Y consentez-vous ?

Pour toute réponse, elle lui offrit son front. Il y appuya ses lèvres, puis baisa longuement les paupières frémissantes.

– Merci, ma Lénik, ma très aimée. Bientôt, nous ne nous quitterons plus. Et soyez sans crainte, il sera bien à vous, votre Lorenzo.

*

Ces trois jours semblèrent interminables à Hélène. Privée de Lorenzo, elle se sentait comme en un désert. Il était si bien pour elle le protecteur vigilant, l'ami plein de sollicitude ! Et elle renfermait en son jeune cœur un si profond amour pour lui, ce Lorenzo impétueux et charmeur dont elle avait éprouvé la bonté, la chevaleresque délicatesse.

Ses cousines, avec la lâcheté habituelle aux âmes médiocres, profitaient de l'absence du jeune homme pour se venger de lui sur Hélène, en infligeant à celle-ci maintes petites méchancetés surnoises. La plus fréquente consistait à la railler de ses fiançailles, à calomnier Lorenzo, à prédire qu'il serait le plus abominable des maris.

– Il vous dit qu'il va à Paris pour sa situation, ricanait M^{me} Damplesmes. Oui, vous pouvez le croire ! Il est en train de faire la vie avec ce qui lui reste d'économies... et vous, pauvre sotte, vous verrez ce qu'il vous réserve ! Mais quand vous vous apercevrez qu'il s'est moqué de vous, ne venez pas pleurer près de moi. Je vous aurai

prévenue ; tant pis s'il vous a plu de croire cet aventurier plutôt qu'une femme d'expérience et de bon conseil.

Hélène, digne et fière, défendait Lorenzo en quelques mots indignés. Puis elle laissa M^{me} Damplesmes et Janine déverser leur bile et, dès qu'elle le pouvait, échappait à leur présence. Réfugiée dans sa chambre, elle considérait la photographie de son fiancé avec des yeux pleins de larmes et, peu à peu, se sentait réconfortée par ce regard loyal, par le sourire nuancé d'ironie de ces lèvres qui semblaient lui dire : « Allons, ma petite fiancée, méprisons tout cela ! Nous sommes l'un à l'autre et ces méchancetés ne sauraient nous séparer. »

Non, elle ne croyait rien de ce que disaient M^{me} Damplesmes et Janine, au sujet de Lorenzo ! Sa confiance en lui restait entière, son amour s'augmentait dans la fréquente contemplation de ce portrait, qui rendait si bien tout le charme de Lorenzo, et cette élégance naturelle mise ici en valeur par cette tenue d'homme du monde raffiné.

Cela, M^{lle} Ambert l'avait constaté d'un coup d'œil, quand Hélène lui avait montré cette photographie. Sa surprise fut augmentée encore lorsque, au cours de la conversation, la jeune fille mentionna l'adresse à laquelle Lorenzo lui avait dit d'envoyer la lettre qu'elle devait lui écrire.

– Comment, avenue du Bois de Boulogne ? Il n'y a là que des immeubles de luxe.

Hélène se mit à rire.

– Oh ! ce n'est pas dans un de ceux-là que loge Lorenzo, bien sûr !

– Non... non... en effet... bien certainement.

Puis la vieille demoiselle laissa là ce sujet. Mais elle fut distraite, pendant le reste de la visite d'Hélène, et quand celle-ci eut pris congé, elle médita longuement sur l'étrange nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Car elle se souvenait fort bien que le numéro indiqué par Hélène était celui d'un hôtel particulier faisant face à la maison où l'une de ses cousines avait occupé un appartement une quinzaine d'années auparavant. Cette fort belle demeure, d'un goût parfait, appartenait alors à un

grand seigneur anglais. Comment, pourquoi Lorenzo faisait-il adresser là ses lettres ? Avait-il déjà accepté une situation chez le propriétaire de cet hôtel ? Mais, en ce cas, pourquoi ne pas l'apprendre à sa fiancée ?

Puis, se souvenant de la photographie que venait de lui montrer Hélène, M^{lle} Madeleine songea, avec une perplexité mêlée d'inquiétude : « Que signifie tout cela ? Qu'a-t-il à faire ainsi le mystérieux Lorenzo ? »

XI

Camille Trémont était fiancée au gros Chervet. La nouvelle officielle en fut communiquée aux dames Damplesmes le jour où devait revenir Lorenzo. Camille affectait une satisfaction qu'elle n'éprouvait guère. Elle avait conscience de descendre beaucoup, de toute façon, en épousant le fils de l'usurier, si entièrement dépourvu lui-même de toute valeur personnelle, nanti en outre d'une vulgarité morale et physique dont Camille s'apercevait bien davantage depuis qu'elle connaissait Lorenzo Damplesmes.

Quel que fût son ressentiment à l'égard du jeune homme, depuis que dans le parc d'Archancy il s'était froidement amusé de sa coquetterie et de ses avances, M^{lle} Trémont n'en conservait pas moins de lui un vif souvenir. Oui, il fallait reconnaître qu'elle était éprise de cet aventurier sans situation, sans fortune, elle dont

le cœur était toujours demeuré indifférent. Mais elle s'en dépitait et, furieuse contre son vainqueur, elle cherchait en toute occasion à dire sur lui son mot, le plus méchant possible.

La nouvelle de ses fiançailles avec Hélène Surbères l'exaspéra, au point que devant plusieurs personnes réunies dans le salon de sa mère, elle montra contre les deux jeunes gens le pire acharnement. Quelques-unes des visiteuses – les Barbelier, M^{me} Loriot – firent chorus. Puis, un peu plus tard, rencontrant dans la rue M^{lle} Surbères, Camille la toisa avec un air d'insultant dédain qui fit rougir la pauvre Hélène.

Chez M^{me} Émile Monceau, à qui elle allait faire une visite, M^{lle} Trémont apprit que le propriétaire d'Archancy venait encore d'acquérir un important domaine dans le pays, M^{me} Monceau, qui avait en ce moment près d'elle sa jeune sœur, déplorait de ne pouvoir lui faire visiter le château. Car, maintenant, l'autorisation en était refusée à tous les curieux.

– Les Cornimard et moi avons eu de la chance, dit Camille. Nous avons été les derniers à faire

cette visite, car, le lendemain, M^{me} Lorient et ses nièces se sont heurtées à la consigne du gardien, qui n'a voulu rien entendre.

– Maintenant, M. Treveston y habite, paraît-il, avec un nombreux personnel. Je me demande s'il nouera des relations dans le pays.

– Pensez-vous donc qu'il ait acquis cette magnifique demeure pour y vivre comme un ours ? D'après l'appartement que j'ai vu, il doit y amener sa femme. Celle-ci voudra des distractions, très probablement, et nous en profiterons tous. Ah ! quelles fêtes on pourrait donner là !

Les deux jeunes personnes épiloguèrent un long moment sur cet intéressant sujet. Après quoi, Camille quitta M^{me} Monceau et reprit le chemin de son logis.

Comme elle allait y atteindre, une voiture apparut et passa près d'elle, se dirigeant vers l'intérieur de la ville. Le chauffeur portait la livrée du propriétaire d'Archancy. À l'intérieur, un homme était assis. Camille retint une exclamation de surprise, car elle avait cru

reconnaître le beau profil de Lorenzo Damplesmes.

« Mais non, je suis folle ! En vérité, je le vois partout ! songea-t-elle avec colère. C'était M. Treveston... ou quelqu'un de sa maison. »

À ce même moment, M^{me} Damplesmes et Janine se trouvaient dans leur salon, en compagnie d'Alida Monceau. Cette pièce donnait sur la rue et les trois femmes étaient assises à quelques pas d'une des fenêtres ouvertes. Elles virent donc fort bien une voiture s'arrêter devant la maison. Janine dit avec une surprise mêlée de forte émotion :

– C'est une des voitures d'Archancy !

Elle se leva, se rapprocha de la fenêtre et pencha légèrement la tête. Un sursaut la secoua. Elle bégaya :

– Mais... mais c'est Lorenzo !

M^{me} Damplesmes et Alida se précipitèrent vers la fenêtre. Oui, c'était Lorenzo qui venait d'ouvrir la portière, qui descendait, suivi d'un magnifique lévrier russe et, se tournant vers le

chauffeur respectueusement attentif, ordonnait :

– Vous viendrez me chercher demain matin, à dix heures, Roulier.

Puis, tandis que la voiture repartait, il ouvrit la porte de son logis.

Les trois femmes se regardaient avec ahurissement. M^{me} Damplesmes dit d'une voix tremblante, qui s'étranglait un peu dans sa gorge :

– Qu'est-ce que... qu'est-ce que cela signifie ?

Puis elle s'élança vers la porte du salon, l'ouvrit et se trouva, dans le vestibule, juste en face de Lorenzo.

Non plus le Lorenzo vêtu d'habits râpés, mais d'un autre très discrètement élégant. Il salua avec une politesse glaciale et allait passer outre. Mais M^{me} Damplesmes, dont le visage fané se couvrait d'une brûlante rougeur d'émotion, demanda fiévreusement :

– Vous connaissez donc le propriétaire d'Archancy, Lorenzo, que vous revenez ainsi dans sa voiture ?

Il la regarda d'un air de froide raillerie, en

ripostant :

– Comment, si je le connais ? Mais c’est moi-même, madame.

– Quoi ?... Que... que dites-vous ? C’est M. Treveston qui...

– M. Treveston, mon ami, mon compagnon d’aventures, m’a servi de prête-nom... Mais Archancy est bien à moi, ainsi que toutes les terres achetées par mon ordre aux alentours.

M^{me} Damplesmes saisit le chambranle de la porte, car elle se sentait défaillir. Elle bégaya :

– Alors... ce n’était pas vrai... que vous n’aviez pas réussi ?

– Aucunement vrai. Lewis Treveston et moi avons trouvé chacun une soixantaine de millions dans un gisement diamantifère, qui nous rapporte encore de fort beaux revenus.

– Soixante millions !

M^{me} Damplesmes devenait blême de saisissement – comme d’ailleurs sa fille et Alida.

Janine balbutia :

– Mais pourquoi... pourquoi avez-vous fait croire...

– Parce qu’il me plaisait d’être accueilli pour moi-même, et non pour mon argent et pour mon chic. Car il paraît que j’ai beaucoup de chic, quand je suis habillé par un des premiers tailleurs de Paris. Mais, avec mes vieux vêtements, j’étais vraiment un parent trop peu décoratif, bon à mettre de côté.

Alida dit en grimaçant un sourire :

– Oh ! mon cher Lorenzo, où allez-vous chercher pareille chose ? Ce n’est pas nous, en tout cas, qui avons refusé de vous recevoir... comme certains.

Lorenzo lui jeta un regard où l’ironie se mélangeait au mépris. S’adressant à Janine, il demanda :

– Sauriez-vous me dire où se trouve Hélène ?

– Je... je ne sais trop... Peut-être au jardin...

Il alla enfermer le chien dans le bureau et sortit par une des portes-fenêtres donnant sur le jardin.

Les trois femmes restèrent un moment sans parole, en se regardant avec une sorte d'égarement. Janine, enfin, dit d'une voix étouffée :

– C'est abominable, ce qu'il a fait là !

Alida répéta :

– Abominable ! Maman en sera malade ! Et Émile qui l'a traité avec si peu d'égards !

– Mais nous, c'est bien pire encore ! Pensez donc, il va nous en vouloir à mort !

Janine se tordait les mains. Devant elle, M^{me} Damplesmes restait anéantie. La sueur perlait à ses tempes et, tout à coup, avec ce regard plein d'angoisse, elle paraissait affaissée, vieillie de plusieurs années.

Janine dit avec rage :

– Et cette Hélène !... Quelle chance affolante ! Ah ! j'en mourrai, je crois !

M^{me} Damplesmes murmura désespérément :

– Quelle traîtrise ! Quelle traîtrise !

*

Sous le vieux marronnier du jardin, Lorenzo avait rejoint sa fiancée. Assis près d'elle, il baisait la main qui s'abandonnait dans la sienne, tandis qu'Hélène disait avec ravissement :

– Vous voilà, enfin ! Le train a donc eu du retard ? Je commençais à m'inquiéter.

– Mais non, il n'a pas eu de retard du tout... Pourquoi me regardez-vous ainsi, ma chère Hélène ? Que me trouvez-vous d'extraordinaire ?

Il riait avec une ironie douce. Hélène dit en hésitant :

– Oui... je... je vous trouve un peu différent...

– Parce que j'ai changé de plumage ?... Avouez que j'en avais besoin ! On me l'a fait sentir assez souvent, ici. Mais vous, ma chérie, vous m'avez aimé pauvre et mal vêtu, vous avez accepté de partager mon sort précaire, en disant si vaillamment : « Nous travaillerons. » Cela, je ne l'oublierai jamais, Hélène, et je vous le rappellerai plus d'une fois.

Elle se taisait, confuse, palpitante d'émotion sous la caresse du regard amoureux. Lorenzo, d'une poche de son vêtement, sortit un écrin qu'il ouvrit. Un rayon de soleil fit fulgurer, sur le velours blanc, un admirable diamant. Le jeune homme détacha la bague et la mit au doigt d'Hélène stupéfaite.

– Elle va très bien. Vous plaît-elle, petite bien-aimée ?

Les beaux yeux bleus, un peu dilatés par la surprise, allaient du joyau magnifique au regard souriant de Lorenzo. Enfin, Hélène balbutia :

– Mais... mais comment avez-vous pu avoir ce bijou ?

Il laissa échapper un joyeux éclat de rire.

– Je ne l'ai pas volé, Hélène, rassurez-vous ! Ce diamant, je l'ai trouvé, tout simplement.

Abasourdie, elle répéta :

– Tout simplement !

– Mais oui. Écoutez, je vais vous raconter une histoire...

Et il parla, sans détours, de ces années sur lesquelles il avait, jusque-là, étendu le silence. Tout d'abord, dans la rude existence de pionnier qu'il menait en compagnie de Lewis Treveston, un jeune cadet anglais, rencontré au Cap, le succès n'avait pas répondu à ses efforts. Les deux amis avaient connu de durs moments, mais ne s'étaient jamais découragés. Puis, un jour, la découverte d'un gisement diamantifère extrêmement riche, dans une partie du pays où l'on ne soupçonnait pas qu'il en existât, récompensait enfin leur énergie. Pendant deux ans, Lorenzo et Lewis, désormais pourvus d'une immense fortune, avaient voyagé en Orient et en Europe. Puis, après quelques mois passés en Angleterre où Treveston se fiançait à une amie d'enfance, Lorenzo avait fait un séjour à Paris et achetait l'ancien hôtel de lord Wesbury. Vers le même temps, par l'entremise de son ami, il se rendait acquéreur d'Archancy, qu'il se souvenait avoir visité et admiré autrefois. Alors il avait mis à exécution un plan depuis longtemps établi en son esprit : reparaître à Treilhac sous les apparences d'un homme n'ayant pas réussi, pour

voir quel accueil lui serait fait.

Il ajouta, en souriant à sa fiancée qui l'écoutait avec stupéfaction :

– Je ne pensais pas, alors, que j'y trouverais aussi mon bonheur... que mes rêves d'avenir seraient merveilleusement réalisés dès le premier jour. Car j'avais gardé mon cœur parfaitement libre, chère Lénik, jusqu'au moment où je vous vis.

Elle murmura :

– Mais c'est un vrai conte de fées que vous me narrez là !... Il me semble que je rêve, Lorenzo !

Il rit gaiement, en se penchant pour l'embrasser :

– Oui, je vous fais un peu l'effet du marquis de Carabas, n'est-ce pas, avec toutes ces terres que j'ai eu la fantaisie d'acquérir aux alentours ? Ma chérie, la vie de gêne, de privations, est finie pour vous. Désormais, vous serez une importante personne que l'on saluera très bas.

– Oh ! Lorenzo, j'ai toujours mené une existence très simple, très retirée. Je ne saurai

pas... je ne serai pas à la hauteur de cette nouvelle situation...

– Vous y serez parfaitement, je m’en porte garant. Au reste, ne croyez pas que je veuille faire de vous une mondaine. Ah ! certes non ! J’ai soif de vie familiale, moi qui en ai toujours été privé. Puis, nous emploierons la plus grande partie de nos revenus à rendre heureux autour de nous ceux qui le mériteront... nos bons amis Héry, par exemple.

Les yeux d’Hélène brillèrent de joie.

– Oh ! c’est vrai, vous allez maintenant pouvoir leur venir en aide ! Quel bonheur !

Il dit avec émotion :

– Voilà bien votre cœur charitable, ma Lénik ! Je vous vois plus heureuse à cette pensée, que tout à l’heure quand je vous ai révélé que vous épousiez un homme très riche... Comment va M^{me} Héry ?

– Un peu mieux, depuis hier. Mais la faiblesse est toujours grande.

– Joseph n’est-il plus ici ?

– M^{lle} Ambert l’a pris ce matin pour déjeuner ; elle le ramènera dans l’après-midi.

– M^{me} Damplesmes et Janine font-elles toujours la mine au pauvre petit ?

– Toujours, oui.

– Quelles âmes misérables ! Enfin, elles vont avoir leur punition, dix fois méritée... Et les Barbelier ? Et mon estimable marraine ? Et tous ceux qui m’ont plus ou moins tourné le dos ? Croyez-vous que ces gens-là vont se trouver à leur aise, en apprenant la nouvelle ?

Le rire clair d’Hélène fit écho à celui de son fiancé.

– Je pense que ce sera très drôle, en effet... et je voudrais bien entendre leurs réflexions. Quelle attitude prendront-ils à votre égard, maintenant ?

– Mais ils viendront sans vergogne se prosterner devant le veau d’or, n’en doutez pas ! Et si je le leur permettais, il n’y aurait pas de gens plus empressés à m’encenser, à me flatter bassement, à ramper devant moi... Ah ! je connais l’humanité, voyez-vous, ma chère Hélène... et

c'est parfois une bien laide chose !

Il songea un moment, le regard assombri, presque dur. Puis sa physionomie changea, s'adoucit, tandis qu'il se penchait de nouveau vers Hélène.

– ... Heureusement, de belles âmes nous font oublier ces tristesses... la vôtre, ma bien-aimée, celles de nos amis Héry, de cette bonne M^{lle} Ambert.

– Oh ! Lorenzo, comme elle va être surprise !

– Nous irons chez elle cet après-midi, et vous pourrez jouir de sa stupéfaction. Après cela, nous nous rendrons chez ce bon Georges pour lui enlever d'un seul coup tous ses soucis.

– Comme avec la baguette d'une fée ! dit gaiement Hélène. Oh ! que je serai heureuse de voir sa joie, et celle de cette charmante M^{me} Héry !

– J'aurai peut-être un peu de peine tout d'abord pour leur faire accepter mon aide, car ils sont si fiers et délicats. Mais j'y arriverai... Marie-Louise !

La jeune servante, qui traversait le parterre en jetant un regard curieux vers les fiancés, s'empressa de répondre à l'appel de son maître.

– Allez ouvrir la porte du bureau, je vous prie, et faites sortir le chien qui y est enfermé, de façon qu'il puisse venir me rejoindre ici.

La servante s'éloigna pour accomplir cet ordre, avec une célérité qu'elle n'apportait pas au service des dames Damplesmes... M. Lorenzo savait se faire obéir à la minute – et d'ailleurs Marie-Louise n'était pas sans subir, elle aussi, l'influence à la fois charmeuse et dominatrice de ces yeux noirs qui avaient conquis la vaniteuse Camille Trémont.

Hélène demanda :

– Vous avez amené un chien ?

– Mais oui. Vous le connaissez d'ailleurs.

– Comment, je le connais ?

– Rappelez-vous le lévrier que l'indiscrète M^{me} Durocher fit sortir de l'appartement où il était enfermé, par mon ordre, et qui faillit faire tout découvrir en me témoignant de façon

intempestive son affection. Ce pauvre Douglas s'ennuyait fort sans moi là-bas. J'allais bien le voir de temps à autre ; mais, depuis deux ans qu'il m'appartient, il est habitué à ne pas me quitter.

Hélène dit en riant :

– Comme vous avez dû vous amuser, lors de cette visite !

– Énormément ! Et vous savez, j'ai tenu compte de votre choix, pour l'appartement de ma future femme.

– Oh ! que vous êtes traître, Lorenzo !

Ils rirent tous deux, joyeusement, en échangeant un chaud regard d'amour. À cet instant, bondissant à travers les plates-bandes, apparut le lévrier. Après qu'Hélène l'eut caressé, il se coucha aux pieds des fiancés, qui continuèrent leur causerie jusqu'à l'heure du dîner. Ils revinrent alors vers le logis. Janine achevait de mettre le couvert, ce qu'elle ne faisait qu'en de rares occasions. Mais, ce soir, Marie-Louise perdait la tête sous l'avalanche de

recommandations dont l'accablait M^{me} Damplesmes, très agitée, allant et venant sans motif et répétant :

– Il faut que ce soit prêt à l'heure ! Monsieur déteste l'inexactitude... Et soignez votre cuisine, vous entendez, Marie-Louise ?

La jeune servante ouvrait de grands yeux. Que se passait-il donc ? Le reste de viande, auparavant jugé suffisant pour le dîner, avait été mis de côté et remplacé par un poulet dodu. M^{lle} Janine avait couru chercher un gâteau chez le pâtissier et de beaux fruits chez le jardinier. Elle avait mis à la place de M. Lorenzo et de M^{lle} Hélène une des belles serviettes damassées, au lieu des serviettes reprisées qu'on leur octroyait toujours. Et Félix, qui boudait son frère depuis plusieurs jours, se décidait ce soir à paraître à table.

« On fête les fiançailles », pensa Marie-Louise, qui ignorait encore l'ébahissante nouvelle.

Félix n'avait pas résisté à sa mère quand celle-ci lui avait dit : « Il faut que tu viennes ! » Le

mirage de la fortune fraternelle l'éblouissait, faisait tout à coup pour lui un dieu de celui qu'il avait tant méprisé. Il entra dans la salle à manger avec une mine humble, soumise, et dit un timide : « Bonsoir, Lorenzo », auquel répondit un très bref « Bonsoir ». Après quoi, Lorenzo ne parut pas s'apercevoir de sa présence, non plus que de l'obséquieuse attention, des prévenances dont il était l'objet. Il adressait parfois quelques phrases banales à sa belle-mère et à Janine, sur un ton de froide politesse, mais s'entretenait surtout avec Hélène ou s'occupait du petit Joseph Héry que la bonne de M^{lle} Ambert avait ramené.

À un moment, il demanda, s'adressant à sa fiancée :

– Rien de nouveau à Treilhac, pendant mon absence ?

– Non, il me semble... n'est-ce pas, ma cousine ?

M^{me} Damplesmes dit vivement :

– Mais si, il y a les fiançailles de Camille Trémont avec Paul Chervet !

– Ah ! c'est décidé ?

Avec une raillerie méprisante, Lorenzo ajouta en haussant les épaules :

– Accepter de devenir la femme d'un Chervet ! Voilà qui donne la mesure de ce qu'elle vaut.

XII

Dès le lendemain matin, tout Treilhac était au courant et commentait passionnément la nouvelle. Les Barbelier étaient atterrés. Les Monceau se reprochaient les uns aux autres leur incivilité. M^{me} Lorient, accablée, gémissait :

– Mais c’est odieux de se moquer ainsi de sa famille, de ses amis ! Ah ! ce Lorenzo, quel terrible original !

Camille Trémont connut l’événement à l’heure du déjeuner. Sa mère, qui venait de l’apprendre, le lui narra avec prolixité, sans s’apercevoir de l’altération du visage qui lui faisait face ni du tremblement des lèvres trop rouges.

– Comprends-tu, Camille ? Comprends-tu ? J’en suis encore tout ébahie !... Et imagine-t-on une chance comme celle de cette petite Surbères ?

Camille dit d'une voix blanche :

– Oui, c'est une chance... une chance...

Elle se sentait envahie par une sorte d'affolement. Ainsi, elle avait eu l'occasion de tenter la plus magnifique conquête – une fortune immense dont la seule pensée lui donnait le vertige, un homme séduisant entre tous – et bien loin de le faire, elle avait sottement indisposé contre elle Lorenzo Damplesmes... elle s'était acharnée sur lui et sur Hélène Surbères.

Ah ! cette odieuse Hélène ! Dire que ce serait elle qui deviendrait « sa » femme, tandis qu'elle, Camille, était fiancée à Chervet !

« C'est trop affreux ! songeait-elle désespérément. Si je pouvais essayer encore de le conquérir ? Hélène est une petite sotte qui ne saurait lutter contre une femme comme moi... Oui, peut-être... peut-être... »

Un espoir entraînait dans cet esprit vaniteux, sans scrupules. Et Camille commença de combiner un plan pour tâcher de se rencontrer avec Lorenzo.

Le jeune homme, dans l'après-midi de ce jour,

se rendit chez M^{lle} Ambert. Au passage, il reçut les saluts de gens qui n'avaient jamais songé auparavant à lui en adresser. Il croisa Émile Monceau, qui esquissa un mouvement pour s'arrêter. Mais Lorenzo n'ayant pas fait mine de s'en apercevoir, le jeune notaire passa, l'air déconfit. Ce matin même, il avait reçu une algarade de son beau-père qui lui déclarait vertement :

– Quand on est susceptible de gaffes pareilles, mon cher, on ne se met pas dans le notariat ! Voilà un ancien camarade qui t'aurait confié tout ou partie de ses affaires, si tu avais su être un peu gentil à son égard. Maintenant, tu vas voir comme il te traitera ! Et il n'aura pas tort ! Le contrat de mariage te passera sous le nez, ainsi que d'autres gros bénéfices. Ah ! tu es vraiment un habile homme !

Et comme Émile balbutiait qu'il ne pouvait deviner... que Lorenzo les avait tous leurrés, M. Loineau avait riposté doctoralement :

– Dans notre profession, il faut avoir du flair et découvrir l'homme riche sous les haillons

mêmes. Je suis bien certain, moi, que je ne m'y serais pas trompé !

Sur cette orgueilleuse affirmation, M. Loineau était parti, furieux, laissant Émile fort aplati, car sa vanité et son intérêt se trouvaient également atteints.

M^{lle} Ambert, qui ne se trouvait pas dans ce mauvais cas, accueillit Lorenzo avec une satisfaction sans mélange. Car elle voyait enfin expliquée l'énigme qui l'intriguait, et parfois l'inquiétait un peu.

– Ah ! le cachottier ! dit-elle en le menaçant du doigt. Comme vous vous êtes moqué de nous !

– Me le pardonneriez-vous ? demanda-t-il gaiement, en baisant la main ridée.

– Hum... peut-être. Mais il y a bien des gens qui vous en voudront toujours.

– À commencer par ma sœur et ma belle-mère. Cela ne les empêche pas, d'ailleurs, d'être maintenant aux petits soins pour moi.

M^{lle} Ambert eut une moue de mépris.

– Oh ! je m'en doute ! Et ce matin, comme je

causais avec Hélène à la sortie de la messe, M^{me} Lorient nous a abordées, toute mielleuse, demandant des détails, avec un air de curiosité avide qui a paru sans doute insupportable à votre fiancée, car elle a répondu très froidement et avec une jolie fierté : « Oui, Lorenzo est riche, paraît-il. Mais qu'est-ce que cela change à ses qualités ? Celles-ci existaient aussi quand on le croyait pauvre et il était facile à tous de les apprécier. » J'avais envie de crier : « Bravo ! » M^{me} Lorient pinçait les lèvres et regardait Hélène avec des yeux peu tendres. Toutefois, elle n'osait rien lui dire de désagréable, car on ne peut plus toucher désormais à la fiancée de M. Lorenzo Damplesmes, le multimillionnaire ! Mais elle m'a déclaré un peu plus tard, quand nous nous sommes trouvées seules : « Je crains que mon filleul n'ait pas la compagne désirable pour lui en cette petite Surbères. »

Lorenzo se renversa un peu sur son fauteuil, en laissant échapper un bref éclat de rire.

– Mon filleul ! Dites donc, chère mademoiselle, croyez-vous que j'ai monté

subitement en grade ? On reconnaît le lien spirituel, maintenant. Oui, oui, dans la conversation, cela fera très bien : « Mon filleul, M. Damplesmes, le châtelain d'Archancy ! » Puis il a de la surface ; on peut le taper pour les œuvres qu'on honore de sa présidence. Ah ! la bonne M^{me} Loriot ! mon excellente et dévouée marraine !

Puis, saisissant les mains de la vieille demoiselle, Lorenzo ajouta avec une soudaine émotion :

– Heureusement, je vous avais, vous, Hélène, les Héry... car, sans cela, tous ces gens-là m'auraient rendu trop mauvais.

En sortant un peu plus tard de chez M^{lle} Ambert, le jeune homme se heurta presque à M. Barbelier et à sa fille. Le visage bilieux de l'ancien avocat s'épanouit tant qu'il put dans un engageant sourire, tandis qu'une main empressée s'offrait à Lorenzo :

– Félicitations, cher cousin ! Tu nous en fais, des surprises !... Nous n'en sommes pas revenus encore !... Précisément, nous allions chez toi pour

te dire combien nous étions heureux de ta réussite... pour te gronder un peu aussi de tes petites... cachotteries.

Près de son père, Andrée Barbelier, une assez jolie fille très poseuse, souriait au riche cousin le plus aimablement du monde. Mais Lorenzo riposta froidement, d'une voix nette et un peu dure :

– Que me racontez-vous là, monsieur ?... Je me suis contenté de ne pas vous détromper quand, de parti pris, sur la vue de mon vieux costume, vous déclariez que je n'avais pas réussi, comme vous l'aviez bien prédit. Qu'est-ce que cela m'importait que vous me croyiez riche ou pauvre ? S'il vous était agréable de croire à la réalisation de vos malveillants pronostics, je n'y voyais aucun inconvénient. Pas plus que vous n'avez besoin de moi, je n'avais besoin de vous... Et n'ayant pas le désir de m'encombrer de relations, j'aime mieux vous avertir dès maintenant que je recevrai seulement ceux par qui j'ai été reçu depuis mon arrivée à Treilhac.

Andrée devint pourpre. M. Barbelier, lui,

verdit et bégaya :

– Mais... Lorenzo... des cousins...

– Comment, des cousins ? Quels cousins ? Je ne m'en connais plus ici, car je n'en ai pas trouvé pour m'accueillir à mon retour.

Il salua et s'éloigna d'un pas alerte dans la direction de la demeure des Héry.

Joseph, qu'Hélène avait reconduit le matin chez ses parents, jouait sur le seuil de la porte. À la vue du jeune homme, il s'élança, les bras étendus, avec un cri joyeux. Lorenzo l'enleva et lui mit un baiser sur chaque joue.

– Bonjour, mon Jojo !... Comment va ta maman ?

– Mieux, monsieur. Elle s'est un peu levée tout à l'heure.

Tenant l'enfant par la main, Lorenzo entra dans la petite pièce, propre et si pauvre, où Georges travaillait près de sa femme qui, assise dans un vieux fauteuil, tenait sur ses genoux une des petites filles. Ils connaissaient par Hélène la grande nouvelle et Georges, à l'entrée de son

ami, dit avec un sourire :

– Eh bien ! tu tenais une fameuse surprise en réserve pour tes concitoyens ! Mes compliments, Lorenzo !

– Oui, voilà une histoire qui alimentera pendant bien longtemps la chronique de Treilhac... Je suis heureux de voir que vous vous trouvez un peu mieux, madame.

Lorenzo s'inclinait devant M^{me} Héry et serrait doucement la main amaigrie que lui tendait la jeune femme.

– Oui, un peu, bien peu, dit-elle avec un mélancolique sourire. Les forces ne reviendront pas très vite, je le crains.

– Et moi, je suis persuadé du contraire. Oui, oui, vous verrez, chère madame, que vous vous remettrez beaucoup plus vite que vous ne le pensez.

Après une cordiale poignée de main à son ami, Lorenzo s'assit près de lui et appela Joseph :

– Viens sur mes genoux, mon petit Jojo.

L'enfant ne se fit pas prier et, câlinement, se

blottit entre les bras du jeune homme.

– Qu’ont dit M^{me} Damplesmes et ta sœur de ce pavé qui leur tombait sur la tête ?... demanda en souriant M. Héry.

– Un pavé, tu peux bien le dire ! Et de quel poids !... Elles n’ont pas dû avoir un moment de sommeil cette nuit, si j’en crois leurs mines défaites... Eh bien ! Jojo, pourquoi me regardes-tu comme cela ?

Le petit garçon répondit en hésitant :

– C’est que vous n’êtes plus tout pareil...

– Pareil à quoi ?

– À avant.

– Qu’est-ce que j’ai donc de changé ?

– Votre habit... et puis votre cravate. Ils sont neufs...

Lorenzo demanda en riant :

– Comment m’aimes-tu mieux ? Comme avant, ou comme aujourd’hui ?

Deux bras caressants se nouèrent autour de son cou.

– C’est toujours la même chose... voilà !

– À la bonne heure, mon chéri. Si d’autres avaient fait ainsi, ils ne seraient pas en si désagréable posture aujourd’hui. Figure-toi, Héry, que les Barbelier ont eu le front de venir me faire leurs salamalecs, tout à l’heure ! Je les ai exécutés de la belle manière. Ainsi agirai-je à l’égard de tous ceux qui ont eu honte de moi. Mais les autres, et surtout mes bons amis près desquels j’ai trouvé un accueil si chaud, après mon long exil... ah ! ceux-là me resteront toujours très chers !

Il attachait un regard ému, nuancé de quelque malice, sur Georges et sa femme, chez lesquels il remarquait aujourd’hui une certaine gêne.

Georges dit avec un peu d’embarras :

– Je te remercie, Lorenzo. C’est très bien à toi de parler ainsi... car la différence de nos positions...

Lorenzo l’interrompt d’un ton légèrement railleur :

– La différence de nos positions ? Je m’en

moque bien, mon ami. Ces choses-là n'existent pas pour moi. Oh ! je me doute que tu regrettes un peu l'ami pauvre, qui te semblait ainsi plus près de toi. Mais je te convaincras vite que je suis resté le même à ton égard...

Sa main s'étendit, s'appuya sur l'épaule de M. Héry.

– ... Par Hélène, par toi et les tiens, j'ai connu les plus grandes joies qu'un homme puisse éprouver. Elle, me donne l'amour pur et ardent, sans arrière-pensée d'ambition : vous, l'amitié discrète, sincère, désintéressée. Jamais, certes, je ne pourrai vous en témoigner assez ma reconnaissance !

Les doigts maigres de Georges saisirent ceux de Lorenzo, les étreignirent longuement.

– Nous te resterons toujours dévoués, mon ami. Nous non plus, jamais nous n'oublierons ce que tu as été pour nous, en ces derniers jours surtout.

– Oh ! ce n'était pas le dixième de ce que je souhaitais faire ! Mais nous allons parler

maintenant de ces questions pratiques... Vous savez qu'Archancy m'appartient ?

– Hélène nous l'a appris, dit M^{me} Héry.

– Il me faut un régisseur pour ce domaine. Veux-tu accepter de l'être, mon cher Georges ?

M. Héry sursauta.

– Moi ? À quoi songes-tu ? Je suis infirme, incapable de remplir cette charge...

– Très capable, au contraire... Tout d'abord, dès demain, je t'emmène à Bordeaux pour consulter un médecin dont je me suis procuré l'adresse, car je suis persuadé qu'une saison dans une station thermale appropriée aura le plus heureux effet sur ton état. Dès que M^{me} Héry sera un peu remise, vous partirez avec les enfants pour lesquels nous allons tâcher de trouver une bonne gouvernante, qui vous épargnera la fatigue de vous occuper d'eux, madame...

Georges essaya d'interrompre :

– Mais, Lorenzo...

– Tais-toi, cher ami. Je suis un homme très autoritaire, qui entend qu'on lui obéisse. Au

retour, vous vous installerez dans un pavillon du parc et Georges se mettra au courant de ses fonctions. Il aura une voiture à sa disposition, ainsi que tout ce qui pourra lui faciliter sa tâche.

– Je ne puis accepter, Lorenzo ! C’est trop... trop de générosité !

La voix de Georges s’étranglait dans sa gorge et sur les joues émaciées de la jeune femme coulaient de grosses larmes.

Lorenzo se pencha pour embrasser Joseph, et surtout pour dissimuler un peu son émotion.

– Trêve d’exagération, mon ami !... Vous êtes pour moi une famille d’adoption et je vous le prouve, voilà tout... Eh ! Jojo, qui sera content de jouer dans le parc avec le cheval que je lui ai promis ?

L’enfant leva sur lui un regard surpris, hésitant.

– Le cheval ? Pas le vrai, en chair ?

– Mais si, le vrai ! Demain, tu le verras, car je vous emmènerai tous à Archancy pour voir votre nouveau logis.

Joseph regarda alternativement son père, sa mère, son grand ami, avec un air de dire : « Est-ce que je puis croire cela ?... » Mais Lorenzo appuya :

– Oui, oui, un très joli cheval, pour toi tout seul. Es-tu content ?

– Oh ! monsieur !

La bouche ouverte, les yeux extasiés, l'enfant ne trouvait pas d'abord autre chose à dire. Puis, se dressant dans les bras de Lorenzo, il lui appliqua sur la joue un baiser à pleines lèvres.

Le jeune homme dit gaiement :

– Allons, me voilà bien remercié ! Tu sais, je serai toujours disposé à gâter les enfants sages – mais rien que ceux-là, par exemple !

Georges saisit la main de son ami et la pressa avec force. Lui non plus ne pouvait trouver de mots pour exprimer sa reconnaissance – et pas davantage la jeune femme dont les mains se joignaient en tremblant sur la tête de la petite fille qui considérait cette scène avec de grands yeux curieux.

Lorenzo dit avec un sourire ému :

– Je ne suis que l'instrument dont Dieu se sert pour répondre à votre admirable confiance, mes amis. C'est pour moi un grand honneur dont j'apprécie tout le prix.

XIII

Le lendemain, Lorenzo, qui avait déjeuné à Archancy, en ramena son ami Treveston pour sa fiancée, puis ensuite à Ambert, chez qui tous trois allèrent ensuite passer le reste de l'après-midi.

Lewis Treveston, sérieux, distingué, doué d'un agréable humour, gagna aussitôt la sympathie de la vieille demoiselle. Il fit le plus grand éloge de Lorenzo et avoua que la réussite était en grande partie due à celui-ci, dont l'énergie n'avait jamais faibli.

M^{lle} Ambert ayant accepté d'aller passer la journée du lendemain à Archancy, en compagnie d'Hélène, Lorenzo lui dit en riant :

– Vous n'irez pas cette fois dans le même piteux équipage qu'à votre première visite, chère mademoiselle. Vous souvenez-vous comme les Cornimard nous jetaient des regards de dédain ?

– Certes ! Et dire que j’ai insisté pour payer cette voiture, afin de ne pas trop écorner vos petites économies ! Les économies d’un homme qui va vous envoyer chercher demain dans une voiture valant à elle seule une fortune ! Affreux trompeur que vous êtes !

– C’est le cri de beaucoup aujourd’hui, dans ce bon Treilhac. Mais tous ne le disent pas sur le même ton plaisant que vous, chère bonne amie.

Non, certes, elle ne plaisantait pas, M^{me} Damplesmes, en se lamentant sur « l’abominable traîtrise » de son beau-fils. Elle en était même malade et montrait un visage défait aux visiteurs qui venaient chercher des nouvelles avec une curiosité généralement malveillante. Car Janine et elle n’avaient pas laissé ignorer à leurs connaissances les sentiments qu’elles éprouvaient à l’égard de Lorenzo, et cela sans ménager les épithètes blessantes. Aussi, maintenant, se moquait-on d’elles, en dessous, et venait-on jouir de leur confusion.

En apprenant la présentation de Lewis Treveston à Hélène et à M^{lle} Ambert, puis

l'invitation faite à la vieille demoiselle, M^{me} Damplesmes faillit avoir une attaque de nerfs... Ainsi, dès le premier moment, Lorenzo la laissait de côté, elle qui aurait dû représenter la mère d'Hélène. Il daignait tout juste ne pas la mettre dehors – et encore fallait-il supposer qu'il ne serait pas bien long à lui rappeler qu'elle devait quitter cette maison. Ah ! dans quelle terrible situation elle s'était mise là !

Des visiteurs se présentaient aussi pour Lorenzo. Mais Marie-Louise avait reçu ordre de répondre qu'il ne recevait pas.

– On ne venait pas me voir avant, disait-il, ironique. Qu'ai-je besoin de tous ces gens-là maintenant ?

Il fit pourtant quelques exceptions, entre autres pour M. Monceau qui, naguère, lui avait rendu sa visite et lui avait témoigné quelque bienveillance. Maladroitement, le gros homme essaya d'excuser son fils, mais Lorenzo, sans paraître comprendre, changea le sujet de la conversation et M. Monceau n'osa plus parler d'Émile.

Hélène bénéficiait de la prestigieuse auréole

qui ceignait son fiancé. On entourait de flatteries celle qui, bientôt, occuperait dans le pays la première place. Les « chère mignonne », les « ma petite Hélène » sortaient des lèvres sèches de M^{me} Loriot avec des douceurs de miel. M^{me} Monceau et Alida, sans cesse chez M^{me} Damplesmes, embrassaient la jeune fille comme si elle eût été leur plus chère affection. Les Barbelier, qui ne lui avaient jamais adressé la parole, la saluaient maintenant le plus aimablement du monde. La froideur d'Hélène ne décourageait ni les uns ni les autres. Natures vaniteuses, elles croyaient arriver à vaincre par l'amour-propre la réserve de cette jeune fille qui aurait le pouvoir de leur ouvrir les portes d'Archancy et de leur obtenir le pardon de Lorenzo Damplesmes. Mais Hélène, écœurée par tant de platitude, disait à son fiancé :

– Ah ! les tristes gens ! Je suis bien heureuse d'être dispensée d'avoir des relations avec eux.

Lorenzo ripostait :

– C'est l'adoration du veau d'or, Lénik ! Elle est vieille comme le monde.

On commentait aussi beaucoup, dans Treilhac, l'incroyable chance de ces Héry, qui jouissaient des faveurs du richissime châtelain. Des gens qui avaient eu le flair, ceux-là, qui avaient su, à quelque indice, deviner la vérité...

Cette réflexion était de M^{me} Lorient, furieuse de la réception que lui avait faite Lorenzo. Un après-midi, elle s'était présentée, demandant à voir M. Damplesmes. Comme la servante lui répondait : « Monsieur ne reçoit pas », elle avait répliqué :

– Je vous dis qu'il me recevra, moi ! Je suis sa marraine et non pas n'importe qui...

En même temps, elle avançait vers la porte du bureau, y frappait et, sur un bref « Entrez », pénétrait dans la pièce, un sourire sur ses lèvres minces, les mains tendues vers Lorenzo assis près de son bureau.

– Mon cher filleul, je force la consigne ! Il me tardait tellement de causer quelques instants avec vous !

Lorenzo se leva et riposta avec une froide

ironie :

– Vraiment, madame, il vous tardait tant que cela ! Mais en ce cas, depuis plusieurs semaines que je suis ici, vous m’auriez très facilement rencontré – beaucoup plus facilement que maintenant, où je vis une partie du temps à Archancy.

En dépit de son aplomb proverbial, M^{me} Loriot fut un moment démontée. Elle balbutia :

– Je suis tellement surchargée d’occupations ! Pardonnez-moi, mon cher Lorenzo, si j’ai paru vous négliger un peu. Mais croyez bien que mon affection pour vous demeurerait entière...

Elle se reprenait déjà, prête à toutes les platitudes pour se mettre bien en cour. Si Lorenzo tenait rigueur à certains gens, il ne pourrait garder la même attitude envers une personne de son importance, qui se pliait à une démarche bien faite pour flatter l’amour-propre d’un orgueilleux comme lui.

Avec une glaciale politesse, Lorenzo indiquait un fauteuil à sa visiteuse. Celle-ci se lança en des

congratulations et des flatteries que le jeune homme écouta d'un air impassible, avec un pli de sarcasme aux lèvres. M^{me} Lorient, bientôt gênée, se tut et baissa un peu son long nez. Lorenzo dit alors, négligemment :

– C'est curieux comme depuis quelques jours on me découvre de merveilleuses qualités ! Pour un peu, je me croirais quelque demi-dieu, infiniment supérieur au commun des mortels.

– Mais... mais, cher Lorenzo, personne n'a jamais contesté vos qualités...

– Comment ? Pas même vous ? Il m'était cependant venu aux oreilles certaines paroles rien moins qu'indulgentes, prouvant que vous m'aviez en assez piètre estime.

M^{me} Lorient joignit ses mains gantées de soie noire, en levant au plafond un regard indigné.

– Quels mensonges vous a-t-on racontés là, mon bien cher enfant ? Moi... moi votre marraine, j'aurais fait pareille chose ? Ah ! quels abominables nids à calomnies que ces petites villes !

Puis, de nouveau, elle baissa le nez, car vraiment le regard de ce Lorenzo devenait par trop railleur.

Il y eut un long silence, fort gênant pour M^{me} Loriot, car, lui, Lorenzo, paraissait très à l'aise et même avait la mine d'un homme qui s'amuse fort.

Enfin, la visiteuse, en risquant un coup d'œil doucereux, dit mielleusement :

– Je donne un thé mardi, Lorenzo, et j'espère bien vous avoir ce jour-là, ainsi que votre fiancée.

– Je vous remercie, madame ; mais ni Hélène ni moi ne serons libres.

– Oh ! est-ce possible ? Voyons, il doit y avoir un moyen... Je voudrais tant vous avoir tous deux !

– Pourquoi donc ce subit engouement pour nos personnes ? Il y a un mois, au thé que vous avez offert, vous vous êtes passée de nous. Je ne vois aucune raison pour qu'il n'en soit pas de même cette fois... car, enfin, nous ne valons pas mieux aujourd'hui qu'à ce moment-là.

– Mais... mais, cher Lorenzo, je... je n'ai jamais songé... Seulement, vous paraissiez peu désireux de... de voir du monde...

– Moi ? Mais au contraire, puisque je n'ai pas manqué de faire des visites à toutes mes anciennes connaissances. Précisément, je suis allé chez vous le jour de ce thé...

– Oui, ma bonne a eu la sottise de vous dire que je n'étais pas là. Elle ne vous a pas reconnu...

– Vraiment ? Elle m'a pourtant dit : « Bonjour, monsieur Lorenzo. » C'est la fille d'un ancien fermier de mon père et nous avons plus d'une fois joué ensemble autrefois.

M^{me} Lorient, désarçonnée, baissa encore une fois le nez. Elle risqua cependant, du même ton mielleux :

– Enfin, si vous voyez la possibilité de me faire ce grand... cet immense plaisir, n'oubliez pas, mon cher filleul, que votre charmante fiancée et vous serez les bienvenus à ma petite réunion.

Sur ces mots, elle se leva. Faisant quelques

pas, elle saisit la main de Lorenzo.

– Cher, cher enfant, croyez que personne plus que moi n'est heureux de votre bonheur ! Et comme je connais votre cœur généreux, laissez-moi vous demander de ne pas oublier mes pauvres. J'ai là des billets de tombola...

Dégageant sa main, Lorenzo répondit froidement :

– Je vous remercie ; mais j'en ai pris à M^{lle} Ambert, ma chère vieille amie.

M^{me} Lorient pinça un peu les lèvres.

– Et moi, ne suis-je pas bien plus que cela pour vous ? Votre marraine !

– Vraiment ? c'est vous qui êtes ma marraine ? Eh bien ! je ne m'en étais pas aperçu jusqu'ici !

Cette fois, M^{me} Lorient perdit complètement pied. En bredouillant quelques mots, elle sortit, la tête basse, poliment reconduite jusqu'à la porte de la rue par le « cher filleul » qui venait de lui démontrer clairement que toutes les volte-face intéressées demeuraient inutiles avec lui.

XIV

En vain, depuis trois semaines, Camille Trémont essayait de se rencontrer avec Lorenzo. Celui-ci ne faisait pas de visites, pour le moment, et répondait par un refus aux invitations que lui adressaient des familles de Treilhac avides d'entrer en rapport avec ce moderne marquis de Carabas. Il était occupé par les préparatifs de son mariage, de son installation, et surtout consacrait beaucoup de temps à sa charmante fiancée.

La vieille M^{me} Clémentier, qui jubilait de voir l'amère déconvenue des Barbelier et autres, disait gaiement en frottant l'une contre l'autre ses mains ridées :

– Eh ! il est bien amoureux, paraît-il, ce cher Lorenzo ! Ils le sont tous deux. Et la belle Hélène est comblée de merveilles, m'a dit M^{lle} Ambert.

Là-dessus, comme M^{lle} Trémont et Andrée Barbelier étaient présentes, la vieille dame,

malicieusement, parla de la corbeille de mariage qui venait d'arriver à la maison Damplesmes. Camille frémissait de rage secrète. Elle pensait : « Si j'avais pu le voir, quelquefois, j'aurais essayé de le conquérir, de lui faire oublier cette Hélène... Mais il demeure inaccessible. Il n'y a que chez M^{lle} Ambert qu'on pourrait le rencontrer. Malheureusement, je ne suis pas en relation avec elle... et quant à trouver un prétexte pour m'y mettre, c'est difficile, avec cette vieille fille dévote qui me jette toujours des regards désapprobateurs quand elle m'aperçoit. »

Enfin, l'occasion tant cherchée se présenta. M^{me} Vernier, la femme d'un gros propriétaire dont les terres avoisinaient Archancy, donnait une réunion d'après-midi dans le jardin de sa vieille maison des Sablières. Camille apprit que Lorenzo devait s'y trouver, ainsi que sa fiancée. À cette nouvelle, elle apporta un soin tout particulier et recherché à sa toilette. Sachant que le vert pâle lui seyait, elle choisit cette nuance pour la robe qui la déshabillait savamment. Coiffée d'un singulier petit calot de la même nuance, maquillée avec un art plus parfait que

jamais, elle fit aux Sablières une entrée sensationnelle.

M^{me} Vernier, en l'apercevant, fronça un peu les sourcils et dit à M^{me} Damplesmes qui se trouvait près d'elle :

– Vraiment, elle devient de plus en plus voyante, cette Camille !

Lewis Treveston, lui aussi au nombre des invités, se pencha vers son ami.

– Qu'est-ce que cette personne, Lorenzo ?

– Mon vieux, c'est une demoiselle Trémont... la fiancée de ce gros garçon, là-bas.

– Eh bien ! il a du courage !

– Oh ! ils ne valent pas mieux l'un que l'autre.

– Elle regarde par ici. Qui cherche-t-elle ? Serait-ce toi, conquérant des cœurs ?

Lorenzo eut un rire narquois.

– C'est fort probable. Maintenant que j'ai le sac, la belle me trouve de plus en plus à son goût. Je te raconterai comment je me suis moqué d'elle, de sa stupide vanité... Mais allons

retrouver ma petite Hélène, qui est là-bas si entourée.

Les fiancés, en effet, étaient accablés de prévenances, de flatteries, comme les personnes les plus considérables de la réunion. De ce fait, les gens que Lorenzo tenait à l'écart se trouvaient dans une fort désagréable situation. M^{me} Damplesmes et Janine l'éprouvaient elles-mêmes, en voyant se détourner d'elles les gens qui voulaient faire leur cour au châtelain d'Archancy. Camille Trémont était au nombre de ceux-ci. Elle feignit de ne pas voir la mère et la fille et manœuvra pour se rapprocher de Lorenzo.

Mais le jeune homme ne quittait guère sa fiancée, si jolie dans une toilette de crêpe de Chine gris argent, du goût le plus parfait. Enfin, à un moment, comme il se trouvait seul avec Lewis Treveston et le fils de M^{me} Vernier, M^{lle} Trémont l'aborda, le sourire aux lèvres :

– Je suis heureuse, monsieur, de cette occasion qui se présente de vous féliciter, de vous dire quelle part ma mère et moi avons prise à la joie de tous, en apprenant l'heureuse nouvelle...

Lorenzo s'inclina, en répliquant froidement :

– Je vous remercie, mademoiselle, au nom de ma fiancée et au mien.

Camille se mordit les lèvres. Avait-il mal compris ? Ou ne voulait-il pas comprendre ?

Elle dit vivement :

– Ce n'est pas de vos fiançailles que je parlais, mais de la grande nouvelle de votre magnifique réussite. Au fond, je n'en ai pas été surprise. Il me semblait étrange qu'un homme comme vous n'eût pas rencontré le succès.

Lorenzo resta imperturbable sous le regard provocant qui accompagnait cette phrase.

Il dit ironiquement :

– C'est une réflexion qui m'a été faite plus d'une fois, depuis quelque temps.

M^{lle} Trémont frémit d'inquiétude et de gêne. Il y avait, dans les yeux attachés sur elle, une telle raillerie méprisante que son aplomb commençait de s'en aller en déroute.

Mais ces yeux noirs étaient si beaux, même

avec cette expression-là ! Et il paraissait aujourd'hui plus que jamais tellement supérieur à tous les hommes présents, ce Lorenzo Damplesmes ! Ah ! vraiment, elle l'aimait et était prête à toutes les humiliations pour arriver à lui plaire !

En prenant un air de doux reproche, elle murmura :

– Comme vous dites cela !... Croyez-vous donc que, réellement, on n'ait pas songé plus d'une fois que vous étiez digne de la réussite ? Pour mon compte, je sais bien que ce fut toujours ma pensée depuis que je vous connais.

De nouveau, Lorenzo s'inclina avec un éclair d'ironie dans le regard.

– Je vous remercie, mademoiselle. Certes, je ne doute pas de votre sincérité, dont vous m'avez donné la preuve, naguère, en m'avertissant charitablement de tous les progrès qui me restaient à faire pour devenir un homme digne de se présenter dans le monde. Le sauvage aventurier n'a cependant guère changé, depuis lors, comme vous pouvez vous en convaincre

aujourd'hui. Et même, il est à craindre qu'il ne soit incorrigible... qu'il reste sourd à ce qu'on voudrait lui faire entendre.

Cette fois, Camille baissa les yeux sous le regard vraiment insoutenable à force de sarcastique dédain. Elle comprenait qu'elle était complètement dévoilée par cet homme trop intelligent, trop perspicace, dont, en outre, elle se sentait profondément méprisée.

À ce moment, Hélène revenait vers son fiancé. Lorenzo fit quelques pas au-devant d'elle et tous deux s'éloignèrent lentement, couple admirable vers lequel se dirigeait l'attention générale.

– Quelle distinction il a, ce M. Damplesmes ! Quel chic parfait ! dit une voix près de Camille.

M^{lle} Trémont se détourna. C'était M^{me} Leduc, la femme du médecin, qui lui adressait la parole.

– Oui... Mais il faudrait à un homme comme lui une autre femme que cette petite sotte-là !

– Une sotte ? Oh ! par exemple, M^{lle} Surbères est loin de l'être ! Sa beauté fine, ravissante, est complétée par une intelligence qui la rend très

digne de M. Damplesmes.

Camille riposta sèchement :

– Ce n'est pas mon avis.

M^{me} Leduc lui jeta un coup d'œil moqueur en songeant : « Oui, oui, ma belle, tu es dans une rage mortelle ! Il t'a reçue comme tu le méritais, tout à l'heure, j'ai bien vu cela à son air. Il faut te contenter du gros Chervet ; c'est d'ailleurs tout ce que tu mérites ! »

Puis, tournant son attention d'un autre côté, la jeune femme se prit à considérer curieusement la belle-mère du châtelain d'Archancy, qui passait non loin d'elle avec une mine qu'on pouvait qualifier de funèbre. Les embarras financiers de M^{me} Damplesmes n'étaient plus un secret pour personne. Les créanciers, maintenant qu'ils savaient son beau-fils nanti d'une immense fortune, devenaient plus pressants. Quelques-uns s'étaient même adressés directement à Lorenzo. Mais celui-ci avait répondu : « Les dettes de M^{me} Damplesmes ne me regardent pas le moins du monde. » Et cela, répété dans tout Treilhac, n'avait pas contribué à rendre plus arrangeants

les fournisseurs.

À la garden-party des Sablières, ces dames portaient des robes de l'année dernière, la couturière, non payée depuis longtemps, ayant catégoriquement refusé de les habiller. M^{me} Damplesmes ne savait plus comment s'en tirer pour offrir à Lorenzo et à Hélène des repas présentables. Janine avait des crises de désespoir, Félix faisait des scènes quand il était certain que son frère ne pouvait l'entendre... Et toujours ce Lorenzo gardait la même attitude d'indifférence complète à l'égard de sa belle-mère, de sa sœur, de son frère ! Strictement, il mettait en pratique ce qu'avait elle-même voulu M^{me} Damplesmes quand, un jour, furieusement, elle lui avait enjoint de ne pas s'occuper de ses enfants. Il ignorait ceux-ci, entièrement, les traitant en étrangers tolérés sous son toit.

Jusqu'alors, il n'avait pas rappelé à sa belle-mère qu'elle devait quitter la maison. Mais M^{me} Damplesmes s'attendait chaque jour à recevoir ce nouveau coup et tremblait quand, à l'heure des repas, Lorenzo entrait dans la salle à

manger, le seul lieu où ils se rencontraient.

En ces derniers temps, la situation s'était encore aggravée. Un négociant de la région, ami de son père, à qui elle avait emprunté une somme de cinq mille francs, la lui réclamait impérieusement pour faire face à une situation difficile. Elle s'affolait, voyant partout devant elle l'abîme... Enfin, elle se décida à ce qu'elle considérait comme l'humiliation suprême : au lendemain de la fête des Sablières, elle alla trouver Hélène pour lui demander d'intercéder en sa faveur près de Lorenzo.

Car jamais elle n'aurait osé s'adresser directement à lui. À l'avance, elle savait comment il accueillerait sa requête – poliment, certes, mais avec cette ironie glaciale pire que tous les reproches, que toutes les colères. Tandis que peut-être sa fiancée, qu'il aimait, qu'il comblait des plus délicates attentions, obtiendrait de lui quelque indulgence.

Hélène était trop charitable, trop vraiment pénétrée des principes évangéliques, pour refuser de tenter cette démarche. Elle le fit un après-midi,

tandis que Lorenzo et elle parlaient, assis sur le vieux banc au fond du jardin, contre la maisonnette couverte de roses. Il dit avec une gaieté railleuse :

– Elle a su trouver le meilleur intermédiaire, mon excellente belle-mère... Eh bien ! Lénik, que dois-je faire, à votre avis ?

– Pardonner, cher Lorenzo.

– Pardonner ? Oh ! pas sans conditions ! Dites-lui de venir me parler demain matin, Hélène ; je l’attendrai à onze heures dans le bureau.

M^{me} Damplesmes, quand sa jeune cousine lui apporta cette réponse, se jeta à son cou en s’écriant :

– Vous nous sauvez, ma chère Hélène ! Je ne l’oublierai jamais !

Et Janine, contenant sa jalousie, se joignit à ces manifestations de reconnaissance qui laissaient Hélène très froide, car elle se rendait compte qu’elles n’étaient que des flatteries s’adressant à l’influente fiancée de Lorenzo

Damplesmes.

M^{me} Damplesmes ne se sentait pas néanmoins fort à l'aise quand elle se trouva, le lendemain, assise en face de son beau-fils. Lorenzo, correct et froid, attendait qu'elle s'expliquât après avoir dit :

– Hélène m'a appris que vous aviez à me parler, madame ?

En bredouillant un peu, elle raconta ses embarras d'argent. Lorenzo l'écoutait en caressant d'une main nonchalante la tête de son chien, appuyée sur son genou. Quand elle se tut, il fit observer :

– Janine aurait dû recevoir une éducation qui lui permît de gagner, un jour, sa vie. Au lieu de cela, vous n'en avez fait qu'une oisive, une mondaine. Quant à Félix, il n'arrivera jamais à rien s'il continue dans cette voie.

– Oui, je sais... j'ai eu tort. Je regrette beaucoup... Mais... mais je ne sais plus que faire ! Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, Lorenzo !

Elle joignait les mains, en le regardant avec la

plus humble supplication.

– Vous me demandez de payer vos dettes ?

– Je... je... si vous vouliez me prêter...

– Ce serait inutile, car je ne vois pas que vous soyez jamais en situation de me rembourser. Mais parlons carrément. Vous avez besoin que je vous aide à sortir de la mauvaise passe où vous vous êtes mise ? Soit, je veux bien, à la prière d'Hélène, oublier mon légitime ressentiment. Voici donc ma décision : j'acquitterai vos dettes et je vous verserai une rente annuelle de quinze mille francs, suffisante pour que vous viviez honorablement, ici, votre fille et vous. Je vous laisse aussi, momentanément, la jouissance de cette maison. En outre, s'il se présentait pour Janine un parti sérieux, je lui constituerais une dot. Quant à Félix, je me charge de son avenir, mais à une condition absolue : c'est qu'il sera sous ma complète autorité, sans que vous ayez voix au chapitre, pour la suite de son éducation.

M^{me} Damplesmes frémit, balbutia :

– Quoi, vous voulez ? C'est... c'est difficile...

Il vous donnera des ennuis... Je crains...

– Oui, vous craignez ma sévérité ? Voilà pourtant ce qu’il lui faut. Et, croyez-moi, je lui préparerai ainsi un avenir beaucoup plus heureux que ne le serait celui vers lequel il marche en ce moment.

M^{me} Damplesmes tordit machinalement les mains qu’elle appuyait sur ses genoux. Elle sentait bien à l’air, à l’accent de Lorenzo, qu’il n’y avait pas à discuter sa volonté.

– Et... et qu’en ferez-vous ?

– Je le mettrai dans un bon collège, à Bordeaux, probablement. Il sortira tous les mois, tantôt chez vous, tantôt chez moi. Toutes ses dépenses d’entretien seront à ma charge. Mais, je le répète, il devra rester sous ma seule influence.

Il appuya sur le mot « seule ». Puis il ajouta, indiquant ainsi que l’entretien était terminé :

– Vous êtes libre, d’ailleurs, de réfléchir pendant quelques jours au sujet de ce que je vous propose.

Elle se leva machinalement. Réfléchir ?...

Pourquoi ? Elle savait bien qu'il lui fallait tout accepter de cet homme qui la tenait à sa discrétion, qui s'arrangerait pour l'y tenir toujours.

Elle dit d'une voix un peu rauque, avec un regard servile vers son beau-fils toujours impassible :

– Je vous remercie de votre générosité, Lorenzo, et... et j'accepte... avec grande reconnaissance.

– Eh bien ! alors, madame, c'est entendu. Donnez-moi ce soir la liste de vos créanciers, qui seront très promptement désintéressés.

Sur ces mots, Lorenzo reconduisit poliment sa belle-mère jusqu'à la porte du bureau. Et M^{me} Damplesmes, montant l'escalier d'un pas tout à coup alourdi, alla faire part à ses enfants du résultat de l'entrevue.

Félix, en apprenant qu'il passait sous le joug de son frère, eut une crise de désespoir que calma à grand-peine sa mère. Toutefois, il n'osa se dispenser de paraître au déjeuner. Mais son

visage restait un peu défait, son regard, craintif, n'osait se lever sur Lorenzo. Comme, à la fin du repas, le jeune garçon allait se retirer, il fut appelé par la voix impérative :

– Félix !

Et quand il fut devant Lorenzo, celui-ci, d'une légère tape sous le menton, lui fit relever la tête.

– Tu peux me regarder en face ; je ne te dévorerais pas. Demande donc à Hélène si j'ai de bien terribles intentions à ton égard ?

La jeune fille dit en souriant :

– Non, je vous assure, Félix. N'ayez pas si peur de votre frère, car il est très bon.

– Pour ceux qui le méritent, ajouta Lorenzo. Je ne doute pas d'ailleurs que tu ne sois bientôt de ce nombre. Va maintenant, et ne fais plus cette tête-là, en ma présence, car je n'ai pas envie de passer pour un ogre.

Prenant le bras de sa fiancée, il l'emmena vers le jardin, tandis que M^{me} Damplesmes, en les suivant des yeux, disait tout bas à son fils :

– Il faudra te faire bien voir d’Hélène, mon pauvre petit, car elle seule pourra peut-être rendre ton frère plus indulgent.

XV

Un matin d'août, six ans plus tard, Lorenzo et son frère, en rentrant d'une promenade à cheval, trouvèrent, sur la terrasse du château, Hélène et M^{me} Héry qui travaillaient en bavardant. Non loin d'elles jouaient Michelette et Marguerite Héry, ainsi que les quatre enfants des châtelains d'Archancy. Joseph, un peu à l'écart, s'absorbait dans une lecture. À la vue de M. Damplesmes, il se leva et s'avança vivement, en levant son beau regard affectueux sur celui qui était resté l'ami très cher et très admiré.

Lorenzo lui tendit la main en disant gaiement :

– Bonjour ! Qu'est-ce que tu lis là, mon petit ?
Toujours Nos conquêtes d'Afrique ?

– Toujours, monsieur. C'est passionnant !

– Allons, continue de travailler ferme, pour nous donner un bon officier de plus.

En souriant, Lorenzo s'approcha de M^{me} Héry pour la saluer.

– Georges est en tournée, ce matin ?

– Oui, il avait rendez-vous avec le nouveau métayer des Haies.

– L'amélioration de son état se poursuit véritablement.

– Grâce au Ciel ! Ah ! quelle reconnaissance nous vous devons, monsieur ! Sans vous...

– Chère madame, il était convenu que nous ne devions plus parler de cela. Du reste, en cette affaire, le grand bénéficiaire, c'est moi, qui ai un modèle de régisseur en même temps que le plus dévoué des amis. Donc, nous sommes quittes, absolument... N'est-ce pas, Hélène ?

– Tout à fait, répondit la jeune femme, en jetant sur M^{me} Héry un affectueux regard. Et j'y ai gagné, moi aussi, la meilleure des amies... Sais-tu quelle nouvelle elle vient de m'apprendre, Lorenzo ? Le divorce Trémont-Chervet !

– Chose prévue. C'était un pitoyable ménage, l'un ne valant pas mieux que l'autre. Félix,

écoute-moi.

Le jeune Damplesmes qui, après avoir salué M^{me} Héry, s'entretenait amicalement avec Joseph, s'avança à l'appel de son frère. Il n'était plus question de pose chez lui. La très ferme direction de Lorenzo avait transformé son caractère, en même temps qu'elle l'obligeait à un travail sérieux. C'était un gentil garçon, gai et franc, qui avait pour son aîné un culte mêlé de crainte, bien qu'il ne connût plus depuis longtemps de rudesse de sa part.

– Mon petit, tu vas aller déjeuner avec ta mère aujourd'hui. Dis-lui que j'ai pris des renseignements au sujet de ce mariage pour Janine et que cela me paraît sérieux. Je dois voir le jeune homme à La Rochelle, ces jours-ci. J'irai ensuite parler à M^{me} Damplesmes s'il y a lieu de poursuivre.

– Bien, Lorenzo. À ce soir, donc.

– À ce soir, pour dîner.

En regardant s'éloigner le jeune homme, Lorenzo avait sur les lèvres un sourire de

satisfaction. Il l'aimait, ce frère, dont la nature encore malléable avait pu être modifiée par une forte éducation et qui était si différent du petit être insupportable d'autrefois. Mais peut-être n'aurait-il pas aussi bien réussi dans cette transformation sans l'influence délicate d'Hélène, qui avait adouci, ouaté de quelque indulgence, l'impérieuse et parfois trop dure volonté de son mari.

Lorenzo se détourna et regarda sa femme. Il rencontra les beaux yeux si profonds et si purs toujours qui étaient sa joie, sa lumière, et il eut pour eux le même sourire d'amour qu'au temps des fiançailles, de la lune de miel – car, en vérité, celle-ci durait toujours pour Hélène et Lorenzo.

Cet ouvrage est le 262^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.